22101429012

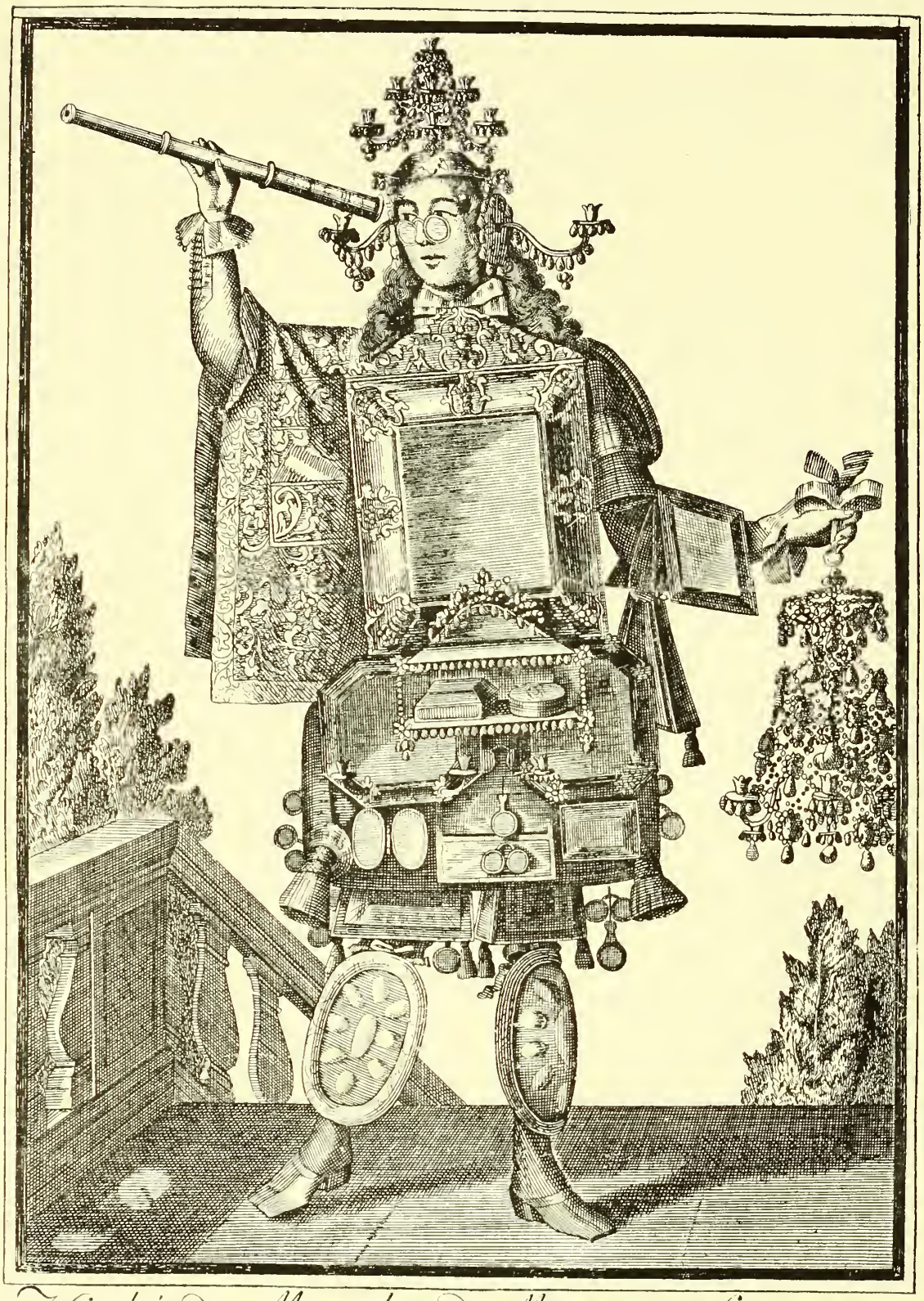
Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b2486092x

Lunettes et Lorgnettes

de Jadis

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



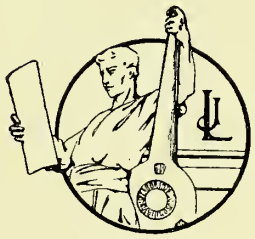
Gravure extraite de l'*Album des Métiers*, de Larmessin (XVIIe siècle)

Madame ALFRED HEYMANN

LUNETTES ET LORGNETTES DE JADIS

PRÉFACE DE M. GEORGES LAFENESTRE

MEMBRE DE L'INSTITUT



(Tous droits réservés)

PARIS

J. LEROY ET Cie, ÉDITEURS

55, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE

—

1911

(2)

QF / HEY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 300 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

N° 283

PRÉFACE

L'illustre maître qu'est M. Lafenestre, membre de l'Institut, après avoir lu cet ouvrage, a bien voulu le résumer dans les quelques pages qui vont suivre et nous accorder auprès du public l'appui de sa haute autorité.

Qu'il veuille bien accepter ici l'expression de notre vive reconnaissance.

Mme A. H.

Collectionnez, collectionnez, collectionnez! N'écoutez pas, bons amateurs, n'écoutez pas les sots ou les ignares qui se raillent de vos patientes curiosités et les traitent de puériles manies. Au train dont les peuples modernes, infatués et corrompus par les imprudents progrès de la science, se précipitent vers le mirage d'une civilisation niveleuse et uniforme, cruellement pratique et savamment brutale, qui condamne à mort tous les monuments et les souvenirs historiques, il n'y aura bientôt plus, pour entretenir en quelques rêveurs attardés le respect et l'admiration du passé, que ces quelques reliques péniblement rassemblées par vos recherches opiniâtres! Que ce soient des œuvres d'art ou des livres, des bimbelots ou des vieux papiers, des outils de métier ou des objets de toilette, tout ce qu'a fait l'homme, par besoin ou plaisir, tout ce qui porte, à quelque degré, l'empreinte de sa main, de sa pensée, de sa sensibilité, est utile à recueillir, nous instruit, nous charme, nous agrandit en nous faisant revivre avec les générations antérieures, dont nous sommes les heureux héritiers, trop souvent indignes et ingrats.

Avant de donner tant de plaisir aux autres, combien le collectionneur s'en est-il, en outre, donné à lui-même! Quelle occupation intéressante dans la vie, quelle douce distraction à ses luttes et besognes, quelle consolation à ses soucis et douleurs, que cette poursuite quotidienne, pleine de surprises ou de déceptions, de l'objet désiré, de l'objet qui manque à la série commencée! Et, pour mener à bien l'entreprise, que d'études complémentaires, toutes attrayantes et passionnantes, à faire dans les musées, les bibliothèques, les archives! Quel excellent motif de sortir de chez soi, de courir le monde! Quel délicieux prétexte à rêver, flâner, fureter, interroger, fréquenter nombre de gens, apprendre nombre de choses qu'on n'eût jamais connues!

Voyez, au Musée des Arts Décoratifs, deux vitrines remplies de lorgnettes des XVIIIe et XIXe siècles. C'est une partie de la collection formée par Madame Alfred Heymann. Il n'y figure que les menus instruments d'optique fabriqués autrefois par la corporation

des « lunetiers », lunettes et lorgnettes. Mais que de temps, que de recherches, que de voyages, que de lectures a nécessités la réunion de ces utiles ou jolis bimbelots! On peut s'en rendre compte si l'on parcourt le beau volume dans lequel, étendant ses observations fort au delà des objets qu'elle possède, Madame Alfred Heymann nous fait profiter de son expérience studieuse et nous fait suivre, à travers les âges, non seulement leurs transformations matérielles, mais les rapports constants de ces outils visuels avec les arts, les mœurs, la société de chaque siècle.

On montre, à Florence, dans l'église Santa-Maria-Maggiore, une pierre tombale avec cette inscription : « Ci-gît Salvino Armato degli Armati, inventeur des lunettes *(occhiali)*. Dieu lui pardonne ses péchés. Année 1317. » Salvino est-il, vers 1286, le véritable découvreur, le Christophe Colomb de cet ingénieux appareil, si utile aux myopes et aux presbytes? N'en serait-il que l'Amerigo Vespucci? Toujours est-il que plusieurs documents contemporains lui attribuent cet honneur dès l'an 1292. En 1305, un médecin de Montpellier, Gordon, en recommande l'emploi.

Il ne semble pas que les Romains, qui employaient déjà, pourtant, certaines gemmes ou verres à courbures, pour corriger les défauts de la vue, aient eu l'idée d'accoupler deux verres devant les deux yeux par un support nasal. Néron et Senèque n'eurent sans doute à leur service qu'une simple loupe, soit naturelle (émeraude, saphir, rubis, etc.), soit artificielle (lentille de verre remplie d'eau). C'est le nom d'une de ces émeraudes, *Béryl*, qui, chez nous, au Moyen-Age, devint celui de la loupe, *Bericle* et *Vericle*, qui, par une altération populaire, se changent ensuite en *Besicle*, puis *Besicles*. Le nom de *lunette* (petite lune) ne fut d'abord appliqué qu'à la monture du verre, à cause de sa forme ronde (« *Une vericle encernée en manière de lunette* », XIVe siècle. « *Des lunettes d'or garnies de besicles* », XVe siècle). C'est seulement plus tard qu'il désigna l'objet entier.

Occhiali, besicles, lunettes, furent vite en usage, surtout chez les lettrés. Les témoignages de leur reconnaissance ne sont pas rares. Cependant, la monture de ces besicles était bien grossière encore, lourde et disgracieuse : deux cercles de cuivre, plomb, bois ou fer, avec deux branchettes percées à leur extrémité et réunies par un simple clou. C'est de ces besicles que se montrent, fréquemment armés, aux XIVe, XVe et XVIe siècles, dans les miniatures, tableaux, gravures, statues même, tant de Pères de l'Église, docteurs, médecins, chroniqueurs et même bons bourgeois et campagnards.

Que de temps il faut à l'homme pour trouver la perfection de son œuvre dans sa simplicité! Ces verres, très massifs, mal fixés, tombaient sans cesse du nez. Comment les y faire tenir en équilibre? On s'y essaie de vingt façons. Frère Savonarole nous dit qu'on les attache à son bonnet; c'est ce que fait aussi Panurge, nous dit Rabelais, et certains moines qui les gardent même en dormant. « Ainsi bottez et esperonnez dormoient et ronfloient pour le moins et, dormant, avoient bezicles sur le nez. » D'autres, plus avisés, se les accrochent aux oreilles par des rubans ou cordons. C'est seulement à la fin du XVIe siècle que les branchettes anguleuses des besicles sont remplacées par un pont rond. Modification sérieuse, assurément, mais qui laisse encore aux lunettes une fatigante rigidité. Il faut attendre pourtant le milieu du XVIIIe siècle pour qu'on ait l'idée des lunettes à branches, « lunettes *à tempes* permettant de respirer à l'aise ». Un grand nombre de besicles et

lunettes conservées comme reliques de saints, dans les églises, ou figurées dans toutes sortes d'œuvres d'art, permettent de suivre avec certitude ces transformations. En tout cas, quelle qu'ait été leur monture, depuis la loupe du Moyen-Age jusqu'au face-à-main moderne, dès leur apparition, les verres convexes et concaves, surtout accouplés en besicles et lunettes, ont rendu à l'humanité souffrante et laborieuse des services inestimables. S'imagine-t-on ce que, sans eux, les sciences physiques et naturelles, la littérature, l'érudition, auraient perdu d'admirables travaux? Quelle liste curieuse à dresser des hommes illustres qui, depuis le XIVe siècle, auraient eu, sans eux, peut-être des carrières moins glorieuses! Conçoit-on un Napoléon, sur le champ de bataille, sans sa lorgnette ou longue-vue, et, dans un congrès diplomatique ou une assemblée parlementaire, les deux grands hommes d'État patriotes du XIXe siècle, Cavour, le fondateur de l'unité italienne, Adolphe Thiers, le libérateur du territoire, sans ce vilain mais nécessaire appendice fixé devant leurs yeux?

L'histoire des lunettes ne serait point complète si on oubliait le rôle qu'elles ont joué dans les productions des artistes, dans l'imagination des lettrés, dans les fantaisies de la mode. C'est ce qu'a étudié Madame Alfred Heymann dans plusieurs chapitres, remplis d'anecdotes historiques, illustrés d'images bien choisies, d'une lecture agréable et instructive. Ce sont moins encore les lunettes qui se prêtent aux enjolivements de l'art décoratif, par la dorure, la ciselure, l'orfèvrerie, que les étuis dans lesquels on les renferme. Les cuirs, les bois et les métaux, communs ou précieux, suivant les époques, les lieux, les personnes, sont tour à tour employés à cet usage, et l'ingéniosité des gainiers, orfèvres, graveurs, ne s'y montre pas moins inventive et variée que celle des lunetiers. Un étui en laiton, de 1589 (trouvé dans la Seine en 1858), nous est un témoignage amusant de cette alliance de la dévotion chrétienne et du libertinage païen si familière aux mondains de la Renaissance : sur l'une des faces, le *Christ en croix,* sur l'autre, le *Jugement de Pâris*. Quelques autres, en buis sculpté, des XVIIe et XVIIIe siècles, sont de petits chefs-d'œuvre, tant pour l'exécution des figurines que pour la conception, grave ou plaisante, de la forme et du décor.

Les peintres et sculpteurs des XIVe et XVe siècles, bons naturalistes, s'empressèrent, cela va sans dire, de copier naïvement les besicles portées par leurs modèles, lorsqu'ils faisaient des portraits. Mais, comme ils voyaient ces ustensiles portés surtout par les docteurs et les prêtres, leur imagination en fit vite l'emblème expressif de la science ecclésiastique et laïque dans tous les pays et à tous les âges. Avec cette ingénuité charmante d'anachronisme qui nous rend leurs scènes, soi-disant historiques, si vivantes et si vraisemblables, c'est donc aux nez de saint Paul, des Évangélistes, de saint Jérôme, des Pères de l'Église, et des philosophes et orateurs grecs et romains, qu'ils accommodent l'invention du florentin Salvino. Nous ne sommes point scandalisés de ces anachronismes autant que semble l'être Madame Alfred Heymann, car la plupart des artistes qui ont ajusté indûment cet appendice prématuré aux visages de leurs personnages, en ont tiré souvent d'excellents effets physionomiques. Tels, par exemple, Thomas de Modène, Jan Van Eyck, Martin Schœngauer, Crivelli, Albert Dürer, Quantin Matsys, Domenico Ghirlandajo, et bien d'autres. Les Flamands, au XVIIe siècle, ne sont pas plus soucieux que les vieux maîtres de ce que nous appelons aujourd'hui la *couleur locale,* dont la recherche excessive

n'aboutit, le plus souvent, qu'à une restitution incomplète du décor matériel en affaiblissant, dans ses figures, l'impression vive et sincère, simplement et largement humaine, de leurs sentiments et de leurs passions. Les sculpteurs eux-mêmes ne s'effarouchaient pas de ces anachronismes. Au XVIe siècle, à San-Zanipolo de Venise, Sansavino, se représentant lui-même comme un assistant dans la *Présentation au Temple,* n'a pas quitté ses lunettes.

Si les lunettes étaient devenues vite, pour les artistes, un emblème, un symbole de la vision claire et longue, de la vision attentive et savante, en pouvait-il être autrement pour les lettrés, religieux et laïques, si fort enclins à saisir toutes sortes de rapports ingénieux et subtils entre les objets matériels et leur signification morale, et les artistes de tout genre, accoutumés comme eux à faire usage de figures allégoriques?

A certaines époques, la mode en fit aussi un symbole de gravité, d'intelligence, de noblesse qui en imposa l'usage même à ceux qui en avaient le moins besoin. C'est en Espagne, surtout, au XVIIe siècle, que cette manie paraît avoir le plus furieusement sévi dans la haute société de ce pays. Il y a d'ailleurs un protocole mondain pour le port de ces disgracieux instruments. « A proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le verre de ses lunettes et on les hausse sur son nez. Les grands d'Espagne en portent de larges comme la main que l'on appelle *Ocales* pour les distinguer et se les font attacher derrière les oreilles. Quelques-uns de ces *Ocales* achetés à Venise étaient de si gros verres, de tels *miroirs ardents,* que « ceux qui les mirent en pensèrent devenir aveugles ». Cette mode grotesque durait encore au milieu du XVIIIe siècle. Il ne faut pas aller si loin, à vrai dire, comme le remarque Madame Alfred Heymann, pour avoir à rire de snobismes semblables, et, chez nous, de temps à autre, depuis plus d'un siècle, le monocle, le binocle, le pince-nez, le face-à-main, voire même les lunettes, ont été arborés, suivant la mode, sans raisons sérieuses, comme des signes d'élégance, de distinction, de supériorité, d'impertinence ou de gravité.

Cette première partie se termine par une étude historique sur la corporation des *lunetiers* adjointe, dès le XIVe siècle, à celle des merciers et tapissiers, puis au XVIe siècle aux miroitiers. Ce n'en est pas le chapitre le moins intéressant. Un grand nombre de jetons de la vieille corporation et des chefs-d'œuvre qu'elle exigeait pour l'admission de ses membres, aujourd'hui dispersés dans les collections, prouvent le goût éclairé et l'habileté professionnelle de ces ouvriers artistes. Les mêmes qualités se retrouvent dans les corporations identiques en d'autres pays que la France, notamment en Allemagne, et Madame Alfred Heymann, dans les illustrations, en donne d'excellents spécimens.

La deuxième partie de l'ouvrage est tout entière consacrée à la *Lorgnette* dont les perfectionnements n'ont pas demandé moins de temps et d'ingénieuses recherches que ceux de sa devancière la *Lunette*. D'abord, d'où ces mots *lorgner, lorgnette, lorgnon?* Ici, pas de doute. Dans notre vieille et bonne langue, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe siècle, *lorgner* c'est *loucher*, c'est-à-dire regarder de travers, à la dérobée. Un *lorgne* c'est celui qui louche. En Normandie, les paysans disent encore un *calorgne*. « Elle me lorgnait avec attention, » dit Scarron. « La princesse de Babylone, dit Voltaire, regarde le roi d'Égypte du coin de l'œil, ce qui, plusieurs siècles après, s'est appelé lorgner. »

Mais à quelle époque, pour lorgner, employa-t-on un instrument spécial? Pas avant le

XVIIe siècle, semble-t-il, et ce ne fut, d'abord, qu'un seul verre, au bout d'un manche, qu'on s'appliquait devant un œil en fermant l'autre. Depuis longtemps, cependant, depuis le Xe siècle au moins, les astrologues, pour regarder le ciel, se servaient d'un tube de roseau ou d'un tuyau en bois pour resserrer le champ de leurs observations sous un éclat de lumière moins diffuse. Fallut-il six cents ans pour qu'on eût l'idée d'insérer dans ce tube le verre convexe ou concave, la loupe, d'usage déjà si répandu au XIVe siècle? Il semble bien, et, encore, d'après la tradition, selon toute apparence, cette admirable invention serait, à l'origine, comme la plupart des grandes découvertes scientifiques, due, par hasard, à l'observation d'un petit fait qui s'était sans doute déjà souvent reproduit sans qu'on en eût compris l'importance. On connaît l'histoire : en 1606, les enfants d'un lunetier de Middelbourg, Lippersey, s'amusaient, devant une fenêtre, à jouer avec des verres pour myopes et presbytes préparés par leur père. L'un d'eux, ayant placé devant son œil un verre concave et un verre convexe superposés, pousse un cri de surprise; il a vu, à grande distance, avec tous ses détails, un clocher qu'il ne distinguait pas à l'œil nu. Le père accourt, renouvelle l'expérience, dispose les verres, en tâtonnant, à certaine distance, dans un tube de bois. La longue-vue est trouvée. Il demande un brevet aux États-Généraux qui l'engagent d'abord à présenter un instrument double, deux lunettes d'approche réunies ensemble, ce qui fut fait. Mais la découverte avait été ébruitée, et lorsque l'affaire revint devant les États-Généraux, il se trouva que deux autres lunetiers, Jacques Métius et Zach Janssen, lui en disputaient l'honneur. Sur ces entrefaites, en 1607, Galilée qui, en Italie, travaillait depuis longtemps sur la matière, avait donné à la longue-vue toute sa valeur, en plaçant les verres, non point dans un petit tube, mais dans un tuyau d'orgue long de cinq pieds; c'était la lunette astronomique. Le grand Florentin devint donc, officiellement, l'inventeur de la longue-vue.

Lunettes d'approche, longues-vues, lorgnettes, ne tardèrent pas à être admirées et employées. Mais c'est seulement au XVIIIe siècle, lorsque les théâtres, plus nombreux, sont fréquentés par la bonne compagnie, que la lorgnette devient d'usage courant et de mode. Chose étrange! Il faudra attendre plus de cent ans encore pour qu'on pense de nouveau (ce qu'avaient fait pourtant les magistrats de Hollande au XVIIe siècle) « que l'homme a deux yeux et qu'il est assez juste que chacun d'eux jouisse des mêmes avantages. » Durant tout le XVIIIe siècle et jusqu'à la Restauration, la lorgnette employée n'avait qu'un seul tube. Il est vrai de dire que cette simple lorgnette avec un tube unique a été, pour les lunetiers et les opticiens de la période antérieure, un prétexte charmant à déployer leur fertilité d'imagination dans la variété de la forme et du décor. Les deux chapitres où Madame Alfred Heymann étudie les transformations de la lorgnette au XVIIIe siècle, avec preuves à l'appui par des spécimens caractéristiques, sont pleins de détails curieux, d'anecdotes piquantes, de citations bien choisies, qui en font une histoire de la société contemporaine, de ses plaisirs et de ses modes, autant que celle des instruments d'observation, curieuse et maligne, mise à sa disposition par une industrie prospère.

L'une des combinaisons les plus ingénieuses imaginée par la curiosité mondaine est la « lorgnette de jalousie ». D'après l'ingénieur Thomin, opticien de la reine, en 1749, elle est, d'apparence, toute semblable à la lorgnette d'opéra, mais avec un jour ouvert dans le

côté et donnant sur un miroir oblique placé dans le tuyau. Il suffit de présenter cette ouverture du côté où l'on désire voir quelqu'un ou quelque chose tout en paraissant regarder en face pour satisfaire sa curiosité. « On pourrait, dit le lunetier, nommer cette lorgnette « lunette de bienséance », puisqu'il n'y a rien qui y soit plus contraire que de prendre une lunette ordinaire d'opéra pour regarder en face. »

Ces scrupules de bienséance ne semblent guère, pourtant, arrêter, dès lors, les partisans de la simple lorgnette, qui a, d'ailleurs, toutes sortes d'autres moyens de se dissimuler, en se rapetissant à l'infini et se cachant dans des éventails, des béquilles de cannes, des breloques, des écrins, nécessaires de poches, boîtes à cure-dents, etc... Quant aux gens moins bien élevés, ils braquent franchement, impudemment, leurs lunettes d'approche, longues ou courtes, fines ou grosses, aux théâtres, d'abord, et, bientôt, sur les promenades. Le paysan de Marivaux, arrivant à Paris, se trouve d'abord, en 1731, surpris et scandalisé par ces façons inattendues des gens du monde. « Les yeux sont-ils plus faibles, demande-t-il naïvement, à la ville qu'à la campagne, à Paris qu'en province? » On lui répond que non, mais qu'il est du bel air de regarder par le secours d'un verre, comme il est du bel air de ne pas écouter les acteurs à la comédie.

C'est à la fin du XVIIIe siècle surtout, dans les dernières années de Louis XVI, puis, sous le Directoire, que la manie des lorgnettes, lorgnons, binocles, monocles de toute espèce, est poussée jusqu'à l'extravagance. « Paris, dit Mercier en 1783, est plein de ces lorgneurs impitoyables qui se plantent devant vous et fixent sur votre personne des yeux immobiles et assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. » Et le bon observateur ajoute plus loin : « Ce sont des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, qu'on braque à tout propos... Cette manie de lorgner fait grand tort à de très beaux yeux ; et les femmes, quelle que soit la faiblesse de leur vue, devraient bien plutôt renoncer à voir l'objet lointain que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent. »

Il va sans dire que, durant tout le XVIIIe siècle, et durant le XIXe jusqu'à nos jours, la lorgnette, dans sa forme et dans son décor, se conforme à toutes les fluctuations du goût et de la mode, sous l'influence des circonstances politiques, de l'état social, de l'éducation et de l'imagination des artistes. Élégante, variée, richement et délicatement ornée sous la monarchie aristocratique, elle devient plus massive, lourde, uniforme, sous la dictature impériale, plus pratique, commode, bourgeoise, banale, sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet. Depuis ce temps, elle n'a point retrouvé, ni recherché, comme tant d'autres objets, cette variété expressive, correspondante à la diversité des temps, des pays, des fabricants et des possesseurs, que les ouvriers du Moyen-Age, de la Renaissance, des XVIIe et XVIIIe siècles savaient donner, naïvement ou savamment, à tout ce qui sortait de leurs mains. Les nombreuses illustrations dont est semé le texte de Madame Alfred Heymann prouvent combien nos ancêtres, moins inquiets sans doute et moins pressés, savaient, plus fréquemment que nous, joindre l'agréable à l'utile.

GEORGES LAFENESTRE.

AVANT-PROPOS

Il ne faut pas chercher ici la solution des grands problèmes de l'oculistique, ni un traité des lois de l'optique.

Le but de cette étude est seulement de signaler quelques particularités encore inédites, croyons-nous, touchant l'histoire des lunettes, d'indiquer leurs formes successives depuis leur lointaine origine jusqu'à nos jours et de montrer par l'image le bizarre anachronisme de leur présence dans tant d'œuvres artistiques.

La reproduction d' « estuys » à besicles des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et de nos premières lorgnettes, ces jolis vestiges d'époques disparues, intéressera sans doute les curieux de bibelots. Ces « portraits des choses », comme dit Edmond Rostand, seront pour plaire, nous l'espérons, à ceux qui, comme nous, subissent l'attirance des « choses » surannées.

Combien l'auteur serait heureux, et c'est là sa seule ambition, si les instants passés à parcourir cette étude n'ont pas paru trop longs !

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

WOHLGEMUTH

SAINT PIERRE (AVEC DES BESICLES CLOUANTS)

Prédelle de rétable (xve siècle)

Église Saint-Jacques à Rottembourg (Bavière)

Dessin de Pisanello xve siècle Album Valardi (Musée du Louvre)

CHAPITRE PREMIER

LA LOUPE - LES LUNETTES

Il n'est pas dans le champ de la science si humble ruisseau qui ne mérite d'être remonté jusqu'à sa source.

MAURICE MAINDRON.

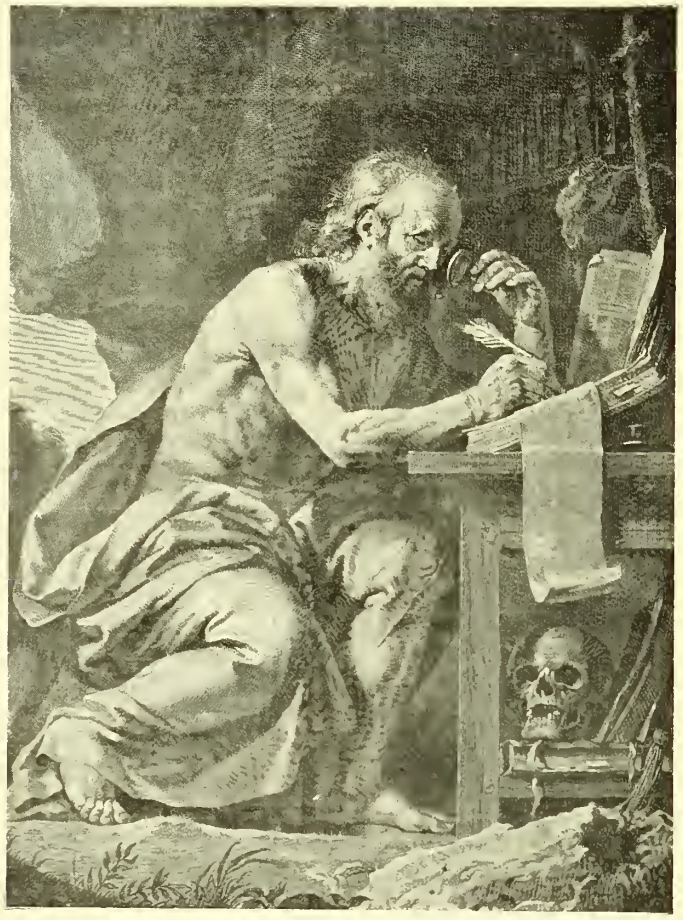
TOUT objet contemplé au travers d'un globe rempli d'eau apparaît plus grand qu'il n'est en réalité.

Cette remarque qui, sans doute, fut faite dès l'antiquité la plus reculée fut exprimée pour la première fois par Sénèque. En effet, dans ses « Questions naturelles » il écrivit : « Tous les objets vus à travers l'eau paraissent bien plus considérables et une écriture menue et embrouillée semble plus grosse et plus distincte. »

Telle est l'origine de la loupe.

Plus tard, on imagina de supprimer l'eau et de donner au verre la forme d'une lentille dont le pouvoir grossissant était obtenu par la courbure convexe du centre allant en s'amincissant sur les bords. Ces verres, ainsi façonnés, étaient

enchâssés dans un cercle de bois ou de corne auquel on ajustait un manche qui en facilitait l'usage. On les enfermait dans des écrins ou étuis recouverts de cuir que l'on suspendait à la ceinture au moyen de lanières.



SAINT JÉROME
par Poilly

On trouve dans des inventaires de comptes quelques mentions comme celles-ci :

Année 1372. — Pour un véricle, encerné en manière de lunette, prisée xx francs (Compte ou Testament de la Reine Jeanne d'Évreux).

1379. — Deux béricles dont l'un *a le manche de bois* (Inventaire de Charles V). — Un béricle rond plat environné de corne noire.

1400. — Ung bezicle *en une queue d'or* (Inventaire D. de B., tome IV).

1454. — A Lubin de Dreux orfèvre, demeurant à Chinon, pour 2 onces d'argent blanc à forgier et faire une garniture en façon d'un cercle rond, à garnir une pierre de béricle à lire sur ung livre pour la Reine (Argenterie de la Reine. Premier Compte de J. Bochelet).

1524. — Une béricle, garnie *le manche d'argent*, et au-dessus du dit manche ung petit lion douré pour lyre sur ung livre (Inventaire de Marguerite d'Autriche n° 225) (1).

Les besicles citées dans ces textes ne sont encore en réalité que des loupes, bien que, dans la suite, cette dénomination de besicles ait toujours été appliquée aux lunettes.

A quelle époque s'est-on donc rendu compte que la loupe, instrument pratique

(1) *Dictionnaire de l'Orfèvrerie chrétienne*, par l'abbé Texier.

pour la lecture des manuscrits, devenait d'un usage incommode dans les besoins journaliers de la vie? Quand a-t-on imaginé d'accoupler deux verres et de les faire tenir parallèlement, à l'aide du nez, devant les yeux?

« Tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour les lunettes; aussi avons-nous des lunettes. » Eh bien, en dépit de la logique du bon docteur Pangloss, de longs siècles se sont écoulés avant que les lunettes fissent leur apparition sur le nez des humains.

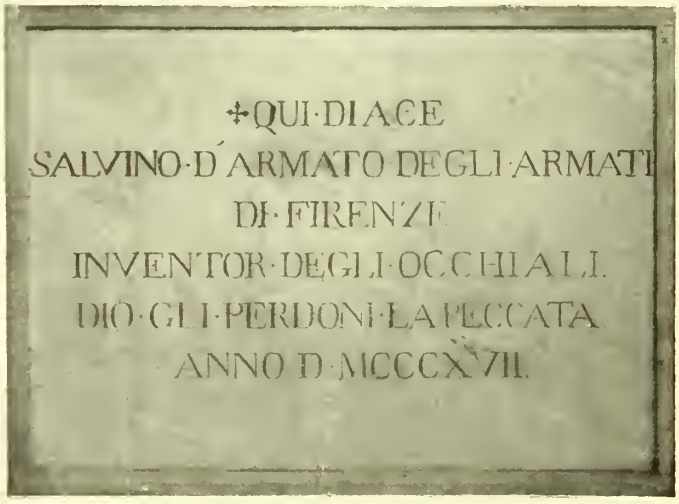
LOUPE A MONTURE D'ARGENT
XVIIe siècle

Pline l'Ancien parle de la réfraction des émeraudes concaves; Sénèque, nous l'avons vu, se préoccupe des verres d'optique; mais de besicles, il n'est jamais question dans les écrits des auteurs anciens.

Dessin de Pisanello (XVe siècle)
(Album Valardi — Musée du Louvre)

Dans son livre sur « Les instruments d'optique faussement attribués aux anciens », M. Th.-Henri Martin s'est attaché à détruire la légende qui fait remonter à l'antiquité l'invention de ces instruments. Il cite en particulier un espagnol du XVe siècle, Abraham Sala, qui, commentant *l'Exode,* s'est avisé de trouver dans le livre de Moïse une allusion à des lunettes de presbyte ! On ne rencontre d'ailleurs jamais de besicles dans les fouilles qui ont mis à jour les vestiges de l'antiquité. Il est vrai que, tout récemment, au cours des recherches faites à Smyrne, des besicles ont été trouvées par M. Paul Gaudin, le savant ingénieur et archéologue; elles ont été présentées par M. le docteur Félix Regnault à la Société d'Anthropologie (séance

du 10 janvier 1910) qui leur a assigné une origine grecque ou byzantine. Nous croyons que c'est là une erreur. Nous avons placé des besicles datant du XVIIe siècle à côté de celles découvertes à Smyrne et de cette comparaison s'est dégagée la conclusion irrétutable qu'elles dataient toutes deux de la même époque. Comment les besicles de Smyrne se sont-elles égarées dans les fouilles où on les a rencontrées? Voilà ce qu'on ne sait pas et ce qu'il appartient à d'autres, plus qualifiés que nous à cet effet, de rechercher. Nous n'ignorons pas, d'autre part, que certains casques anciens portent deux ouvertures qui semblent avoir été garnies d'une plaque de verre ou de mica. Cette visière, qui s'appelait garde-vue, était destinée à préserver les yeux de la poussière. Mais de là aux lunettes, il y a loin. Ce n'est en réalité que vers la fin du XIIIe siècle que l'on peut constater l'accouplement de deux verres optiques. Il en est question dans des ouvrages écrits par des médecins. Le Florentin Scando di Sandzo déclare en 1292 qu'il ne peut plus lire, *sans lunettes*.



TOMBEAU DE SALVINO D'ARMATI A FLORENCE

Un manuscrit italien de 1299 contient cette phrase : « Je me trouve si appesanti par l'âge, que je ne saurais ni lire, ni écrire sans ces verres appelés *occhiali* (oculaires) et qui, *découverts depuis peu*, sont d'un grand soulagement pour les pauvres vieillards dont la vue est affaiblie (1). »

(1) *Traité de conduite de la famille*, écrit en 1299 par Sandro di Popozo, mis en ordre par Vanni del Busca, citoyen florentin, son gendre.

Gordon, professeur de médecine à Montpellier, dit dans un ouvrage publié en 1305 : « Ce collyre a une telle vertu qu'il peut mettre un vieillard en état de lire les caractères les plus fins, sans le secours *de lunettes.* »

PORTRAIT DU CARDINAL UGONE
peint par Thomas de Modène (1352), fresque de l'Eglise San Nicolo à Trévise (Italie)
(Besicles clouants)

En 1305, le prédicateur Jordano Rivalto, dans un sermon, attire aussi l'attention de ses auditeurs sur cette utile découverte « faite, ajoute-t-il, il y a *à peine vingt ans* ».

Dans un manuscrit daté de 1299, appartenant à la bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine de Pise, le frère Ugolino de Servoni nous apprend que, dans ce couvent, mourut, en 1313, le frère Alexandre Spina. Ce religieux très laborieux et très patient, *ayant entendu parler de lunettes,* s'ingénia à en construire lui-même, « *analogues à celles inventées par Salvino d'Armati* ». Il parvint, par intuition, à en construire de semblables et il en propagea l'utilité.

DANSE MACABRE
DE LA CHAISE-DIEU
(HAUTE-LOIRE)
1465

Si ce document nous prouve que le frère Alexandre Spina n'est pas l'inventeur des lunettes, il nous révèle le nom de celui qui en avait fabriqué avant lui : *Salvino d'Armati.*

Salvino d'Armati, gentilhomme florentin, serait-il donc le véritable auteur de la découverte ? Tout le fait croire. L'inscription placée sur son tombeau, à Florence, semble en fournir une preuve suffisamment convaincante. En voici la traduction :

STATUE DU XVe SIÈCLE
(Musée de Vienne)
(France)

Ci-gît Salvino Armati d'Armato de Florence. — Inventeur des Lunettes. — Dieu lui pardonne ses péchés. — Année 1317.

Il y a aussi le témoignage du naturaliste florentin François Redi, qui prétend

posséder dans sa bibliothèque la preuve que l'honneur d'avoir inventé les lunettes appartient à Salvino d'Armati. Rendons donc hommage à ce bienfaiteur de l'humanité.

De quel secours les lunettes n'ont-elles pas été de tous temps pour les hommes ?

En 1364, Pétrarque, âgé de 60 ans, dit que sa vue, bonne jusqu'alors, décline et qu'il doit se servir de lunettes.

Au xve siècle, Charles d'Orléans, père de Louis XII, leur exprime sa reconnaissance dans une ballade charmante. Il dit :

ORFÈVRE EXÉCUTANT UN GOBELET
D'après le « Tableau de la Civilisation »
Fin du xve siècle

Par les fenestres de mes yeulx,
Ou temps passé, quant regardoye,
Advis m'estoit, ainsi m'ait Dieux,
Que de trop plus belles voye
Qu'à présent ne fais; mais j'estoye
Ravy en plaisir et lyesse
Es mains de ma Dame Jeunesse.

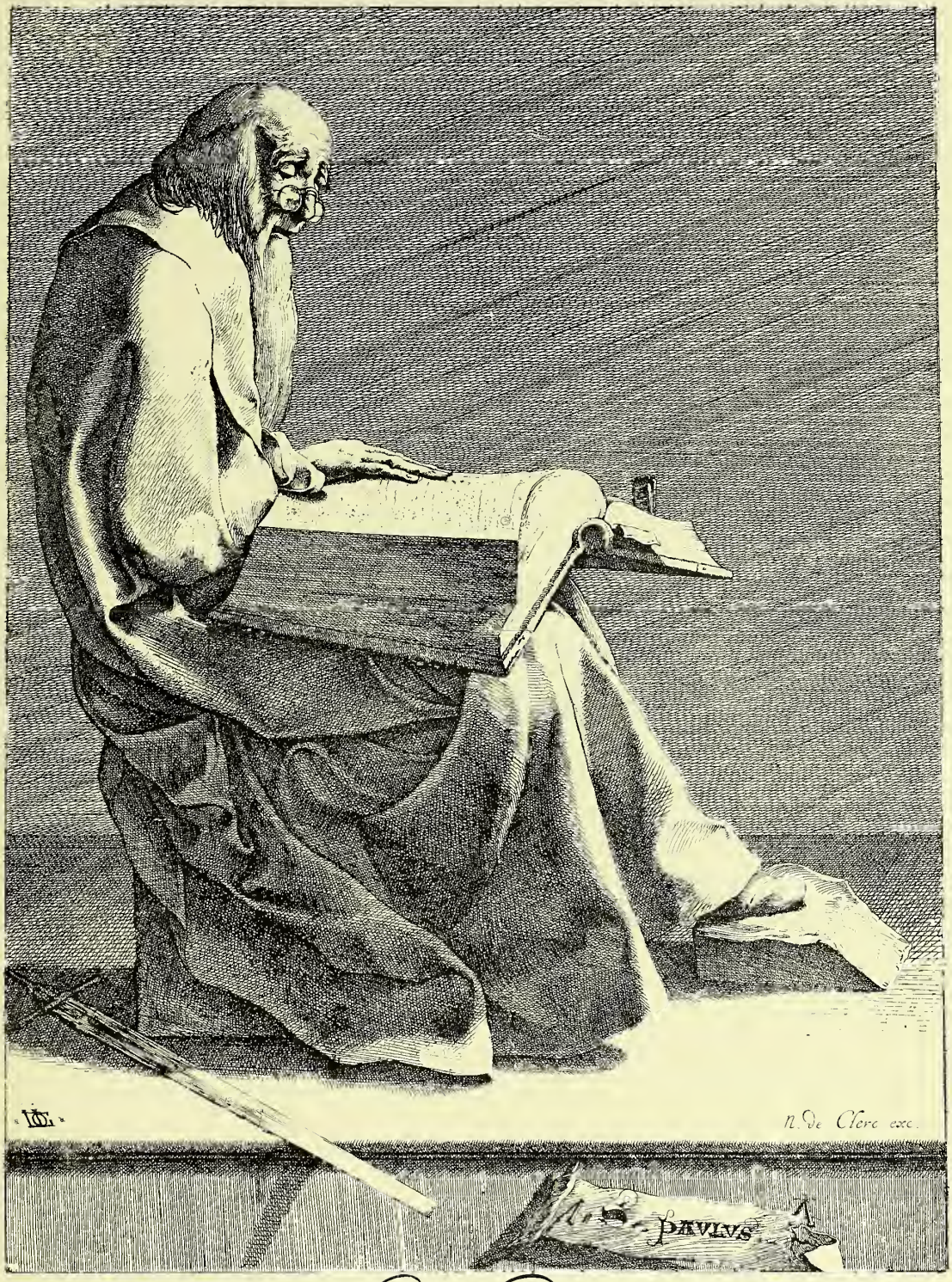
Or, maintenant que deviens vieulx,
Quant je lis un livre de joye,
Les *lunectes* prens pour le mieulx,
Parquoy la lectre me grossoye,
Et n'y voy ce que je souloye;
Pas n'avoye ceste faiblesse,
Es mains de ma Dame Jeunesse (1).
. . . . . .

En 1461, Villon, dans son testament, lègue, non sans ironie, ses lunettes aux aveugles :

Item, je donne aux Quinze-Vingts,
. . . . . .
Sans les estuis mes grans lunettes,
Pour mettre à part, aux Innocens,
Les gens de bien des deshonnestes.

L'avocat Pathelin, de la charmante farce du xve siècle (1480), se

(1) Ballade extraite des poésies de Charles d'Orléans (1391-1465) publiées par Marie Guichard.



Conversus Paulus, Zelosus, vt antè magister,
Explicat obscuri mystica sensa libri.

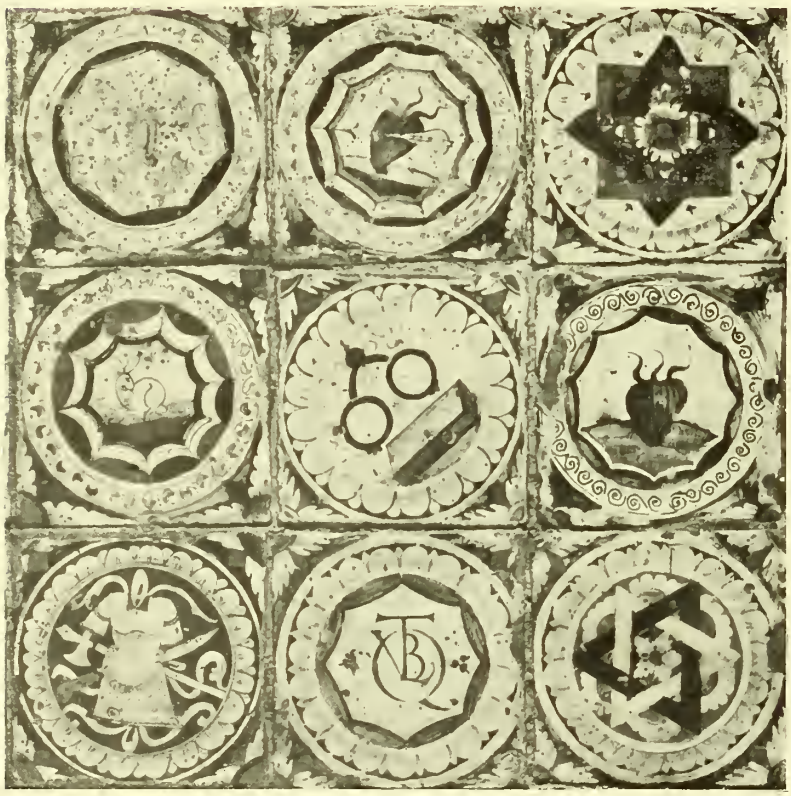
SAINT PAUL
par Henri Golzius
XVIe siècle

sert, lui aussi, de lunettes pour déchiffrer ses grimoires, car nous l'entendons dire :

Ne m'estes-vous pas allé querre
Le sac ou sont mes escriptures?
. . . . . A toutes adventures
Apportez avec mes lunettes
Et gardez qu'elles soient nettes.

Que sont-elles, ces lunettes du XVe siècle? Quelle forme leur a-t-on fait adopter?

Déjà en 1328, une soixantaine d'années avant la naissance de Charles d'Orléans, alors comte d'Angoulême, l'inventaire de Clémence de Hongrie signale « une bezicle garnie de cuivre dans un estui de cuir ».



DALLAGE DE MAJOLIQUES DE FAËNZA
Église San Sebastiano, Venise
1510

Les verres de ces lunettes se trouvaient en effet placés dans un châssis ou *chappe*, comme l'on disait alors, de cuivre ou de plomb, de bois ou de fer. Les deux palettes ou branches, percées de deux œillets, étaient réunies à leurs extrémités sur le front par un clou ou rivet autour duquel elles pouvaient tourner. Leur frottement sur cet axe était assez dur pour fixer leur angle, plus ou moins aigu, suivant la grosseur du nez.

En raison de ce clou, ces besicles furent dénommées *clouants*.

Cliché Giraudon

HANS HOLBEIN

PORTRAIT DE THOMAS MORUS

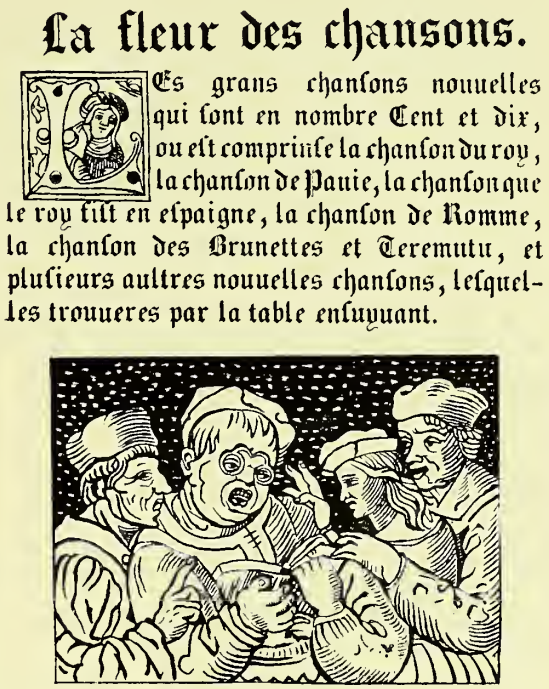
(Musée d'Aix-en-Provence)

Nous trouvons pour la première fois ce nom de clouants au xve siècle dans les Comptes de la Ville de Paris :

« Année 1473-1474. Compte septième et dernier de Jean Luillier, receveur. Pour une paize (1) de lunettes *clouants,* pour mondit seigneur Le Prevost (sire Denis Hasselin) par ce qu'il n'en avoit eu que une paize qui n'estoient pas clouants... six sols parisis. »

« Année 1612-1613. Domaine de la Ville de Paris. Compte huitième de Claude Lestourneau, receveur : fait cy despence pour neuf estuits à lunettes à raison de vingt sols pièce. Pour quatre douzaines et demye de lunettes de Crystal à raison de cinq sols pièce. »

Nous donnons ici une liste, très abrégée, et quelques reproductions d'œuvres d'art, manuscrits et tableaux des xive et xve siècles sur lesquelles nous avons relevé la présence de besicles clouants. Nous avons dû citer parmi les tableaux où figurent ces besicles pointues ceux qui se rapportent aux anachronismes dont nous parlerons à nouveau dans un chapitre spécial. Dans les œuvres d'art, qui reflètent fidèlement les mœurs du temps où elles ont été créées, nous avons puisé la *conviction* que les premières besicles étaient montées en forme d'angle aigu et non autrement.



FRONTISPICE DES CHANSONS DE FRANÇOIS Ier
XVIe siècle

Citons d'abord un portrait du cardinal Ugone, daté de *1352* et peint à fresque par Thomas de Modène dans l'église San Nicolo de Trévise; c'est le *premier* portrait connu dans lequel figurent des besicles; puis indiquons : un portrait de saint Paul dans un manuscrit français du xive siècle, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale; une peinture de retable, dans l'église Saint-Jacques à Rothembourg, *(planche 1)* où l'on voit bien nettement reproduites des besicles clouants chevauchant le nez de saint Pierre; un tableau de Martin Schœngauer, ami et élève du Pérugin,

(1) L'orthographe si fantasque de cette époque change (à la fin du xve siècle) l'*r* médiale des mots en *z*; paire fait paize; bericle, bezicle; Paris, Pazis, etc.

qui représente la *Mort de la Vierge;* puis la *Vie de la Vierge*, d'Albert Dürer; *les Peseurs d'or*, de Quentin Metzys, au château de Windsor, tableau dont le Musée de Bologne et le Palais Royal de Naples possèdent des répliques; une gravure du *Calendrier des Bergers* (1491) (1) représentant un berger perdu dans la contemplation des astres et portant à sa ceinture deux étuis à besicles dont, comme leurs formes différentes l'indiquent, l'un contient des clouants, et l'autre, des besicles à pont rond.

BERNARDIN DE SIENNE
par Carlo Crivelli (1468-1493)
(Académie de Venise)
Besicles clouants dans leur étui

Dans un dessin de Pisano, dit Pisanello, qui vivait au xve siècle (2), nous voyons des besicles clouants, mais comme ouvertes à l'envers. Elles semblent avoir servi de modèle, un siècle plus tard, au graveur qui illustra le frontispice d'un recueil de vers intitulé : *La Fleur des Chansons*.

Gravure du *Calendrier des Bergers* (1491)

D'autres clouants se retrouvent aussi dans les enluminures des manuscrits de deux livres de chœurs au couvent de Saint-Marc, à Florence. Dans l'une, l'apôtre saint Mathieu a ses besicles posées sur une table, près du livre saint. Dans l'autre, qui représente un groupe de cinq frères dominicains, l'un de ceux-ci, Fra Eustachio, a ses clouants devant les yeux; mais il les porte la pointe dirigée en bas, absolument de la même façon dont, trois siècles plus tard, les Incroyables tiendront leurs binocles.

---

(1) Le *Calendrier des Bergers* était un traité d'astronomie, d'hygiène et même de morale.

(2) Tiré de l'Album Valardi au musée du Louvre (Voir le frontispice de ce chapitre).

Un groupe presque semblable composé de chanteurs se trouve dans un livre de chœurs à la Bibliothèque des Médicis, à Florence; cette fois, le jeune chantre n'a pas craint de planter ses besicles clouants sur son nez.

Clouants aussi, les besicles décrites dans le livre des « Lunettes des Princes », de Jean Meschinot, paru en 1493; également, celles que nous avons eu la surprise de découvrir dans le carrelage de majolique de Faënza (datant de 1510) qui orne l'église San Sebastiano à Venise. Ces besicles de couleur jaune d'or sont représentées dans un médaillon à côté d'une Bible peinte en bleu.

Enfin, le Musée d'Artillerie de la Tour de Londres possède un heaume du XVIe siècle, qui fut envoyé en présent par l'empereur Maximilien à Henri VIII. La visière de ce casque représente un visage grotesque, qu'on a voulu rendre plus ridicule encore en ornant son front de cornes de bélier et son nez de grandes besicles clouants. Ce heaume faisait partie, à n'en pas douter, d'une de ces armures excentriques fréquemment utilisées dans les tournois et les carrousels (1).

HEAUME EN FER DE HENRI VIII
XVIe siècle
(Musée d'Artillerie, Tour de Londres)

Les besicles clouants, très lourdes, tombaient sans cesse. On chercha à les faire tenir en équilibre en les attachant, par une palette, au bonnet, coiffure habituelle des hommes du XVe siècle.

(1) Nous devons ce renseignement et la reproduction de ce heaume historique à l'obligeante courtoisie de Lord Dillon, conservateur du Musée de White Town.

En 1490, le frère Jérôme Savonarole, dans un discours sur la Mort, parlant d'un personnage âgé, dit : « Comme les lunettes tombaient souvent, il devint nécessaire de mettre la barrette ou quelque crochet pour les fixer ou les empêcher de tomber. »

XVIe siècle

Rabelais raconte aussi que Panurge portait ses besicles attachées au bonnet et que les frères Fredons les gardaient sur leur nez même en dormant : « Ainsi bottez et esperonnez dormoient et ronfloient pour le moins et dormant avoient bezicles sur le nez. »

Un manuscrit espagnol ayant pour titre « De l'usage des lunettes », par Benoît Daça de Valdes, licencié et notaire de l'Inquisition en la cité de Séville (traduit de l'espagnol en français en 1623), a trait à la nécessité de faire tenir les besicles avec le secours des oreilles. Le dialogue suivant nous en instruit :

Apollinaire. — Si tous sont comme moi, il est certain que votre conseil qui est de mettre des lunettes sur le milieu du nés, afin qu'elles ne soient pas fort proches des yeux et qu'elles ne puissent pas se ternir par leur chaleur, ne peuvent guère bien faire leur profit de cet advis parce que cela me cause trop de défluxion sur le nés.

Docteur. — Je vous donnerai un moyen pour cela, qui est tel (dont suivant ce qu'on m'a dit se servait le roi Philippe II) (1) que vous portiez les lunettes attachées à une aisle ou palette, et que vous les arrestiés entre le chappeau et la

(1) La publication de ce manuscrit avec ses commentaires est due au savant professeur Giuseppe Albertotti, de Modène, qui a eu l'obligeance de nous le communiquer.

teste, et avec cela les lunettes demeureront en l'air, et vous pourrès voir, les tenant ainsi suspendues à cette aisle sans qu'elles vous touchent au nés.

Apollinaire. — Ceci est seulement pour les rois qui n'ostent point le chappeau à personne : mais moi, qui suis un pauvre homme, je ne me puis servir de cela : car, quand cela serait plus asseuré, au premier compliment tout cet appareil tomberait à terre ; mais croyés moi que si ce n'était pour ce défaut, je m'en irai déjà tracer le dessein.

Docteur. — Il y a quelques-uns qui mettent si lourdement les lunettes au nés, que ne pouvant librement parler ni laisser couler les humeurs d'icelui, ils les mettent à un bout, assurant mieux les tenir avec la main que de les mettre au lieu où il semble que la nature a réservé la place pour elles seules. J'en ay veu d'autres plus avisés, qui les attachent aux oreilles par une cordelette afin de ne s'embarrasser les mains.

Ce dernier usage datait de loin. Le portrait du docteur Jérôme Capivacio, mort à Padoue en 1589, et celui du cardinal Guevara, peint par le Greco, nous montrent des besicles ainsi accrochées aux oreilles par des rubans.

BESICLES DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI
Conservées parmi les reliques du saint, en l'église Saint-Philippe-de-Néri, à Rome

On a conservé longtemps avec vénération, dans une église de Pavie, la barrette et les lunettes de saint Bernardin de Sienne qui vivait en 1440 (1). Bernardin de Sienne était franciscain. Le monogramme du Christ, dans une auréole, et trois mitres placées à ses pieds rappelant

(1) *Papiae Sanctuorium*. Histoire religieuse de Pavie, par Jacob Gualta.

que trois fois il refusa l'Episcopat, forment ses attributs. Son portrait a été peint plusieurs fois par Crivelli. L'un se trouve dans la grande galerie du Musée du Louvre, l'autre à l'Académie de Peinture de Venise. Dans ces deux toiles, Bernardin de Sienne est représenté avec des besicles clouants contenues dans leur étui; celui-ci est suspendu à la ceinture par des lanières de cuir *(planche 6)*.

Gravure sur bois tirée des Ordonnances (1510)

Ce n'est pas la seule fois que des besicles ont été conservées comme reliques.

A Rome, dans l'église Saint-Philippe-de-Néri, nous avons pu voir parmi les autres reliques de ce saint, enfermées dans une châsse vitrée, trois paires de besicles ayant appartenu au fondateur de l'Ordre des Oratoriens (en 1575).

L'une de ces besicles est en corne, l'autre en cuir; la troisième, en plomb, porte, au milieu, le fragment d'une branche frontale, et, de chaque côté du châssis, un petit anneau par lequel passait la cordelette qui venait s'enrouler autour de l'oreille, pour maintenir l'équilibre des besicles. Le portrait de saint Philippe de Néri, où celui-ci est représenté avec des lunettes, se trouve, paraît-il, à Pagani, dans la petite église de Santa Maria; toutefois, nous n'avons pu constater l'exactitude de ce renseignement.

PORTRAIT D'UN ESPAGNOL
par Pacheco (1591 - 1654)

De leur côté, les besicles à pont rond figurent, à partir de la fin du

Hans Holbein

PORTRAIT D'ÉTIENNE GARDINER

Évêque de Winchester et grand chancelier d'Angleterre

(Collection J. Wilson)

XVIe siècle dans un nombre considérable d'œuvres d'art, parmi lesquelles nous nous bornerons à citer :

Les portraits de Thomas Morus, par Holbein, au Musée d'Aix-en-Provence (*planche 2*);

Le « Faiseur de tours », par Jérôme Bosch (1450-1516), au Musée de Saint-Germain, peinture sur bois très bien conservée, et dont le sujet est des plus humoristiques;

Une figure sculptée sur bois, au Musée de Vienne, en France (XVe siècle);

Un bas-relief de marbre blanc, par Sansovino (1479-1570), en l'église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise, où l'artiste s'est représenté lui-même dans le personnage qui porte des besicles;

REMBRANDT
1639

Une figure, ornant l'une des stalles de la cathédrale d'Amiens, la « Femme dévote », très occupée à lire ses prières au travers de ses larges lunettes;

Un panneau de tapisserie du XVe siècle, représentant le Chevalier de la Mort, d'après Albert Dürer, panneau qui fut prêté par le comte de Bussy au Petit Palais, lors de l'Exposition universelle de 1900;

BESICLES CLOUANTS DU XIVe SIÈCLE
(Reconstitution)

Un fragment d'une autre tapisserie du XVe siècle, représentant un évêque recevant des présents;

Un « Saint Bernard en adoration devant l'enfant Jésus », de l'école néerlandaise du XVe siècle, au musée de Bruxelles.

Puis plusieurs « Danses macabres » : celle de la Chaise-Dieu (Haute-Loire) (1465), dans laquelle un abbé porte à la ceinture un étui de clouants; et celle de Bâle (1500), où figure un mercier ayant des besicles sur son éventaire.

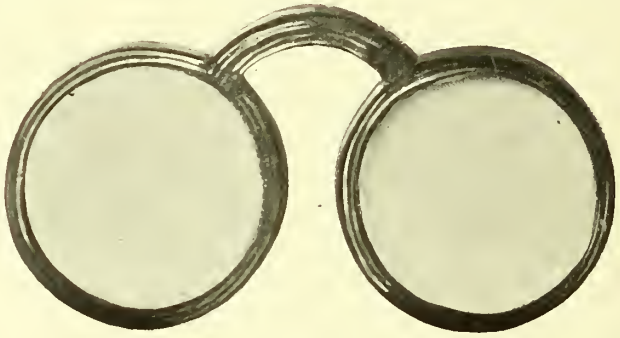
N'oublions pas de signaler aussi cette gravure sur bois tirée des Ordonnances

(1510), qui représente un docteur en philosophie; de même, le portrait d'un seigneur espagnol, par Pacheco (1571-1654); et enfin une étude de Rembrandt.

BESICLES EN FIL DE LAITON
XVIIe siècle

Outre les besicles véritables, servant à lire, il en existait d'autres, analogues aux verres fumés actuels, dont l'action se bornait à tempérer l'éclat de la lumière. C'est dans ce dernier sens que Rabelais parle des lunettes des « Romipètes », c'est-à-dire des lunettes que les pèlerins, qui se rendaient à Rome, mettaient pour préserver leur vue de l'éclat des neiges, lorsqu'ils traversaient les Alpes.

Ce sont de tels verres teintés qui inspirèrent un jour à un paysan économe et madré l'idée de mettre des lunettes vertes devant les yeux de son cheval afin de lui faire prendre la paille de son ratelier... pour du foin.



BESICLES RIGIDES EN CUIR
XVIIe siècle

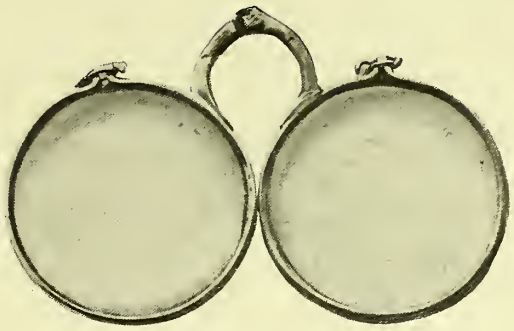
Il y avait aussi les lunettes destinées à garantir les yeux du vent et de la poussière, ainsi qu'en fait foi l'extrait suivant de l'inventaire des ducs de Bourgogne à la date de 1420. « Deux besicles ou œillez d'or, de crystal, assis sur un camelot (1) cendré, que l'on met pour la pouldre (poussière) devant les yeux quand l'on chevauche. »

BESICLES EN ARGENT
XVIIIe siecle

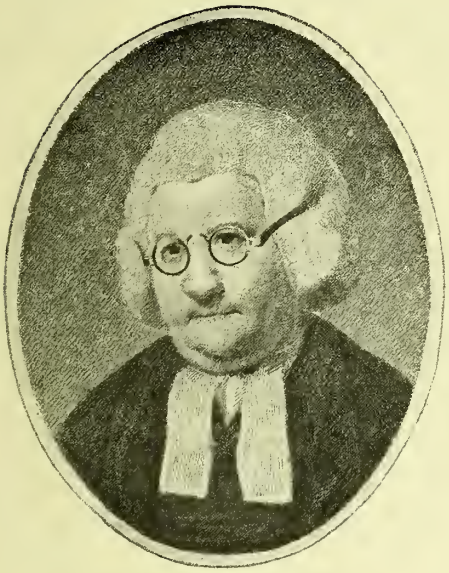
Celles qui servent à nos modernes conducteurs d'automobiles ne rappellent-elles pas ces dernières besicles?

(1) Le camelot était un tissu composé de laine et de poils de chèvre dans le genre du satin de laine. La couleur cendrée indique la nuance grise.

Nous avons ainsi suivi les lunettes jusqu'à la fin du XVIe siècle. Au XVIIe siècle les élégantes ne dédaignent pas non plus leur emploi. Nous savons par Quicherat qu' « une curieuse qui alla voir un jour le Roi monter en carrosse, dit en parlant de Mme de Maintenon : Elle parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte, en battant l'œil, et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamants pendue au cou. Et à peine installée dans la voiture, avant que le cocher ait fouetté ses chevaux, la dame *mit ses lunettes* et tira de l'ouvrage qu'elle avait dans son sac. »



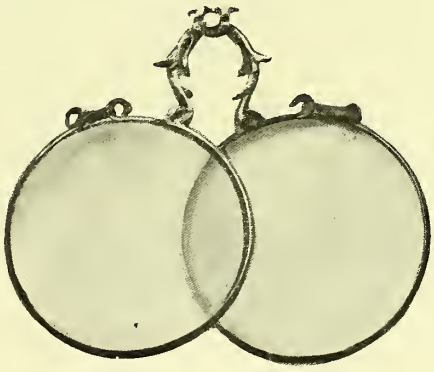
BESICLES BRISÉES EN ARGENT
XVIIIe siècle



PORTRAIT DU DOCTEUR JOWERS
1796
peint par Drumond, gravé par Farn

Il faut se souvenir qu'à l'époque de Mme de Maintenon les lunettes à branches n'existaient pas encore ; car on ne les fabriqua que vers l'année 1746. Or les visages féminins ne devaient pas gagner beaucoup de grâce à l'addition de ces grosses besicles pinçant ridiculement l'extrémité du nez.

Sous Louis XV, nous voyons des lunettes entre les mains même de la Reine. Le cercle intime au milieu duquel se plaisait la douce et intelligente Marie Leczinska, se composait du président Hénault, du vénérable nonagénaire Fontenelle (1) et surtout de Monseigneur de Luynes, évêque de Bayeux, ainsi que du duc et de la duchesse de Luynes.

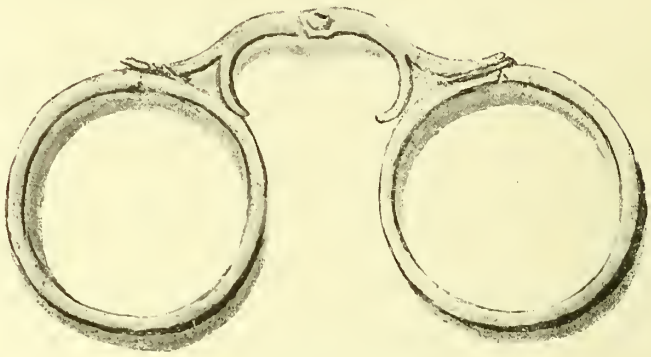


BESICLES BRISÉES EN ARGENT
XVIIIe siècle

Or, comme le duc avait envoyé à Marie Leczinska, une cassette, en cadeau de jour de l'an, pour le 1er janvier 1751, la Reine, à qui ce souvenir avait fait plaisir, fut heureuse

(1) Ce philosophe écrivit un jour : « La nature a mis dans l'imagination certaines lunettes au travers desquelles on voit tout et qui changent fort les objets à l'égard de chacun. »

d'y découvrir à l'intérieur, entre autres objets, *une paire de lunettes* qui n'étaient pas inutiles à ses yeux fatigués par les lectures instructives. Elle écrivit, le 2 janvier, au duc lui-même : « Savez-vous ce que je faisais quand j'ai reçu la lettre de Monseigneur? (l'évêque de Bayeux) J'étais avec... devinez qui?... *les beaux yeux* de ma cassette... »



BESICLES BRISÉES EN ARGENT
XVIIIe siecle

Au XVIIIe siècle, nous voyons revenir en usage les clouants, mais avec des modifications et les perfectionnements inspirés par l'expérience : le milieu du pont à angle aigu est remplacé par le pont rond; les deux branches ne sont pas retenues par un clou, mais par une charnière « qui permet aux verres de se rapprocher et de se placer l'un sur l'autre pour entrer dans un étui commun de petite dimension (1). »

LUNETTES A TEMPES GAINÉES DE VELOURS
Gravure anglaise XVIIIe siecle

Elles quittent leur nom de *clouants* et prennent celui de besicles *brisées*.

« Pour les besicles rigides, qui ne se ploient pas, il faut un étui à deux cercles dans lequel se placent les deux verres (2). »

Il en a été de même de la palette frontale qui, au XVIe siècle, se glissait, pour être maintenue, jusque sous le bonnet des hommes. Au XVIIIe siècle, on essaye de reprendre cette forme de lunettes, plutôt alors destinée aux femmes; mais comme cette branche frontale détruit l'harmonie de la coiffure, il ne faut pas s'étonner que la coquetterie la fasse abandonner presque aussitôt après sa nouvelle apparition.

Nous avons trouvé des lunettes à branche frontale au Musée d'Amsterdam (3);

(1) Encyclopédie de Diderot.
(2) *Id.*, *ibid.*
(3) Salle des Costumes (rez-de-chaussée).

UN TRIO CONVAINCU

D'APRÈS UNE GOUACHE DU XVIIIe SIÈCLE

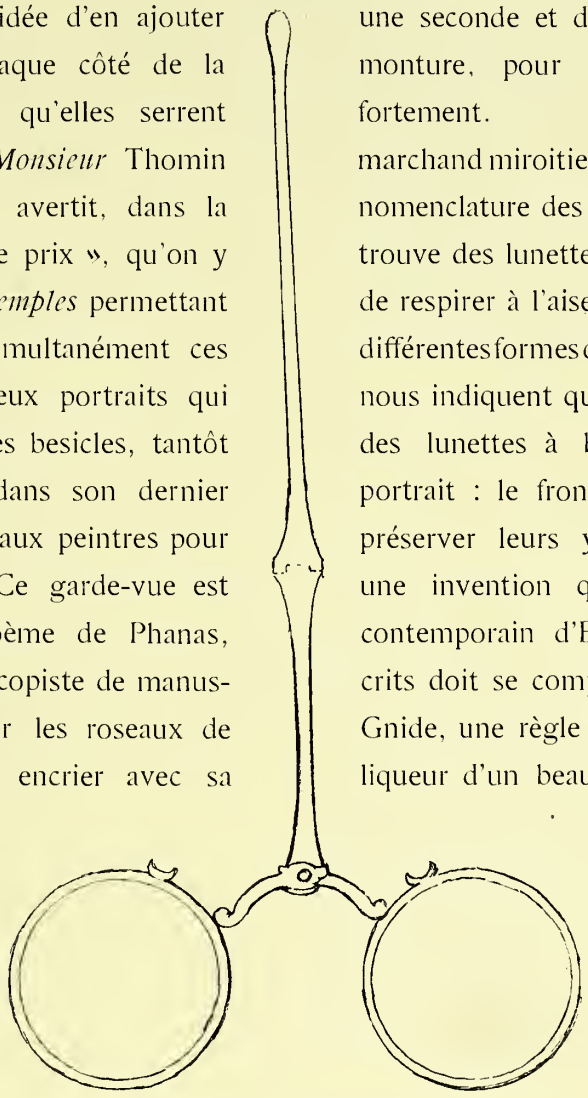
(Lunettes à branche frontale)

ce sont bien là les besicles brisées au centre desquelles est adaptée une branche unique de 14 centimètres de longueur. Une charnière au milieu de cette branche lui permet de se courber à la naissance du front pour aller s'enfoncer, soit sous le chapeau, soit dans les cheveux eux-mêmes. L'incommodité de cette branche frontale suggéra l'idée d'en ajouter une seconde et de les placer, l'une et l'autre, de chaque côté de la monture, pour englober le front jusqu'aux tempes qu'elles serrent fortement.

En 1746, « *Monsieur* Thomin marchand miroitier lunettier » comme il s'intitule, nous avertit, dans la nomenclature des objets vendus chez lui « au plus juste prix », qu'on y trouve des lunettes à branches appelées « lunettes à *temples* permettant de respirer à l'aise. »

On portait simultanément ces différentes formes de lunettes. Chardin a laissé de lui deux portraits qui nous indiquent qu'en 1775 et 1777, il portait tantôt des besicles, tantôt des lunettes à branches. Il s'est représenté ainsi dans son dernier portrait : le front ceint du garde-vue vert, si utile aux peintres pour préserver leurs yeux de la diffusion lumineuse. Ce garde-vue est une invention qui date de loin. Dans un petit poème de Phanas, contemporain d'Epicure, il est dit que l'attirail d'un copiste de manuscrits doit se composer ainsi : « Un coutel pour tailler les roseaux Gnide, une règle à tracer les lignes bien droites, un encrier avec sa liqueur d'un beau noir, un compas à tracer des cercles et un *abat-jour* qui protège la vue. »

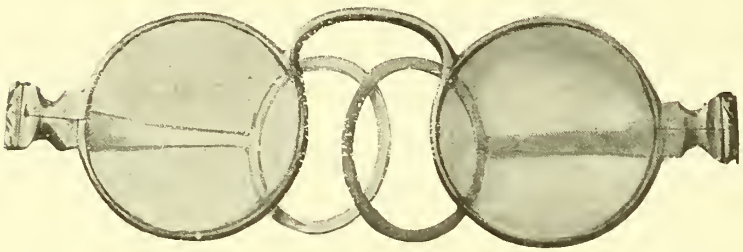
Pendant la Révolution, Robespierre se plaisait à porter des verres teintés, pour dissimuler, dit-on, l'expression de son regard. Un de ces portraits nous représente le tribun avec ses lunettes remontées sur le front, et une gravure satirique nous montre sa tête coupée tenue par les cheveux dans la main du bourreau et portant encore des lunettes (1). Barras, en ses Mémoires, raconte que, lorsque, un jour, accompagné de Fréron, il vint rendre



BESICLES A BRANCHE FRONTALE
XVIIIe siècle
(Musée d'Amsterdam)

(1) Bibliothèque Nationale.

visite à Robespierre, celui-ci « sortait des mains du coiffeur, sa coiffure achevée et poudrée à blanc. Les *bésicles* qu'il portait ordinairement n'étaient point sur son visage et à travers la poudre qui couvrait cette figure si blanche à force d'être blême, nous apercevions deux yeux troubles que nous n'avions jamais vus sous le voile des verres (1). »



LUNETTES A TEMPES
Fin du XVIIIe siècle

Le vieux et galant duc de Cossé Brissac écrivait à Mme du Barry qui, après la mort de Louis XVI, s'était retirée dans son château de Louveciennes : « Je suis sans *lunettes*, je vous écris donc un seul mot qui les renferme tous : je vous aime et pour la vie. » La fidélité du duc ne fut pas mise à une longue épreuve, car le couperet révolutionnaire se chargea de l'abréger.

A cette époque, Marat, très versé en toutes sciences, s'était occupé de la vision et avait libellé quelques écrits sur le feu, la lumière, l'électricité, le microscope solaire et les différents instruments d'optique.

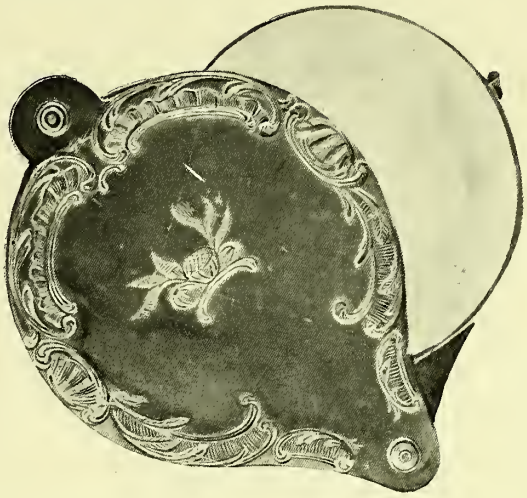
Parmi ceux-ci, la *loupe*, notre première lunette à un œil, dont l'emploi pour un usage particulier est resté constant, devait nécessairement, sous les règnes somptueux, modifier sa monture et suivre les progrès de l'élégance. Sous Louis XV, elle prend quelquefois la forme ovale et disparaît, au moyen d'une charnière, entre deux boîtiers d'écaille ou de nacre galonnés d'or ou d'argent. Elle a l'air, ainsi, d'un grand médaillon qu'on peut glisser dans la poche.

ROBESPIERRE
Croquis d'après nature pris à la Convention
(Collection Jubinal de Saint-Albin, appartenant à Mme George Duruy)
D'après la reproduction de l'Édition Hachette

Les montures de corne, de bois, de cuir sont laissées aux artisans; quant aux élégants et surtout aux élégantes, ils ne se servent que de loupes luxueusement ornées, qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

(1) *Mémoires de Barras*, par George Duruy.

On les encadre de pierres précieuses. L'or ajouré, l'émail de toutes nuances, la laque s'agrémentent de devises écrites en diamants ou en perles. Tout est réuni pour en augmenter la richesse et en faire des bibelots de prix. On s'imagine ce que doit être la loupe de Mme de Pompadour lorsqu'elle se livre, sous les yeux de son professeur Guay, à ses travaux de gravure sur pierre fine (1) !



LOUPE EN ÉCAILLE AVEC ORNEMENTS D'ARGENT
Époque Louis XV

Parmi les commandes faites par la belle marquise au fournisseur de la Cour, Lazare Duvaux, on trouve la note suivante : « Juin 1772 : un étui en roussette verte, garni d'or pour une loupe à deux verres. »

UNE SANGLANTE CRITIQUE
Gravure extraite des *Charrettes du X Thermidor*
(Bibliothèque Nationale)

La collection du comte de Bryas contenait une loupe renfermée dans un double boîtier de laque rouge décorée de rosaces d'or de plusieurs tons. Elle avait, dit-on, appartenu au roi Louis XVI qui, le lendemain de la sanglante journée du 10 Août, en aurait fait cadeau au chevalier de Vinfray, pour le récompenser de sa belle conduite.

LOUPE FERMANTE EN ÉCAILLE A MONTURE D'OR
ayant appartenu à Stanislas-Auguste Poniatowsky, dernier roi de Pologne

Le Musée du Louvre (Salle du Mobilier) possède une petite loupe ovale, contenue entre deux plaques de nacre gravées et montées en argent, qui aurait appartenu à Greuze. Elle a été donnée au Musée par Mlle Gendron.

---

(1) Le Cabinet des Camées, à la Bibliothèque Nationale, contient celles de ses œuvres qu'elle a léguées au Roi.

De jolies petites loupes en miniature, vraies loupes de poupées, se suspendaient aux châtelaines parmi les autres breloques.

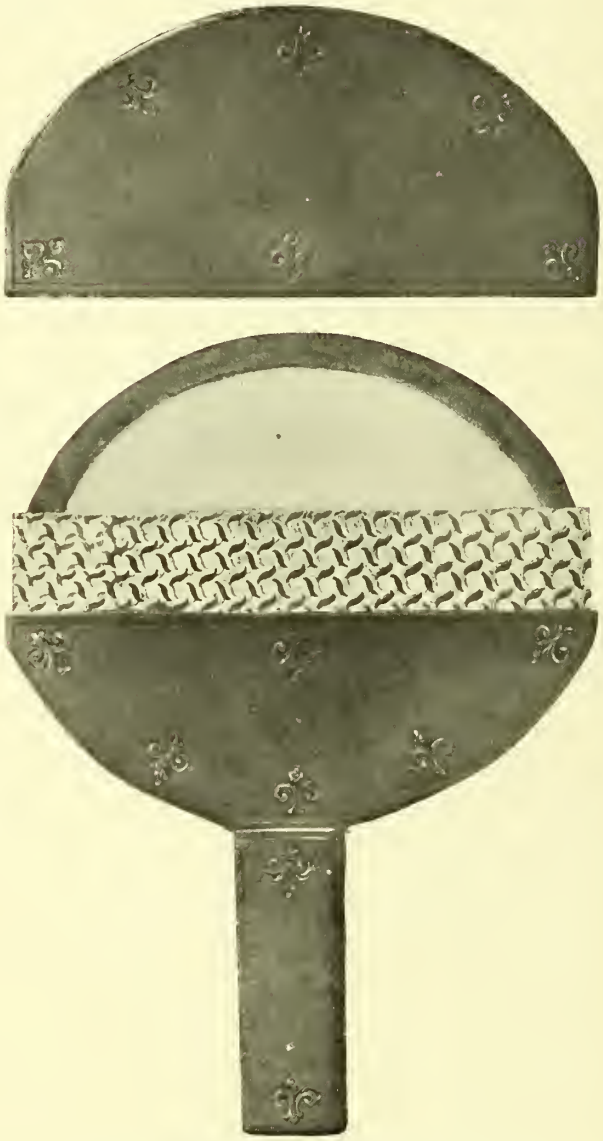
MONOCLE A MAIN EN POMPONNE
XIXe siècle

Combien il y a loin, de l'élégance de ces menus bibelots, à la sévérité de la loupe d'argent à cordon noir qui, dès le début du XIXe siècle, pendait au cou de l'immortel Beethoven! Le génial compositeur s'en servait constamment dans la rue, car sa vue s'était affaiblie à la suite de la petite vérole qu'il avait contractée enfant et qui l'avait obligé à employer des verres concaves très forts.

Schindler, qui parle des reliques du maître, dit qu'on a trouvé chez lui deux lunettes à branches avec leurs étuis. Sur l'un des étuis, Beethoven a écrit de sa main « alte » (ancien) et sur l'autre « vordere » (précédent).

Ces souvenirs sont conservés à Bonn, au Musée Beethoven, ainsi que deux portraits, l'un de Schubert, l'autre de Czerny, amis de Beethoven à Vienne, qui portent chacun des lunettes.

Au XIXe siècle également, un grand nombre d'hommes célèbres comme M. Thiers, dont les lunettes sont devenues légendaires, ont eu recours aux verres optiques. Par contre, Victor Hugo, très fier de sa vue, ne s'en servit à aucun moment de son existence; à sa mort il ne fut trouvé parmi ses objets intimes ni lunettes, ni loupe, ni même lorgnette de théâtre.



LUNETTE DE GONDOLE AVEC VERRE VERT POUR PRÉSERVER LA VUE DE LA RÉVERBÉRATION
Venise, XVIIIe siècle

Will.m Hogarth Inv.t

Etch'd by S. & R. Sherwin.

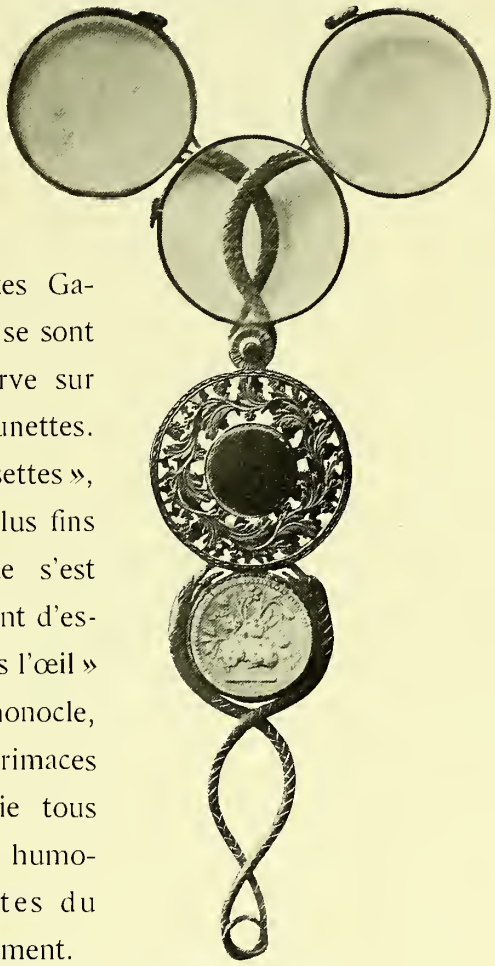
The Politician.

Etch'd from an Original Sketch of W.m Hogarth's, in the Possession of M.r Forrest. Pub.d as the Act directs by Jane Hogarth, 1775.

Les lunettes, à cette époque, ne s'arrêtent plus aux tempes comme au siècle précédent ; leurs branches, qu'elles soient à coulisse ou brisées, se sont allongées afin de s'appuyer solidement à la naissance de l'oreille.

MONOCLE A MAIN EN NACRE
XIXe siècle

Les maîtres caricaturistes Gavarni, Daumier et Bertall ne se sont pas privés d'exercer leur verve sur le compte des porteurs de lunettes. « Le Vieillard et les Deux Grisettes », de Gavarni, en est un des plus fins exemples. Le même artiste s'est amusé à ridiculiser avec autant d'esprit la mode du « carreau dans l'œil » qui venait de naître. Ce monocle, de forme rectangulaire, donnait lieu à des grimaces extrêmement comiques, que notèrent avec joie tous les humoristes du moment.



BINOCLE D'INCROYABLE EN OR
AVEC MONOCLE

Le monocle à long manche ou lancetier existait pourtant déjà au temps de Louis XV ; mais les *premiers binocles à main* ne datent que de l'époque du Directoire. Les « Incroyables » les portaient avec affectation et impertinence ; ils complétaient la ridicule excentricité de leur costume.

BINOCLE D'INCROYABLE

Ces lorgnons s'appelaient alors *binocles-ciseaux,* parce que les longues branches, tenues de bas en haut, emboîtaient l'extrémité du nez et semblaient

vouloir le couper. Parmi les élégants qui arborèrent ce binocle, se trouvèrent le chanteur Garat, Vestris, de légère mémoire, et même Bonaparte. Celui-ci, qui était myope, n'abandonna jamais complètement l'usage de ce lorgnon; l'opticien Lerrebours fournit à l'Empereur, le 25 mars 1812 : « Un binocle en nacre de perle, les branches en or, garni de cristal de roche, au prix de 230 francs. » (1)

Ces lorgnons ne pouvaient servir qu'aux oisifs, à la promenade ou dans un salon, pendant quelques moments, puisqu'ils ôtaient l'usage d'une main; aussi, quand cette ère de nonchalance et de paresse eut disparu, les binocles passèrent-ils des doigts des hommes à ceux des femmes, sous une forme plus petite et différente. Les deux verres, réunis comme un corps de lunettes, se placent entre deux plaques de nacre ou d'écaille que la lorgneuse tient de côté de façon à ne plus cacher l'arc de sa jolie bouche.

C'est donc *seulement* du commencement du XIXe siècle, que date l'usage du lorgnon dont on se sert encore aujourd'hui.

Sous le second Empire, les lorgnons ou faces à main s'enrichissent de montures d'or garnies d'émail, de diamants et d'autres pierres précieuses. Quelquefois, une montre minuscule, dont le mouvement se cache dans l'épaisseur du panache, laisse voir un mignon cadran au centre de l'objet; le lorgnon se dissimule de même dans le pommeau d'un manche d'ombrelle, d'où un ressort à secret le fait jaillir brusquement.

MANCHE D'OMBRELLE AVEC LORGNON 1850

A notre époque, la mode du long face à main sévit dans toute son horreur. Ce n'est pas seulement une mode, c'est une nécessité que la défectuosité des vues féminines impose. Heureusement, les femmes, toujours coquettes, savent tirer parti de ce bibelot, dont elles jouent comme d'un éventail. Il faut donc être reconnaissant aux faces à main, qui nous épargnent le spectacle de gracieux visages enlaidis par un pince-nez ou, ce qui serait pire encore, par d'inesthétiques lunettes.

(1) Maze-Censier, *Les Fournisseurs de Napoléon*.

Carlo Crivelli

PORTRAIT DE BERNARDIN DE SIENNE

École Vénitienne (1477). *(Musée du Louvre)*

ÉTUI A BESICLES EN IVOIRE

Italie, XVIIe siècle

CHAPITRE II

LES ÉTUIS A BESICLES

Ou plaçait-on les besicles, quand elles ne chevauchaient pas le nez?

Les uns les portaient suspendues au col au moyen d'une cordelette retenue par le milieu du pont; d'autres les passaient dans la ceinture; d'autres avaient la singulière habitude de les accrocher à l'oreille, ainsi que nous le voyons dans le portrait de l'Espagnol Ambrosio de Moralès, historiographe de Philippe II.

Mais, pendant que les besicles étaient au repos complet, pour protéger leur fragilité on les renfermait dans des étuis adaptés à leur forme. Ces étuis nous sont précieux; chaque époque y a apporté son goût, son art. Nous avons suivi leurs traces dans quelques anciens inventaires ou comptes d'achats dont nous trouvons intéressant d'extraire les passages suivants:

Année *1363*. — Un estrin (étui) de béricle garni d'argent émaillé (poise VI marc). Inventaire du duc de Normandie.

1380. — Un grand estrin (étui) de béricle garni d'argent émaillé pesant XVI marc. Inventaire de Charles V.

Quelquefois, on leur ménageait une petite logette dans un des plats de

la reliure du livre d'Heures. Philippe le Hardi, qui faisait dire tous les jours l'office dans sa chapelle et assistait aux matines, dut, sa vue étant devenue trop faible, employer ce moyen qui lui permettait d'avoir toujours ses besicles à la portée de la main. Nous trouvons, en effet, dans ses comptes : « Deux grands livres d'Heures de Notre-Dame de la Croix du Saint-Esprit, des mois et plusieurs oraisons et aultres suffraiges, servant tous les jours en l'oratoire de mon dit Seigneur, à fermouers et pippe(2) d'or ; dont l'un à œillez d'or sous une platine d'argent doré ». Et, à l'appui de cette citation, nous remarquons dans les comptes des Archives de Dijon, l'an 1403 : « Forgé une platine d'argent doré pour mettre ez sée (dans les ais) du livre du duc de Bourgogne pour mettre ses lunettes afin qu'elles ne fussent cassées. »

PORTRAIT D'AMBROISE DE MORALÈS (1513-1591)
Extrait de *La Dioptrique* du Pere Chérubin (1)

« ESTUY OUVRÉ DE CUIR FAUVE, PENDANT A UN LAS A DEUX PETITS GLANDS DE SOIE ET DEDANS BESICLES CLOUANTS »
Époque Henri IV

(1) Nous devons la reproduction de ce portrait à l'obligeance de M. Joseph Rouyer, qui l'a publié dans son ouvrage si documenté : *Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie.*

(2) La « pippe » était la tige de métal, souvent ornée de ciselures et de pierres précieuses, à laquelle s'attachent les signets ou signaulx à marquer les pages.

1

2

3

4

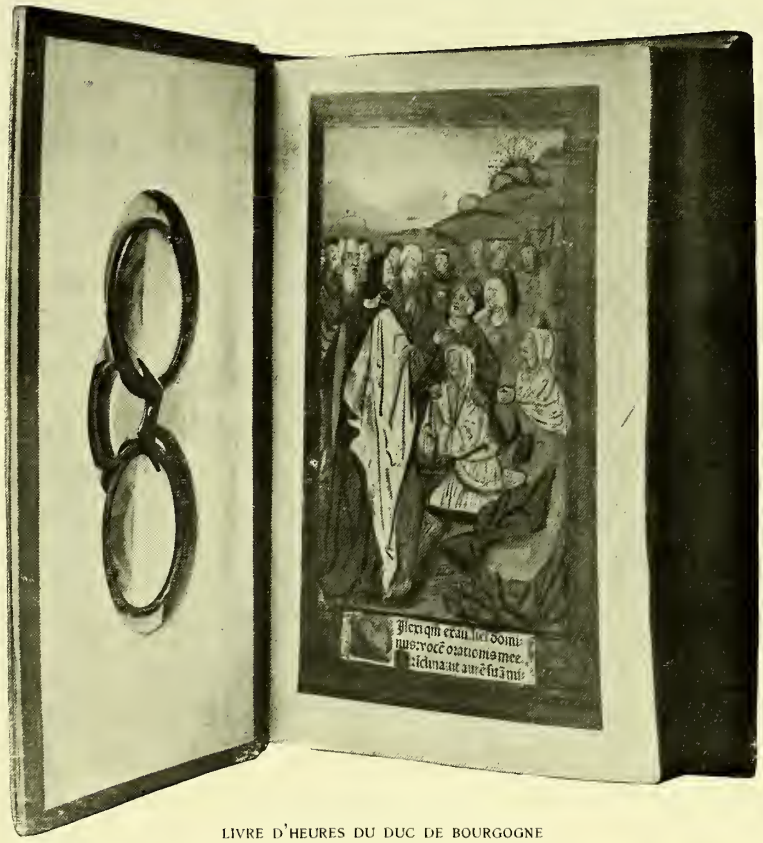
5

ÉTUIS A BESICLES (XVIe ET XVIIe SIÈCLES)

1, 5. — Buis sculpté avec les armes d'un cardinal (XVIe siècle).
2. — Cuivre. — France (1580).
3. — Buis sculpté et ajouré, étui pour besicles clouants.
4. — Fer. — Italie (XVIe siècle).

M. Gruel, le relieur d'art et savant bibliophile, a fait pour nous une ingénieuse reconstitution de cette case à lunettes dans le plat d'un livre d'Heures, en s'inspirant de la description du missel du duc de Bourgogne.

Les livres de prières, d'ailleurs, ont servi d'écrin à des objets autres que des lunettes : Le Musée Carrer à Venise possède un missel qui renferme un pistolet. Il a appartenu au fameux doge Morosini, qui, très batailleur et très conquérant, redoutait fort une vengeance meurtrière. La première moitié de ce livre contient les litanies de la Vierge ; mais la seconde partie cache l'arme encastrée dans les feuilles de parchemin qui en suivent les contours et la dissimulent complètement.

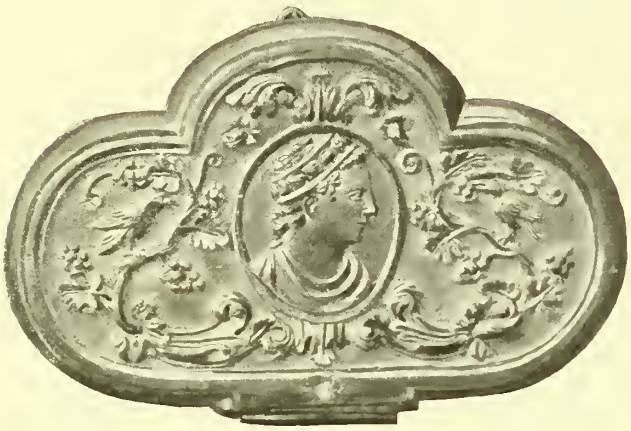


LIVRE D'HEURES DU DUC DE BOURGOGNE
XVe siècle
Reconstitution exécutée par M. Gruel d'après un document tiré des Archives de Dijon (1403)

Nous trouvons encore, dans l'inventaire du duc de Bourgogne, à la date de *1420*, la description d'un de ses estuys à besicles : « Un estuy à œillez d'argent, niellé, escript dessus : « Y me tarde, » garni de besicles. »

Les lunettes étaient, on le voit, considérées comme des objets très précieux. Les « tailleurs d'imaiges » ont enrichi ces pochettes de buis ou d'ivoire, des ornements les plus variés, les surchargeant, suivant le goût de l'époque, de mascarons, de licornes, de monstres fourchus et d'arabesques. La plupart des étuis à besicles que nous connaissons représentent les épisodes de la vie du Christ, sa naissance ou sa crucifixion, l'image de la Vierge, celles des apôtres ou des saints. Quelquefois, ils portent le blason et les insignes de l'épiscopat : le

chapeau de cardinal, la crosse et la mitre. Ces étuis, en raison de leurs sujets religieux, laissent supposer qu'ils ont appartenu aux membres du haut clergé.

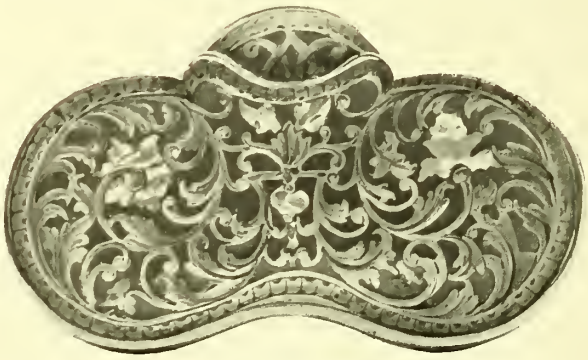


ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
XVIIe siècle

L'étui à besicles en laiton, daté de *1580*, que nous reproduisons, a été tiré du limon de la Seine, lors du drainage effectué par Arthur Forgeais en 1858 *(planche 7, n° 2)*. Il contient encore des parcelles de calcaire qui se sont attachées aux parois intérieures. Il ne faut pas s'étonner du lieu où fut faite cette trouvaille, car l'écroulement fréquent des ponts, autrefois garnis de boutiques, peut expliquer la présence de cet étui, dans le lit du fleuve, où l'on découvrit également une quantité de menus objets réunis et exposés maintenant au Musée de Cluny.

L'originalité de cet étui consiste dans le contraste des sujets ornant les deux faces : l'un, profane, représente le Jugement de Pâris, tandis que le burin a gravé sur l'autre le Christ en croix.

L'étui en fer gravé, fort rare, date aussi du XVIe siècle. Ces deux étuis faisaient autrefois partie de la remarquable collection de ferronnerie « Le Secq des Tournelles ». Parmi nos reproductions, se trouve un étui en fer pour besicles clouants du XVIe siècle. Son seul ornement consiste dans la gravure d'une couronne appartenant à un Prince de l'Église, selon nous, à l'Archevêque de Besançon.



ÉTUI A BESICLES
ÉCAILLE AVEC INCRUSTATIONS DE NACRE ET D'ARGENT
France, époque Louis XIV

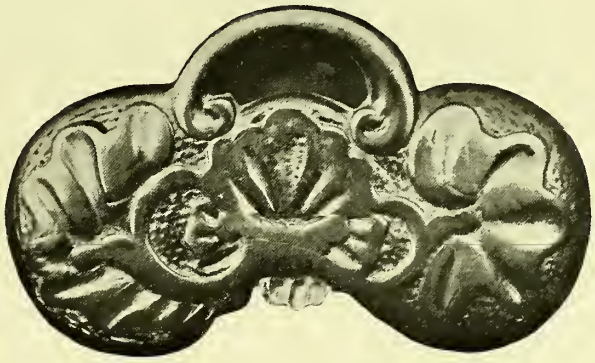
La collection si variée de Mme Jubinal de Saint-Albin, que possède maintenant Mme George Duruy, sa fille, contient trois boîtes à besicles. L'une, en fer gravé, date du XVIe siècle; l'autre, du XVIIe siècle, est en ivoire, avec cadran solaire, et la troisième est en buis travaillé du XVIIIe siècle. Toutes trois sont très curieuses. Il a passé en vente, il y a quelques

ÉTUIS A BESICLES (XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

1, 2. — Buis sculpté, extérieur et intérieur (XVIIe siècle).
3. — Étui en pomponne pour besicles brisées (Époque Louis XV).
4, 5. — Fer gravé, étui pour besicles clouants (XVIIe siècle).
6. — Buis sculpté (XVIIe siècle).

années, un étui en buis sculpté d'un haut intérêt historique; sa particularité consistait en ce qu'il portait le blason de la puissante famille des Médicis.

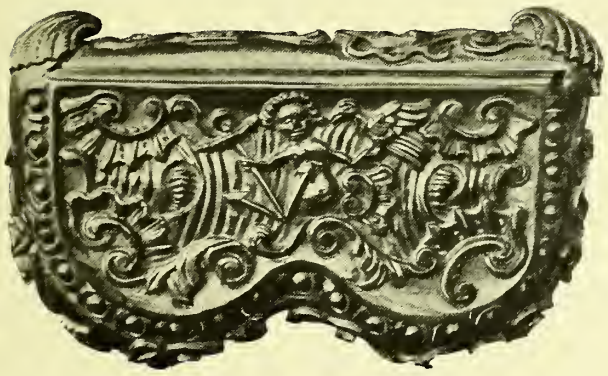
M. Doistau a prêté au Musée du Louvre le plus riche étui à besicles que nous connaissions. Il est en or, couvert de feuillages émaillés en bleu, et contient deux besicles également en or.



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
XVIIe siècle

Au XVIIIe siècle, les étuis se font plus coquets, ils épousent les contours des besicles et sont garnis de charnières et de poussoirs d'or ou d'argent. On reconnaît les boîtes françaises à leur élégance ; elles se présentent souvent dans cette jolie peau de roussette squameuse que le célèbre Galuchat savait travailler et teindre avec un tel art qu'elle a gardé son nom (1).

La peau dite de *Galuchat*, est, en effet, très difficile à travailler; elle est couverte d'écailles très dures que la meule seule peut user et aplanir; on la polit ensuite avec beaucoup de soin pour qu'elle offre une surface lisse et douce au toucher. On lui donne généralement une teinte verte des plus heureuses.



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
Travail allemand, XVIIe siècle

Pour les élégants, priseurs de fin tabac d'Espagne, on trouve le moyen de glisser leurs besicles dans les tabatières précieuses qu'ils manient avec une coquette désinvolture. Aux « Avis » du *Mercure de France*, du mois d'octobre 1775, on lit parmi les « Nouveautés » qui se trouvent au Magasin du Petit Dunkerque, chez Granchez, bijoutier de la Reine : « Tabatières d'or à huit pends, émaillées

(1) Galuchat père, habitait, sous Louis XV, le quai des Morfondus ; son fils exerça après lui la même profession.

ayant sur le couvercle une montre à jour ; et dessous le fond une paire de lunettes. Ouvrage supérieurement fini et utile aux personnes de cabinet : 2.400 livres. »

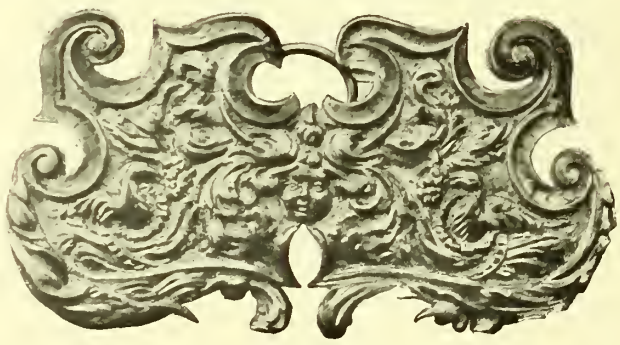
ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
(La Conversion de saint Hubert)
France, époque Louis XV

Presque toutes les boîtes sont disposées pour recevoir deux besicles, l'une destinée à la lecture, l'autre garnie de verres teintés en vert ou en bleu ayant pour but de tempérer l'éclat de la lumière.

Le Musée de Cluny possède un de ces étuis en buis sculpté, de forme ovale, orné sur chaque face d'un buste d'empereur romain *(planche 9, n° 4)*.

Au Musée de Kensington, se trouve un autre étui de buis sculpté très intéressant. Il porte l'image d'un des évangélistes sur chaque médaillon *(planche 9, n°s 1-2)*.

D'autre part, l'on en peut voir un autre, en buis sculpté, au Musée Carnavalet. Celui-ci est d'une époque plus récente. Il porte le millésime de l'an XII. Les ornements, qui représentent une statue de la République avec un faisceau, le goût et le style italiens qu'il accuse, nous font supposer qu'il doit dater de l'invasion française en Italie.



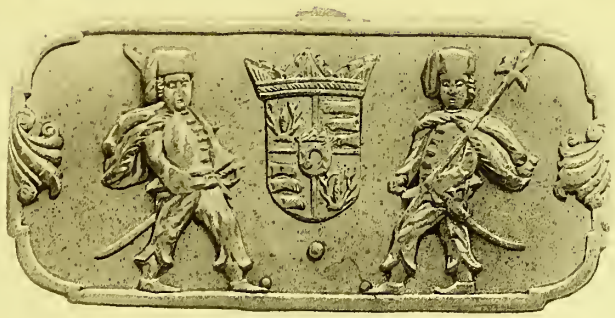
ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
Travail italien, XVIIe siècle

Le Musée de Bâle possède également une boîte à besicles en buis sur laquelle sont figurés deux soldats coiffés du kolback *(planche 9, n° 3)*.

Lorsque l'on remarque l'uniformité attristante des étuis à lunettes modernes,

1

2



3

4

ÉTUIS A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ (XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

1, 2. — Les quatre Évangélistes, travail italien (XVIIe siècle). *(British Museum.)*
3. — Travail suisse (fin du XVIIIe siècle). *(Musée de Bâle).*
4. — Travail italien (XVIIe siècle). *(Musée de Cluny).*

on se prend à regretter le charme original des boîtes à besicles de nos ancêtres, ces bibelots d'un usage journalier auxquels de vrais artistes ne ménagèrent ni leur fantaisie décorative, ni leur adresse dans le travail des matières les plus diverses comme le fer, le cuivre, l'argent, le buis, l'ivoire et même l'or.

ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ

XVIIIe siècle

ÉTUI A BESICLES EN CUIVRE

Travail allemand, 1755

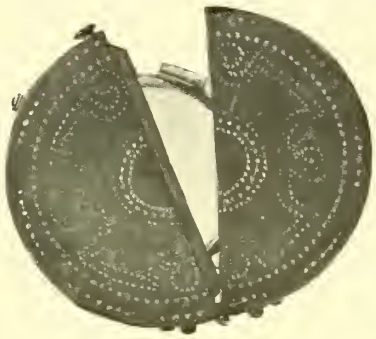
Au XVIIe siècle, détail assez curieux, les statuts qui régissaient la corporation des miroitiers-lunettiers-bimbelotiers-doreurs sur cuir, autorisaient bien les lunettiers à vendre des étuis avec les besicles, mais il leur était interdit, sous peine d'amende et de saisie, de fabriquer ces étuis. Ce droit était exclusivement réservé aux gainiers-doreurs sur cuir, tant étaient minutieusement prévus et réglés le droit et le privilège de chaque corps de métier.

ÉTUI EN BUIS SCULPTÉ POUR LUNETTES A TEMPES

Travail italien, fin du XVIIIe siècle

On ne pourrait supposer, en la voyant fermée, que la petite boîte ronde semblable à une bonbonnière renferme des besicles. Elle en contient cependant deux paires. La monture brisée fait replier un verre sur l'autre et tient ainsi le minimum de place. Comment d'Angleterre, ce coquet étui est-il venu échouer à Venise, où il a été acheté? Les bibelots, comme les hommes, subissent les hasards des

événements, et plus que tout autre objet, sont soumis aux caprices des hommes. Les besicles n'ont pas échappé non plus à ces caprices.

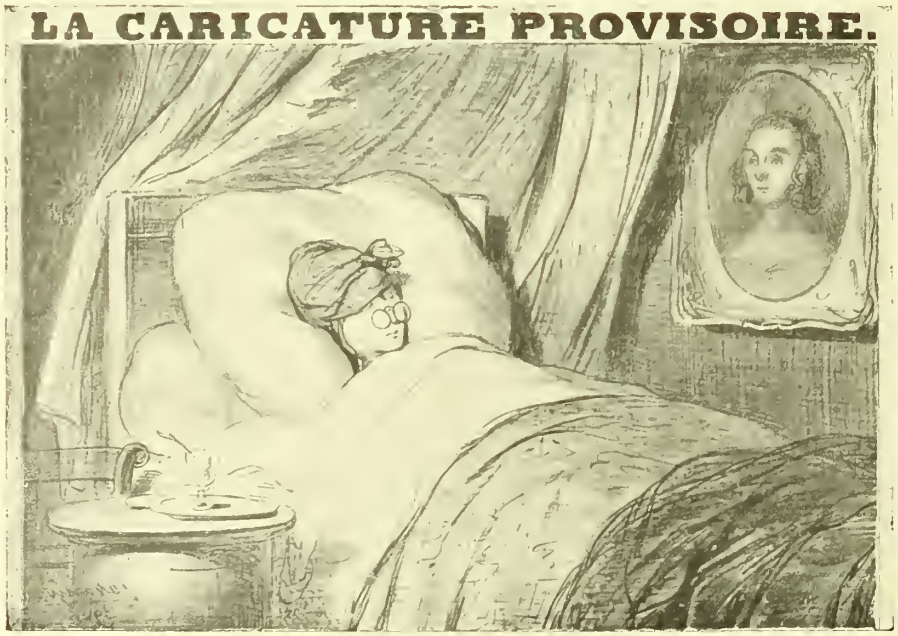


ÉTUI EN ÉCAILLE PIQUÉE D'ARGENT POUR BESICLES BRISÉES

Travail anglais, XVIIIe siècle

Nous avons vu précédemment qu'Ambroise de Moralès accrochait à son oreille ses lunettes; voici maintenant une jeune femme qui délibérément en a campé d'énormes sur son nez pendant son sommeil, par mesure de coquetterie, afin de diminuer la malencontreuse dilatation de ses narines. Ne doit-on pas souffrir pour être belle?

Gavarni ne nous dit pas si la cure a réussi; mais le spirituel philosophe nous montre une fois de plus que l'imagination des femmes quand il s'agit de coquetterie est illimitée.



SECRET DE TOILETTE APPROUVÉ PAR LA CHIMIE

Avis aux personnes affligées d'un gros nez.
Moyen infaillible et peu coûteux d'amincir le nez, autorisé par le gouvernement.

(Dessin de Gavarni)

PEINTURE DE L'ÉCOLE ALLEMANDE (FIN DU XVe SIÈCLE)

(Musée de Bâle)

CHAPITRE III

LES ANACHRONISMES

PORTRAIT DE SAINT PAUL

Lettre ornée tirée de la *Bible historiale*
Ire épître aux Romains

Manuscrit du XIVe siècle
(Bibliothèque Nationale)

Le souci de la vérité historique dans les détails et accessoires des œuvres d'art est de date récente; autrefois, les artistes n'avaient pas de telles préoccupations. Ils mettaient toute leur âme dans une figure; ils apportaient tout leur génie dans la composition générale d'une œuvre; leur conception allait aux grandes lignes, mais ce que nous appelons la couleur locale leur échappait.

Nous sommes devenus plus exigeants. Nous demandons maintenant aux artistes d'unir aux mérites de leurs devanciers,

à l'inspiration qui anime les grandes œuvres, le soin de la reproduction minutieuse et rigoureusement exacte des moindres détails. L'anachronisme ne serait plus aujourd'hui toléré; la manifestation artistique où il se rencontrerait serait vouée au ridicule et dédaignée.

Martin Schœngauer
Fragment de la *Mort de la Vierge*

Quand nous le trouvons chez les maîtres anciens, nous nous bornons à en sourire.

On peut cependant faire mieux, en y suivant l'histoire de certains objets, et notamment celle des besicles.

Les artistes mettaient, en effet, des besicles sur le nez de leurs personnages, quels qu'ils fussent et à quelque époque qu'ils appartinssent, sans prendre garde qu'au temps où vivaient ces personnages les besicles n'existaient pas. C'est ainsi qu'on voit des besicles sur le nez du vieux Siméon pratiquant la circoncision de l'Enfant Jésus et sur celui d'un Pharisien dans l'épisode du denier de César.

Le Titien, Van Dyck et Boullongue, dit Valentin, mettent également des besicles à leurs personnages, quand ils reproduisent ce même sujet.

Et ces besicles sont celles qu'ils portent sans doute eux-mêmes, ou qu'on porte autour d'eux.

Ainsi, Sansovino, dans un bas-relief de marbre blanc, la Présentation au Temple, s'est représenté lui-même avec des besicles au milieu d'un groupe (1); le peintre Steen figure de la même façon dans la « Sainte Famille (2) ».

Et si ces artistes provoquent en leurs œuvres de tels anachronismes, est-ce, comme nous le croyons, par malice, ou parce qu'ils n'y entendent par malice au contraire?

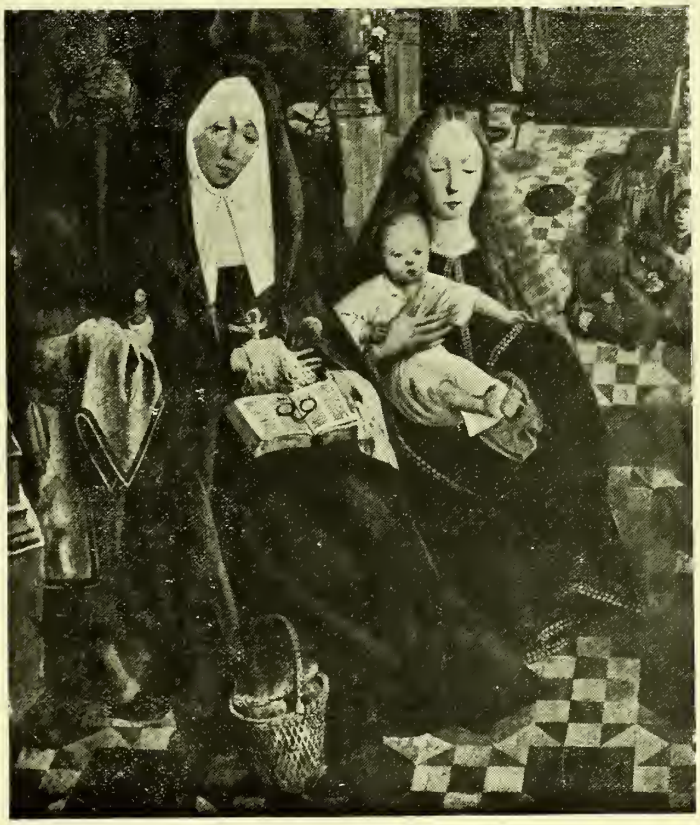
Ils n'essaient même pas d'habiller d'un air « du temps » leurs héros bibliques. Grâce à quoi, l'histoire anecdotique des besicles trouve à se greffer sur l'histoire de l'art.

Nous avons déjà constaté la présence des besicles clouants dans un manuscrit

(1) Église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise.
(2) Collection Steengracht, à La Haye.

du XIVe siècle, la *Bible historiale,* à la première épître de saint Paul aux Romains.

Dans la lettre initiale P, sur l'éclat d'un fond d'or se détache l'image de saint Paul lisant dans les livres saints, le nez chevauché par des besicles clouants à forme de compas. Cette effigie peu flattée a dû être inspirée par le portrait de saint Paul tracé dans les « Actes de Paul et Thècle », par un prêtre d'Asie, cependant grand zélateur de la gloire du saint. — « Il était laid, dit-il, de courte taille, épais et voûté. Ses fortes épaules portaient bizarrement une tête petite et chauve. Sa face blême était comme envahie par une barbe épaisse, un nez aquilin, des yeux perçants, des sourcils noirs qui se rejoignaient sur le front. — Il avait les yeux enflammés, peut-être même un commencement d'ophtalmie. »



Van Jans Geertgen (XVe siècle)
(Musée d'Amsterdam)

Aussi l'enlumineur naïf du XVe siècle a-t-il cru bien faire en plaçant devant les yeux malades de l'apôtre, qui vivait au Xe siècle, les besicles à verres teintés, alors bien inconnues.

Le peintre Van Eyck, qui, au XIVe siècle, fut le premier à employer l'huile pour étendre ses couleurs, fut aussi des premiers à faire figurer les besicles dans un tableau. Il les plaça grandes ouvertes, ce qui implique qu'elles étaient clouants et non rigides, entre les mains du donateur Van Paël dans une toile représentant la Vierge, saint Michel et saint Donatien, toile qui se trouve deux fois répétée et à Bruges et à Anvers sans qu'on ait jamais pu savoir laquelle était la réplique de l'autre.

Le curieux portrait du Musée de Bâle, reproduit ici-même et attribué à l'école

allemande de la première moitié du xve siècle est également un amusant exemple d'anachronisme. Auprès de cette figure qui serait celle de saint Joachim, père de la Vierge, se trouvent accrochées au mur, des besicles clouants. L'anachronisme ne fut pas l'œuvre de l'auteur même de cette peinture, car les rayons et le titre « Pius Joachim » ont été ajoutés postérieurement *(planche 10)*.

Fragment de la *Mort de la Vierge* attribué à l'École de Bourgogne du xve siècle, vers 1480

Une inscription sur l'ancien cadre du tableau nommait, comme donateur, un certain Balthasar Pacimontanus, théologue anabaptiste de Zurich, qui prêchait en Moravie et fut brûlé à Vienne en 1525.

Au Musée de Haarlem, le visiteur demeure stupéfait devant une toile de Martin Jacobs Van Heemskerck datée de 1532 : Saint Luc, pour faire le portrait de la Vierge et de l'Enfant Jésus, a recours à de superbes besicles. On sait que la légende prête à saint Luc un grand talent de peintre. On lui attribue même le fameux portrait de la Vierge que possédait Pulchérie, impératrice d'Orient au ve siècle. La légende est donc respectée dans le tableau de Martin Jacobs; mais l'histoire ne l'est guère, et il faut avouer que ces besicles sur le nez du troisième évangéliste, quelque douze cents ans avant l'invention des lunettes, constituent un anachronisme de taille.

Ce n'est pas le seul : dans une composition allégorique sur le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ peinte au xve siècle par Van Jans Geertgen et conservée au Musée d'Amsterdam, le peintre a posé une paire de besicles sur le livre d'heures que sainte Anne, la mère de la Vierge, tient ouvert sur ses genoux.

Saint Marc a à la main des besicles dans un tableau du xvie siècle de Lucas Van Leyden (au Musée d'Anvers).

De nombreuses toiles, dans lesquelles le pinceau des plus grands maîtres n'a pas reculé devant ce naïf anachronisme, pourraient encore être citées.

Dans les écoles les plus diverses, Van Eyck, Ghirlandajo, Metsys, Albert

SAINT JEAN

Fragment de plafond en bois sculpté et doré

(xve siècle)

(Salle de la Présentation — Académie des Beaux-Arts de Venise)

Dürer, Cranach, Le Carrache, Jordaens, Rubens, Rembrandt, ont délibérément affublé de besicles les disciples du Christ et les personnages de l'Ancien Testament.

Saint Jérôme est le plus souvent représenté lisant avec une loupe ou des besicles. Tel nous le voyons dans un tableau de Dominique Ghirlandajo à l'église de la Sainte-Trinité à Florence, tel encore nous le montre Rembrandt. Sans ses lunettes et sans son lion, saint Jérôme ne serait plus saint Jérôme. Il était si bien devenu le porteur avéré de lunettes qu'un prédicateur, voulant peindre l'embarras de ce docteur de l'Église latine à interpréter un passage difficile, disait naïvement à ses auditeurs : « Saint Jérôme embarrassé frottait ses lunettes », et personne ne souriait. Mieux encore : on voyait à Venise, en 1660, une vieille enseigne accrochée au-dessus de la boutique d'un marchand lunettier et représentant le même saint, avec cette légende : « Saint Jérôme, Inventeur des lunettes. »

Nous devons signaler aussi un chef-d'œuvre de la sculpture du xve siècle, dans lequel nous trouvons un nouvel anachronisme : le Puits de Moïse, de Claus Sluter, de Dijon (1). — L'artiste a voulu mettre des lunettes à l'un des six personnages qui décorent ce puits, le prophète Jérémie. Le temps a détruit et emporté, avec bien d'autres minutieux détails, ces précieuses lunettes. Mais il nous reste des documents à ce sujet et nous pouvons citer le suivant :

SAINT BERNARD EN ADORATION DEVANT L'ENFANT JÉSUS
École néerlandaise, xve siècle
(Musée de Bruxelles)

« A Hennequin d'Ast (de Hacht) *orfèvre* demeurant à Dijon, pour la façon et délivrance d'un dyadème de cuyvre pour l'ymaige de Madeleine, qui est sur la terrasse de la Croix, estant au milieu du grand Cloître;

(1) La reproduction du Puits de Moïse, grandeur nature, est au Musée du Trocadéro.

et d'un *buricle* pour Jérémie le prophète. Par marchié a lui fait par Jehan Maluel et Claus Sluter. Quittance du 2 janvier 1402..... 4 livres 10 sols tournois (1). »

Les six personnages du puits des prophètes sont drapés dans des costumes d'une grande richesse et leurs physionomies sont empreintes d'une imposante gravité. M. Emile Mâle, dans l'*Art Religieux à la fin du Moyen Age,* dit que cette œuvre traduit très probablement un mystère de l'époque qui s'appelait le « Jugement de Jésus ». Sluter a voulu sans doute, en plaçant des besicles sur le nez de Jérémie, exprimer la clarté avec laquelle le prophète a su lire dans le livre de l'avenir. On ne peut s'empêcher d'admirer le souci du réalisme qui domine dans cette œuvre admirable.

Fragment d'une tapisserie du xve siecle

Nous pourrions continuer cette énumération, car nous avons relevé sur une *centaine* d'œuvres d'art, la naïveté de semblables anachronismes; mais nous craindrions de fatiguer le lecteur par une trop longue nomenclature.

Au demeurant, l'anachronisme est un fléau qui a sévi dans tous les temps et dans tous les arts. Notre époque, qui pourtant se pique d'exactitude en ces matières, n'est pas à l'abri des mésaventures de ce genre.

---

(1) Compte du receveur du baillage de Dijon, chargé du paiement de tout le personnel des ouvriers d'art ayant travaillé à la Chartreuse de Dijon.

Aussi, combien de fois avons-nous remarqué de semblables anachronismes commis au théâtre, à propos de la forme des lunettes !

Tantôt un personnage porte des lunettes à branches alors qu'elles n'existaient pas encore à l'époque où se passe l'action représentée, tantôt le binocle n'est pas construit tel qu'il devait l'être. La Comédie-Française elle-même, si méticuleuse au sujet du choix et de l'authenticité des accessoires de sa mise en scène, n'a pas été à l'abri d'une faute de ce genre.

Dans le *Malade imaginaire,* Coquelin Cadet se servait d'un grand pince-nez soi-disant ancien, qui ne l'était nullement. La Manufacture de Sèvres a reproduit en fine pâte de biscuit une jolie figure due au distingué sculpteur Bernstamm et représentant cet acteur dans le rôle d'Argan. Or, sur la tablette fermant le fauteuil du malade, sont posées des besicles à ressort, terminées par un anneau. Mais au temps de Molière, les besicles ne possédaient ni ressort ni anneau.

Un dernier anachronisme d'une conception plus moderne retiendra encore notre attention. Dans l'église de Thann, en Alsace, les accotoirs des stalles du chœur sont ornées de petites figures sculptées représentant des grotesques; la date de la construction de l'église qui remonte au xve siècle, laissait supposer que ces détails décoratifs avaient été exécutés vers la même époque. Cependant comme nous avions constaté, non sans étonnement, sur le nez d'une de ces figurines la présence de lunettes à *branches* alors bien inconnues, nous avons demandé

SAINT JÉROME
par Nicolo Alunno
xve siècle
Rome, Galerie Corsini

de plus amples renseignements et nous avons appris qu'en effet l'exécution de ces sculptures ne datait pas de plus de dix ans (1).

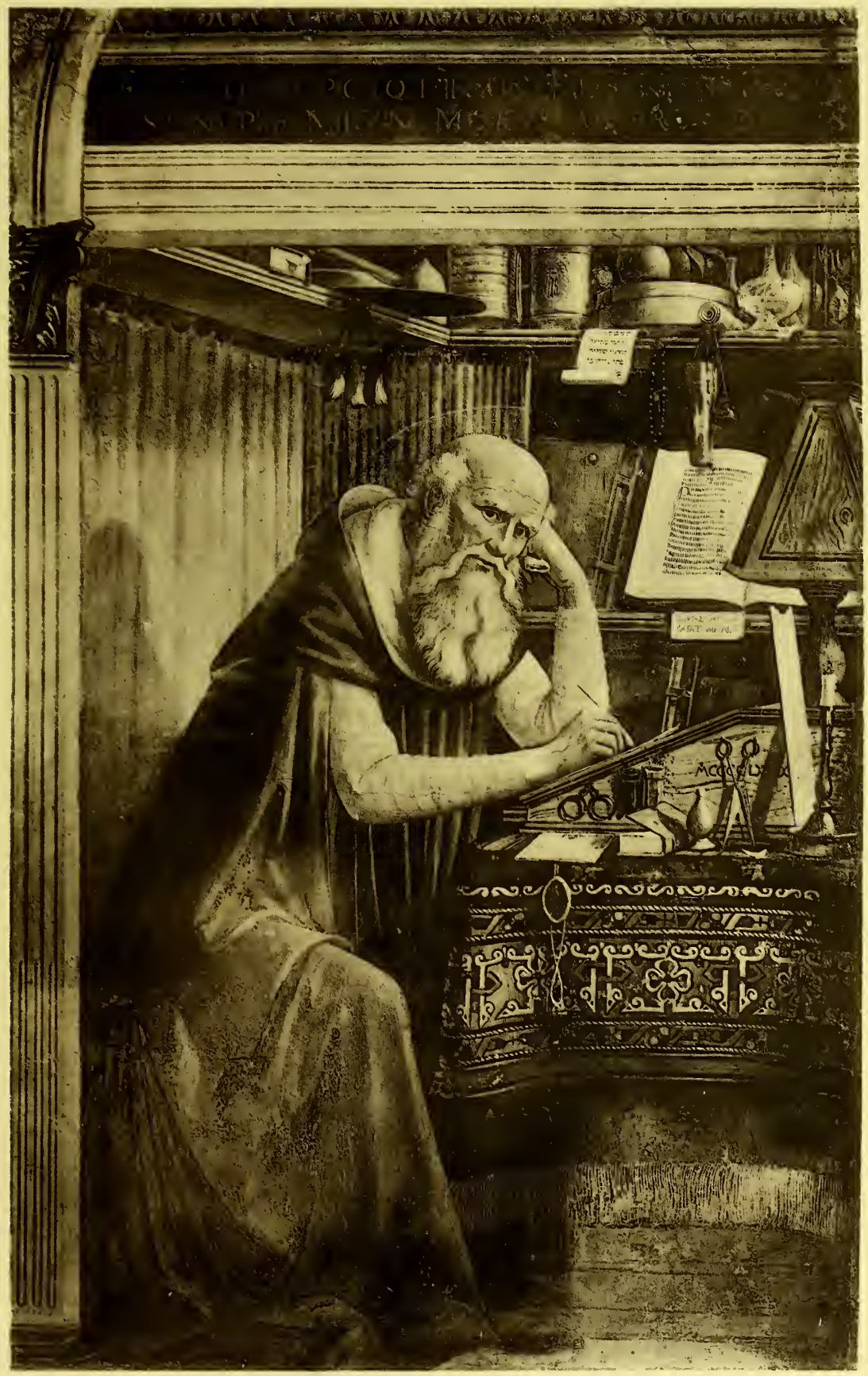
Ce détail si petit, ces inoffensives lunettes, par leur forme anticipée, avaient dévoilé le mystère, trahi le faire d'une simple reconstitution.

Ce dernier exemple ne prouve-t-il pas d'une façon éclatante que tout artiste, dont l'ambition est de constituer une œuvre sincère d'après des données archéologiques, ne doit en aucun moment et pour aucun détail, même le plus infime, négliger la vérité historique. Ce souci, tout à l'honneur de l'artiste, ne peut que fortifier la valeur de son œuvre.

LE CHEVALIER DE LA MORT

Fragment d'une tapisserie, d'après les cartons d'Albert Dürer

(1) Nous devons à l'obligeant concours de Mme Charras, née Kestner (de Thann), la communication d'une lettre explicative émanant de M. Klem, le sculpteur de ces figurines.



DOMENICO GHIRLANDAJO

SAINT JÉROME

(Besicles clouants)

(Église d'Ornissanti à Florence)

Frontispice de Gillot pour la fable « Les Lunettes »
par M. de la Motte (1719)

CHAPITRE IV

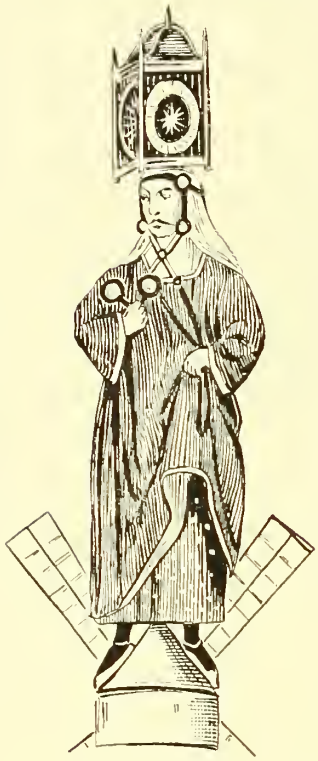
DU ROLE DES LUNETTES DANS LES EMBLÈMES

L'ŒIL, en tous temps, a servi de signe symbolique. Chez les Égyptiens, il représentait les astres, sources de lumière; l'œil droit figurait le soleil et le gauche la lune. On connaît l'emblème chrétien composé d'un œil dans un triangle avec la devise : « Dieu veille ».

A leur tour, et par extension, les lunettes se virent attribuer une signification emblématique.

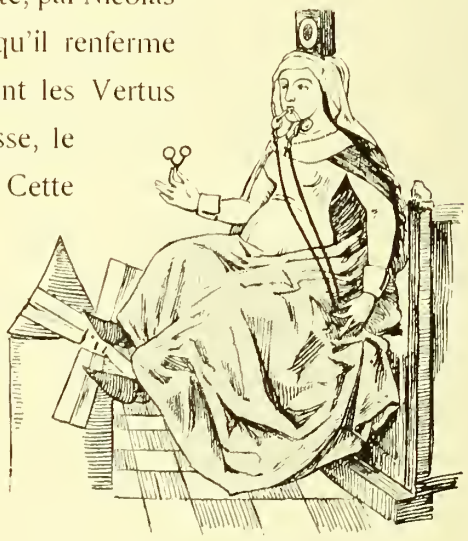
Au XVe siècle, dans un ouvrage satirique intitulé les *Lunettes des Princes*, Jehan Meschinot, seigneur des Mortiers, maître d'hôtel et poète favori d'Anne de Bretagne, « fait un retour sur ses propres infortunes, priant Dieu de lui pardonner ses désordres et son imprévoyance. » Touché de sa piété, Dieu lui envoie la Raison. Et voici comment notre auteur s'exprime : « Par une manière d'illusion, rêverie

ou songe, me fut certainement advis que cette belle et très noble Dame Raison se rendit à moy entre les courtines, environnée de tant de resplendissante clarté, que mes yeulx ne pouvaient suffire à icelle regarder, et tant notablement accompagnée, que possible est le racompter. Lors me sembla que, entre ses belles mains, tenait des lunettes, lesquelles furent tant nouvellement et si doulcement composées que, toutefois que bon luy semblait, elle les mettait et divisait en quatre parties; le nom d'une des verrines estoit Prudence escript en lettres d'or, et l'autre nommée Justice, en escripture vermeille. L'os ou yvoire en quoy elles estaient se nommait Force et le *clou* qui les entretenait et joignait ensemble : Tempérance. — Soyes souvenant, dit-elle, et n'oublie pas que tu les doibz appliquer et mettre aux yeulx de l'entendement, pour lyre et estudier au livre de Conscience. »



LA TEMPÉRANCE
Manuscrit des *Éthiques*, d'Aristote
(Bibliothèque de Rouen)

La Bibliothèque de Rouen (1) possède le manuscrit d'une traduction des *Éthiques* d'Aristote, par Nicolas Orême. Parmi les miniatures qu'il renferme on en distingue une représentant les Vertus cardinales : la Justice, la Sagesse, le Courage, et la Tempérance. Cette dernière symbolise la modération dans les désirs. Elle est représentée sous les traits d'une femme ayant sur sa tête une horloge, un mors ou frein dans la bouche et des *besicles*, tenues la pointe en bas, dans la main; ses pieds reposent sur un moulin.



LA TEMPÉRANCE
Gravure extraite d'un manuscrit du XVe siècle
(Bibliothèque Nationale)

Le manuscrit contient la phrase suivante :

« Ou quart, il porte encores aultrement que vertu, regarde délectation et tristèces. »

Ce qui peut se comprendre ainsi :

« La vertu fait accepter avec la même philosophie la joie et la peine. »

Dans un manuscrit qui date de la même époque que celui de Rouen,

(1) V. P. folio 17 Bibliothèque de Rouen

c'est-à-dire de 1470, et qui a appartenu à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, la Tempérance est reproduite avec les mêmes attributs.

Voici la légende qui accompagne cette miniature (1) :

Qui a l'Orloge soye regarde
En tous ses faicts heure et temps garde.
Qui porte le frein en sa bouche
Chose ne dict qui a mal touche.
Qui lunettes met a ses yeux
Près lui regarde, s'en voit mieux.
Au moulin qui le corps soutient
Nul excès faire n'appartient.

LA TEMPÉRANCE
Fragment d'une tapisserie
(Palais Royal de Madrid)

Pierre Broeghel le Vieux, dans une de ses allégories (2), a représenté aussi la Tempérance et voici la définition placée au bas de l'estampe (xve siècle) :

S'abstenir des excès, modérer ses désirs.
Conserver le secret et garder le silence,
Ne point porter son cœur à d'injustes plaisirs
Sont les lois de la Tempérance.

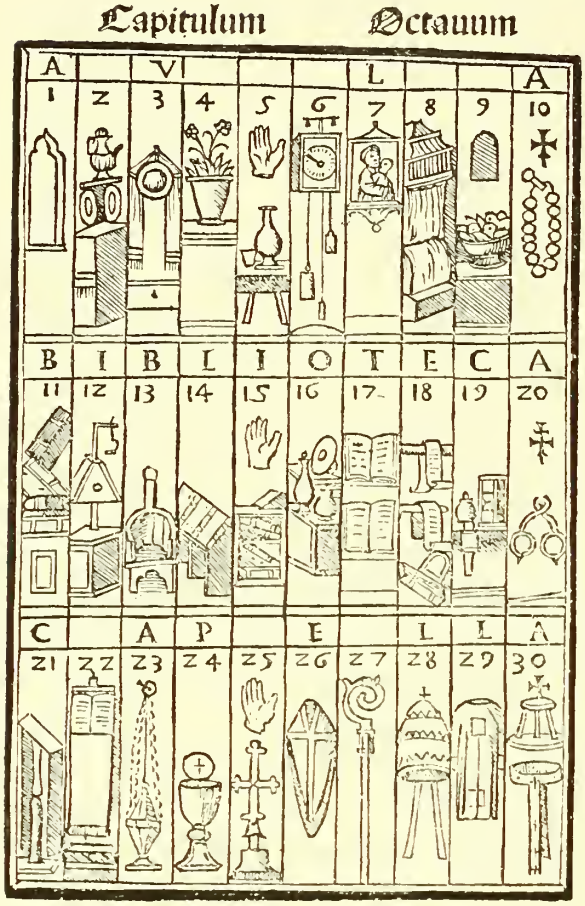
LA TEMPÉRANCE
Extrait de la suite des *Sept Vertus*
par Pierre Brœgel le Vieux

On peut rapprocher ces figures d'une autre Tempérance représentée de la même façon — moins le mors et le moulin — dans une des magnifiques tapisseries flamandes dont s'enorgueillit le Palais Royal de Madrid et que la Reine Christine avait envoyées à l'Exposition universelle de 1900. Dans cette remarquable pièce tissée d'or, de soie, et de laine, la Justice trône au milieu des Vertus. Cette tapisserie fait partie d'une série décrite dans l'Inventaire de Charles-Quint.

On peut expliquer peut-être ainsi la signification de ces bizarres attributs : l'Horloge représente le rythme qui doit régler la vie du sage; le Frein, qui paralyse la langue, le bienfait du silence; les Besicles font voir clairement ce qui semble obscur; le Moulin indique le travail régulier.

(1) B. N. Manuscrit français 9186.
(2) B. N. Sagesse et Volupté 1556.

D'après les personnages symbolisant la Tempérance, nous n'avons relevé que ces quatre allégories dans lesquelles figurent des *besicles*. Il faut remarquer que ces besicles sont clouants.

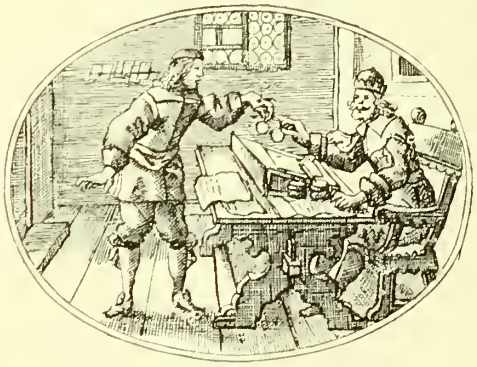


CONGESTORIUM ARTIFICIOSE MEMORIAE

Alphabet parlant pour apprendre aux enfants à reconnaitre les objets par Joanis Romberch (1490)

Nous mettons sous les yeux du lecteur une série de gravures où se rencontrent des besicles. Elles sont contenues dans un ouvrage du XVIIe siècle, où l'on traite « des emblèmes esquels le cours de ce monde est dépeint ». Les légendes qui les accompagnent nous dispensent de commentaires. D'ailleurs comment traduire l'idée emblématique qui s'attache aux besicles? Expriment-elles la clairvoyance? la sagesse? Faut-il voir un jeu de mots dans les verres teintés *tempérant* le trop grand éclat du jour? Ou bien encore nous font-elles voir les désillusions de la vie d'une façon adoucie, tempérée? Emblèmes et symboles étant œuvres d'imagination, chacun est libre de les accommoder à son goût.

Toutefois, nous savons par le récit que Mme d'Aulnoy nous fait de son voyage en Espagne en 1681, que les lunettes, en ce pays, et à cette époque, étaient synonymes de grandeur et commandaient le respect. Elles étaient le symbole de la puissance.



Subscribe incognita nunquam
Ante probent oculi, chartram quam dextera figet

« Je demeuroy surprise, écrit Mme d'Aulnoy, en entrant chez la Princesse de Monteleon, de voir plusieurs Dames fort jeunes avec une grande paire de lunettes sur le nez, attachée aux oreilles; et ce qui m'étonnait encore davantage, c'est qu'elles

ne faisoient rien où des lunettes leur fussent nécessaires; elles causaient et ne les otèrent point; l'inquiétude m'en prit, et j'en demanday la raison à la Marquise de la Rosa, avec qui j'ay lié une grande amitié; c'est une jolie personne, qui sçait vivre, et dont l'esprit est bien tourné, elle est Napolitaine. Elle se prit à rire de ma question, et elle me dit que c'était pour la gravité, et que l'on ne les mettait pas au besoin, mais seulement pour s'attirer du respect. Voyez-vous cette Dame, me dit-elle, en m'en montrant une qui était assez proche de nous, je ne croy pas que depuis dix ans elle les ait quittées que pour se coucher. Sans exagération, elles mangent avec, et vous rencontrerez dans les rues et dans les Compagnies beaucoup de Femmes et d'Hommes qui ont toujours des lunettes.....

« Il faut à ce propos que je vous dise qu'il y a quelque temps, les Jacobins avoient un Procez de la dernière conséquence, ils en craignaient assez l'évènement pour n'y rien négliger. Un jeune Père de leur couvent avait des Parents de la première qualité qui sollicitèrent à sa prière très fortement. Le Prieur lui avait dit qu'il n'y avait rien qu'il ne deût se promettre de sa reconnaissance, si par son crédit le Procez se gagnait; enfin, le Procez se gagna, le jeune Père transporté de joye courut luy en dire la nouvelle et se préparait à luy demander en même temps une grâce qu'il avait fort envie d'obtenir; mais le Prieur après l'avoir embrassé, luy dit

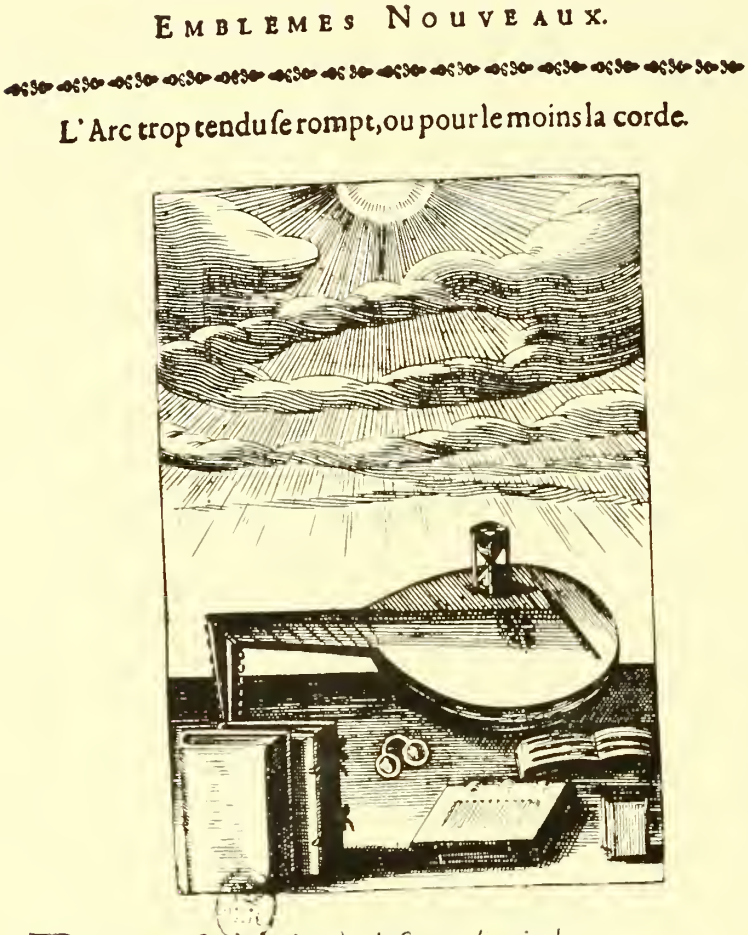
EMBLEMES NOUVEAUX.

Le Droit va droit.

Entre plusieurs engins bonne est la chausse-trape,
Tant'y a neantmoins qu'elle endommage ceux,
Qui de passer dessus sont si audacieux:
Ne foule point le droict depeur qu'il ne t'atrape.

d'un ton grave : *Hermano, ponga las ojalas,* cela veut dire : *Mon Frère, mettez les lunettes.* Cette permission combla le jeune Moine d'honneur et de joye, il se trouva trop bien payé de ses soins, et il ne demanda rien davantage.....

« Le Marquis d'Astorgas, ajouta-t-elle, étant vice-roy de Naples, fit tirer son buste en marbre et il ne manqua pas d'y faire mettre ses belles lunettes. Il est si commun d'en porter que j'ay entendu dire qu'il y a des différences dans les Lunettes, comme dans les rangs; à proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le Verre de sa Lunette, et on la hausse sur son nez. Les Grands d'Espagne en portent de larges comme la main, que l'on appelle *Ocales* pour les distinguer. Ils se les font attacher derrière les oreilles et les quittent aussi peu que leur Golille (1). Ils en faisaient autrefois venir les Verres de Venise : mais seulement depuis que le Marquis de la Cueva fit cette entreprise, qui fut nommée le Triumvirat, (parce qu'ils étaient trois qui voulaient mettre le feu dans l'Arcenal de Venise avec des Miroirs ardens, afin de rendre par ce moyen le Roy d'Espagne, Maître de cette Ville). Les Vénitiens à leur



(1) La golille — de gola (gorge) — était un col, sorte de fraise, serrant très fortement le cou, qui se portait en Espagne au XVIIe siècle.

tour firent faire un grand nombre d'*Ocales* qu'ils envoyèrent à leur ambassadeur à Madrid. Il en régala toute la Cour ; et tous ceux qui les mirent, en pensèrent devenir Aveugles, car c'était des Miroirs ardens, très bien travaillez, et enchassez dans une matière si combustible, que les moindres rayons du Soleil mettaient tout en feu.

« Il arriva qu'un jour de Conseil, on avait laissé une Fenestre ouverte dans le lieu où ils étaient assemblez, de manière que le soleil frappant à plomb sur les Lunettes, il se fit tout d'un coup un espèce de feu d'artifice fort dangereux, pour les sourcils et les cheveux ; tout fut brûlé, et l'on ne peut s'imaginer jusqu'où alla l'épouvante de ces Vénérables Vieillards. Je voudrais bien, dis-je à la Marquise, pouvoir croire cette aventure ; car elle me paroît fort plaisante. Comme je ne l'ay pas vue, reprit-elle en souriant, je ne veux pas vous assurer positivement qu'elle soit vraye (1) ; mais ce que j'ay d'Original c'est l'affaire des Jacobins que je vous ay racontée. J'ay remarqué depuis des personnes de qualité dans leurs carosses, quelquefois seules, quel-

EMBLEMES NOUVEAUX.

La parole de Dieu à tout jamais demeure.

LE dits de l'Eternel sont bien intelligibles.
Si garde on y vouloit prendre tant seulement;
Qui donc oreilles a, les escoute hardiment,
Ne suivant des humains inventions nuisibles.

(1) Il ne faut pas oublier que Mme d'Aulnoy est l'auteur des *Contes de Fées*, qui ont bercé notre enfance, et que son imagination inventive a pu lui inspirer... ce nouveau conte.

quefois plusieurs ensemble, le nez chargé de ces lunettes, qui font peur à mon gré (1) ».

L'une des reines que la France a données à l'Espagne, Marie-Louise (1660-1700), femme de Charles II, se voyant environnée à la Cour de tant de gens à lunettes qui l'inspectaient de la tête aux pieds, dit plaisamment à un gentilhomme français de sa suite : « Je pense que ces Messieurs me prennent pour une vieille chronique dont ils veulent déchiffrer jusqu'aux points et virgules. »

BESICLES CHINOISES RIGIDES EN CORNE
(XVIIe siècle)

Les *Mémoires de Trévoux* de 1771 nous confirment ce fait que toutes les personnes considérables, en Espagne, portent des lunettes sur le nez par raison de convenance. C'est la marque d'une race qui a l'orgueil de tout voir avec la sagesse des vieillards.

N'est-il pas curieux de retrouver dans les mœurs anciennes de la Chine, en ce qui touche les lunettes, la même attribution honorifique? Les Mandarins en portent de plus ou moins grandes, selon leur rang, bien que leur vue n'en ait nul besoin. Les verres de ces lunettes sont montés dans de très larges cercles d'écaille ou de corne dont les dimensions exagérées sont dues à la conformation des visages jaunes ; en effet, la forme de leur nez, aplati et comme écrasé à sa naissance, n'offrant aucun soutien au « pont » des lunettes, celles-ci ne sont maintenues que par les joues, sur lesquelles viennent reposer ces grands verres; et, pour exagérer encore l'excentricité des *Mégamé* ou lunettes, leur pont est découpé à jour ou enjolivé d'ornements de bronze, de jade, d'or représentant tantôt des pagodes, des éléphants, etc. Les branches elles-mêmes sont souvent travaillées avec beaucoup de finesse. Mais toutes les lunettes ne sont pas également élégantes en Chine, et celles des instituteurs, par exemple, plus modestes, ont leurs cercles et leurs branches simplement en bambou.

On peut voir au Musée Cernuschi un dessin à la gouache qui représente les menus objets dont les Chinois se servent communément : le vase à feu (Hibatchi), la tablette à compter (Soroban), les besicles (Mégamé) en écaille très ajourées,

(1) *Relations du Voyage d'Espagne en 1681*, Paris, chez Babin.

ornées de deux rubans verts qui les accrochent aux oreilles. Leur étui en cuir noir porte une bordure dorée au petit fer. Le peintre a signé Tomo Kio; en outre, comme tout bon dessin chinois, celui-ci est complété par une poésie; elle est due au poète Koumi Gaki Tohyo Joschikonso.

Les étuis des lunettes chinoises sont en paille de couleur ou en laque d'or, couverts de maximes, de vers, avec l'accompagnement obligé d'insectes et de fleurs (prunier sauvage, lotus, etc.). Les fleurs surtout y jouent un grand rôle, chacune d'elles ayant une signification particulière.

Les Chinois ont l'habitude de se servir de leur ceinture comme d'une poche; ils portent tout un attirail, suspendu à l'écharpe qui leur ceint la taille, comprenant : leur bourse, leur éventail avec lequel ils s'abritent du soleil et enfin, enfermé dans l'étui, le mégamé aux gros cercles.

« Pendant que je résidais à Pékin, dit un écrivain anglais du XVe siècle, dans un ouvrage intitulé *Local Miscellanies*, je remarquai, un jour, une paire de lunettes parmi les ornements qui décoraient la demeure d'un mandarin militaire. Il me dit qu'il était fier de conserver ce trophée comme un présent offert, en 1426, à son père par le défunt empereur. Peu de jours après, en faisant une visite à un sous-secrétaire d'État, je découvris chez lui deux disques ronds, minces comme de la nacre, entourés d'une bordure d'or. Le maître de la maison me dit qu'il avait acheté ces *miroirs des yeux* à un marchand de l'Occident, et qu'au lieu de les payer en espèces, il avait donné en échange un *excellent cheval*. »

Dessin chinois
(Musée Cernuschi)

Dans certaines provinces de Chine, l'emploi des lunettes n'est pas inutile pour combattre l'aveuglante réverbération du soleil sur le sable jaune. Le verre employé est alors un cristal de roche très épais, ayant la couleur du thé et appelé tcha-chi.

Les peuples voisins des Chinois, les Mandchoux, les Mongols, les Tongouses

se servent aussi de lunettes, non pour se préserver de l'éclat du soleil, mais bien de la réverbération de la neige dans les montagnes.

Quant aux Japonais, « imaginerait-on, écrit Pierre Loti, qu'un de leurs sujets de jalousie contre les Européens est de ne pouvoir pour cause de visage plat user du pince-nez? Aussi les élégants d'entre eux se hâtent-ils d'en porter, même s'ils n'en ont pas besoin, pour peu qu'ils se sentent au milieu de la figure un soupçon de quelque chose permettant d'en accrocher un! (1) »

MARQUE DE BRIL, PEINTRE FLAMAND

Ainsi au Japon, le pince-nez serait l'emblème du chic! Au fond, il ne faut pas trop en rire. Dans d'autres pays plus proches de nous, le monocle et le pince-nez ne se portent-ils pas souvent dans le même but? Et la lunette n'est-elle pas aussi la marque, disons l'emblème, de la gravité?

Le peintre flamand Paul Bril, qui vécut de 1556 à 1626, s'en servait comme signature. On l'appelait, pour cette raison, le peintre aux lunettes. *Bril* en flamand veut dire *lunette*. De sorte que, en réalité, il y avait là plutôt jeu de mots qu'emblème.

Gardons-nous, à ce propos, de confondre l'un et l'autre, et de voir partout des emblèmes.

Ainsi, dans « le louis à lunettes », pièce d'or qui avait cours sous Louis XV, on chercherait vainement un emblème. Le nom de lunettes est dû uniquement à la disposition des écussons elliptiques de France et de Navarre qui sont gravés sur la pièce et ont la forme des verres de lunettes.

TONGOUSE PORTANT DES BESICLES

(1) Pierre Loti. *La troisième jeunesse de Madame Prune.*

BOURGMESTRE DE NUREMBERG

CHAPITRE V

LES LUNETTIERS

La fabrication de la lunette à nez fut introduite en France au cours de la première moitié du XIVe siècle. Dans une revue de marchands et d'artisans en armes, passée par Louis XI en 1465, les *lunetiers* marchaient sous la quarante-neuvième bannière avec les merciers et les tapissiers.

En 1525, les *lunetiers* (1) furent adjoints aux miroitiers et lorsque, en 1581, Henri III renouvela les brevets de maîtrise, les miroitiers, les lunettiers et les bimbelotiers furent réunis dans une même communauté. Après la suppression des maîtrises, en 1776, et leur réorganisation, la même année, ces trois corps de métier furent réunis aux tapissiers, fripiers en meubles, doreurs sur cuir et

(1) Ces détails sur la corporation des lunettiers ont été puisés dans le livre : *Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie*, l'ouvrage si complet de M. J. Rouyer, à qui nous adressons avec plaisir un hommage bien mérité.

gaufriers. Dans les cortèges de cérémonies royales, les membres de la corporation des merciers, bimbelotiers, lunettiers portèrent d'abord la robe de velours ponceau ; plus tard, ils la remplacèrent par la robe de velours violet.

Nous souhaiterions de transcrire ici en son vieux langage le texte des « statuts, règlements et déclarations du roy, rendus en faveur des maistres « miroitiers, lunettiers et bimbelotiers, doreurs sur cuir, garnisseurs et enjoliveurs « de la Ville et fauxbourgs de Paris, par Henri III, roy de France et de Pologne », mais ce serait dépasser les limites que nous nous sommes imposées. Bornons-nous donc à en citer les passages relatifs aux seuls lunettiers :

« Article Premier. — ... Quand un ouvrier expert et connaissant audist mestier, maistre approuvé et reçeu par les quatre Maistres jurés d'iceluy mestier, qui voudra tenir boutique en la Ville et fauxbourgs de Paris, faire le pourra, en faisant préalablement un chef d'œuvre de sa main suffisant de miroir, bimblot, et lunettes, soit de mode ancienne ou moderne.

« Art. 11. — Lesdits maistres dudit mestier pourront faire lunettes de verres, crystal de roche et crystallin de toutes vües, bien polies des deux côtez, faire les chassis d'icelles de cuir, cornes, et autres étoffes, bien et dûment faits, et non de papier, sous peine de confiscation.

« Art. 12. — Lesdits maistres pourront faire toutes sortes de bézicles de verre, crystal, crystallin, polies des deux côtés tant en corne qu'en étain. »

Vers 1770, les ouvriers d'une certaine catégorie, dont le travail se bornait aux lunettes et aux instruments de précision, prirent le nom d'opticiens, tout en restant dans la communauté et ayant droit à son jeton et à ses armoiries.

On sait que la *corporation* était l'assemblée des travailleurs d'un même corps d'état. La *maîtrise* était un privilège donnant droit de fabrication et de vente à son titulaire; la *jurande,* un tribunal élu par la corporation et auquel celle-ci devait obéissance. La *confrérie*, institution mi-laïque et mi-religieuse, avait, dans chaque corporation, la mission de veiller à l'exécution des fêtes, aux sorties d'apprentissage et aux entrées en compagnonnage, aux prises de brevets de maîtrise, aux offices religieux, créés dans la communauté, enfin à l'entretien des bannières et du matériel religieux. En outre, la confrérie devait assister autant que possible les malades et les malheureux de la corporation et veiller à l'entretien de la chapelle dédiée au Saint sous l'invocation duquel s'était placée la communauté.

C'est saint Clair qui fut choisi comme patron de la confrérie des *maistres lunetiers,* non, comme on pourrait le croire, le saint Clair qui fut évêque de Nantes

AFFICHE DE CONFRÉRIE, EN COULEURS

1680

(Dimensions de l'original : hauteur, 0m31 ; largeur, 0m23)

au IIIe siècle et avait, dit-on, le pouvoir de guérir les aveugles, mais un autre saint Clair, prêtre et martyr, qui, au IXe siècle, passa de Rochester en Gaule où il fut assassiné. Sa fête se célèbre le 4 novembre. Du reste, de même que la faculté de guérir les aveugles, attribuée au premier saint Clair, était une allusion à son nom, — ces sortes de jeux de mots étaient fort en honneur à ces époques reculées, — il n'est pas impossible également que ce nom de *Clair* ait désigné le saint prêtre de Rochester à la vénération des lunettiers qui ont eu, de tout temps, la prétention de nous faire voir clair.

Conſpicillarius. Der Brillenmacher.

HVc properate ſenes quibus annos propter inertes
Atq; Senectutis tempora viſus hebet.
Aut obtuſa quibus vigilatæ lumina noctes,
Acer & in ſtudijs attenuauit Amor.

En tibi lucidulum quæ dent ocularia viſum,
Materiam vitro de leuiore damus.
Siue rubent oculi, caligo vel horrida texit
Lumina, ſuppetias noſtra ſpecilla ferent.
Hæc nimis ars noſtro malè nunc tractatur in ævo,
Ob ſtudium paucis iam quia viſus hebet.
K

Tire du *Livre des Métiers*, de Jost Amman
Nuremberg, 1574

Cette confrérie de Saint-Clair fut érigée en l'église Sainte-Marine, sise en la Cité, paroisse de Mgr l'Archevêque, par « les maistres miroistiers, lunettiers, doreurs sur cuir, garnisseurs et bimbelotiers à Paris », en 1680. L'église Sainte-Marine datait de 1306. C'était la plus petite paroisse de France; elle ne comprenait que douze maisons. On y mariait les personnes que l'officialité condamnait à s'épouser, et le curé leur passait au doigt un anneau de paille, en signe de la fragilité de leurs premières amours....

Chaque métier avait au moyen âge des attributs conventionnels, des emblèmes de ralliement, qui figuraient dans les cérémonies. Les milices ouvrières de Louis XI organisées par bannières possédaient des oriflammes et des armoiries sous lesquelles elles se groupaient. L'ordonnance fiscale taxait à la somme uniforme de 50 livres le droit aux armoiries (1).

Le blason de la confrérie des lunettiers était « d'azur à un miroir d'argent « bordé d'or, accosté de deux lunettes d'argent garnies d'or et surmontées en chef « d'une lunette d'approche couchée du même » (2).

---

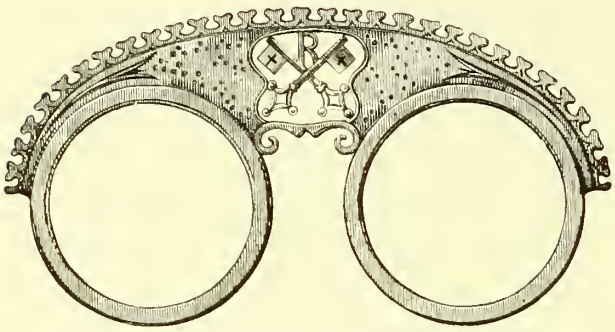
(1) *Jetons et armoiries des métiers de Paris*, par René de Lespinasse.
(2) *L'Armorial*, par d'Hozier.

CONSPICILLA.

Inuenta conſpicilla ſunt, quæ luminum Obscuriores detegunt caligines

XVIe siècle

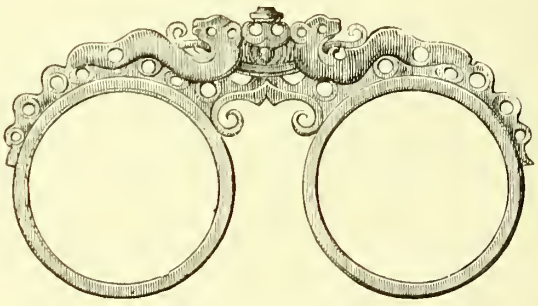
Dès le xve siècle, plusieurs communautés ouvrières de Paris, parmi les plus importantes, se servirent de jetons, pour constater la présence des maistres aux assemblées de métier. Ces jetons offrent aujourd'hui un grand intérêt pour l'histoire des corporations, parce qu'on y voit, reproduits à l'avers, les instruments employés dans chacune d'elles. Au revers se trouve, soit l'effigie du roi, soit celle du saint sous la protection duquel la confrérie est placée avec les attributs de ce dernier.



PIÈCE DE MAITRISE AUX ARMES DE REGENSBURG (RATISBONNE)
Moyen âge
(Musée de Nuremberg)

L'un des jetons *(planche 13)* porte au revers, posés sur la table, un miroir carré, un télescope, des besicles. Au fond, le soleil rayonnant, le croissant de la lune et des étoiles; en exergue : Comité des marchands miroitiers et opticiens 1770. L'autre présente au revers deux petits génies dont l'un porte un miroir ardent sur lequel se réfléchissent les rayons du soleil. Il porte la date de 1773.

Les corroyeurs ont fait aussi figurer des châsses de besicles sur leur blason. Pour la fabrication de ces châsses, dont ils avaient la spécialité, ils se servaient d'un cuir très épais et très dur dans lequel ils découpaient les montures de besicles comme à l'emporte-pièce. Ils obtenaient ainsi des châsses dépourvues de toute flexibilité et si rigides qu'on eût dit qu'elles étaient en bois; on comprend dès lors combien l'usage en était pénible; il fallait les tenir à la main devant les yeux (1).

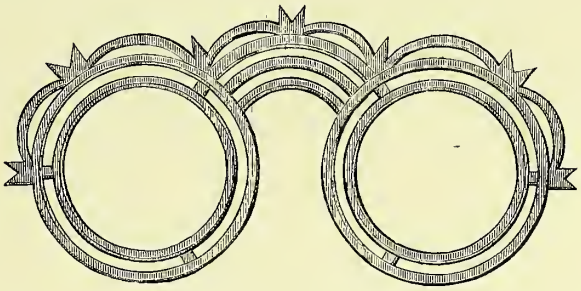


PIÈCE DE MAITRISE
Moyen âge
(Musée de Nuremberg)

M. Michel, conservateur du Musée archéologique d'Angers, a bien voulu nous laisser prendre l'empreinte d'une très importante pièce de sa collection. C'est le « scel » d'un certain « Jacques Gallocheau, maistre escolles » de la fin du xive siècle. Ce sceau représente la légende de saint Martin donnant la moitié de son manteau à

(1) Voir planche 13. Nous devons la reproduction des deux blasons de cette planche à l'extrême obligeance de M. Gustave Caen, qui possède une collection très complète et très intéressante des blasons de corroyeurs français.

un pauvre. Sous le cheval de saint Martin se détache un écusson portant trois besicles clouants difficiles à reconnaître à cause de l'usure de la pièce. Nous avons cherché la raison d'être de ces besicles. Peut-être ce Jacques Gallocheau était-il un « maistre d'escolle lunetière » ou le chef d'une confrérie qui s'occupait du polissage des verres, car le mot « escolle » au XIVe siècle indiquait également une école ou une confrérie.



PIÈCE DE MAITRISE
Moyen âge
(Musée de Nuremberg)

Au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, se trouve dans la collection Rouyer un jeton particulièrement curieux. Il date du XIVe siècle et porte sur l'avers « une croix fleurdelysée centrée d'un petit quadrilobe coupant la légende, cantonnée de deux fleurs de lys et de deux besicles, chacune de ces figures accostée de deux annelets. »

Le revers porte des besicles dans le champ. La Salutation angélique, *Ave Maria,* contourne, en guise de légende, les deux faces de ce jeton (1).

Les besicles gravées sur cette pièce nous montrent la forme précise des besicles clouants en usage à cette époque. On peut juger de la difficulté qu'on devait avoir à les faire tenir en équilibre sur le nez enserré très fortement entre les deux palettes; et cependant les personnages que nous voyons représentés sur les tableaux semblent s'en servir avec facilité.

PIÈCE DE MAITRISE
Datée : 1687

Nous supposons que cette dernière pièce était un jeton à compter. A une époque où l'instruction du peuple était presque nulle et où, du reste, les chiffres arabes étaient encore inconnus, les comptes se faisaient au moyen de *gectoires* (d'où jetons) que l'on *jetait* dans une boîte à trois compartiments appelée *abaque*. Chaque compartiment avait une destination différente : l'un recevait la livre,

(1) Voir planche 13. M. de la Tour, l'érudit Conservateur du Cabinet des Médailles, dans son bel ouvrage sur les *Jetons et Méréaux du moyen âge,* a reproduit ce curieux jeton planche 16, fig. 2.

l'autre les sols, le troisième les deniers. Ainsi vingt sols formaient une livre, et douze deniers, un sol.

Donc l'image des lunettes sur ces jetons à compter doit indiquer à celui qui les reçoit qu'il faut ouvrir les yeux, c'est-à-dire voir clairement afin que les comptes soient exacts. Il existe d'autres gectoires ou jetons avec la reproduction des mêmes besicles (clouants) auxquelles s'adaptent ces légendes : « Jetez sensément », — « Entendez au compte ».

Les « token » anglais du XVIIe siècle étaient en cuivre et portaient gravés la reproduction des objets vendus par les marchands qui mettaient ces token en circulation. Quoique non reconnues par l'État, ces pièces avaient cependant cours, ayant la valeur d'un « farthing » équivalent à deux centimes et demi de notre monnaie.

Le « token » n° 1 porte le nom de William Franklin, sans doute un opticien, d'après les besicles qui décorent l'avers de la pièce.

Le nom de Robert Liford d'Abbington se lit sur le token n° 2. D'après les objets gravés sur les deux faces : ciseaux et besicles, peigne et hameçon, nous supposons qu'il doit s'agir là d'une réclame d'un bimbelotier-mercier. Il se pourrait aussi que ce Robert Liford ait été un de ces lunettiers qui vendaient, paraît-il, des hameçons en acier fin et tenaient... un peu de tout (1).

Au moyen âge, la *lunetterie* tenait une grande place dans l'industrie de Nuremberg et de Regensburg. En parcourant les statuts de la corporation des *lunettiers*, on est surpris de voir combien les plus petits détails de leurs coutumes étaient réglementés. Ces statuts nous paraîtraient aujourd'hui bien exagérés, bien sévères et bien exclusifs.

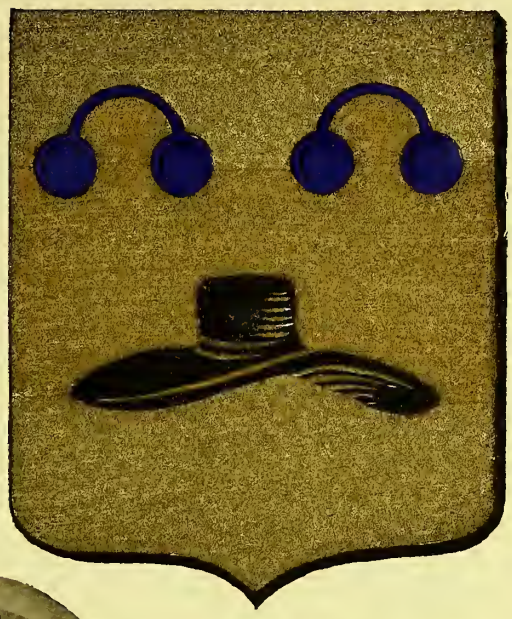
Il fallait être né à Nuremberg ou à Regensburg pour faire partie de la corporation, qui se trouvait être ainsi une association fermée.

Le Musée de la ville de Nuremberg possède la plus intéressante collection de besicles connue. Ces besicles datent du moyen âge ; on est surpris de retrouver le caractère de cette époque sur de simples lunettes. Il ne s'agit pas ici de besicles ordinaires, mais bien des « chefs-d'œuvre » que les lunettiers de ce temps devaient produire, pour être admis à passer « maîtres ». Il est, en effet, impossible que ces lunettes travaillées à jour, sculptées et gravées, aient pu être d'un usage journalier :

---

(1) Planche 13. Nous devons à l'obligeance de M. Édouard Bull de pouvoir reproduire ces deux « token » faisant partie de sa collection.

1



2

4

3

4

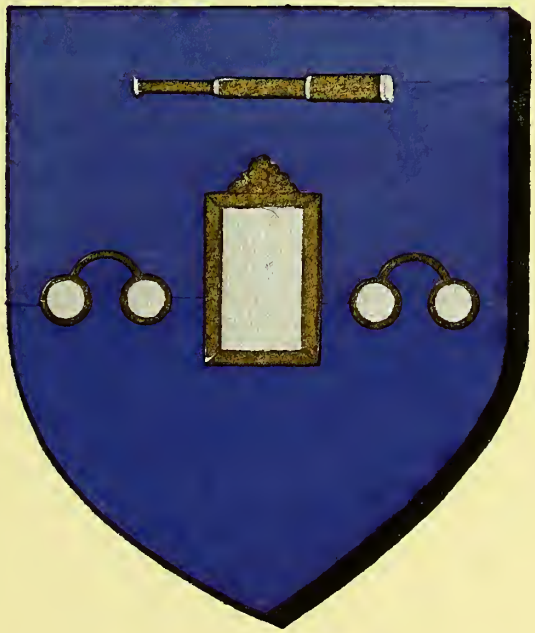
5

5

6

6

7



9

8

1. — Blason corporatif de l'industrie du cuir, Corroyeurs de Selles.
2. — Blason corporatif de l'industrie du cuir et de Corroyeurs de Château-Gonthier.
3. — Scel de Jacques Gallochau, Maistre escole (xve siècle). *(Musée Archéologique d'Angers).*
4. — Avers et revers d'un jeton à compter (xvie siècle). *(Collection Verchaly, à Angers).*
5, 6. — Avers et revers de deux « token » anglais du xviie siècle.
7, 8. — Jetons de corporation des miroitiers et opticiens; datés : 1770 et 1775.
9. — Blason des miroitiers-lunettiers.

leur taille, leur poids et leur rigidité auraient été autant d'obstacles pour un emploi pratique. Que dirions-nous aujourd'hui s'il fallait faire tenir en équilibre sur notre nez ces constructions massives et crénelées comme un donjon.

L'une de ces pièces de maîtrise porte un écusson formé de deux clefs entre lesquelles se détache la lettre R et représentant les armes de la ville de Regensburg; une autre est en corne peinte de couleur rouge et est surmontée de chimères; une autre encore est hérissée de pointes rébarbatives; une quatrième, posée sur le nez d'un bourgmestre de Nuremberg, porte entre les deux verres un coq en guise de blason; car ledit bourgmestre s'appelait Hahn (en français, coq) (1).

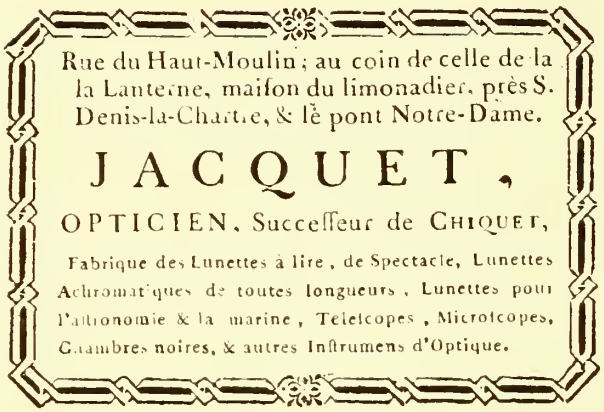
On voyait autrefois, à l'hôtel de ville de Nuremberg, une peinture murale due à Albert Dürer, représentant le *Char de triomphe de Maximilien,* empereur d'Allemagne. Tous les corps de métiers y figuraient. Près de l'Empereur, les horlogers, puis les opticiens, reconnaissables aux grands verres cylindriques qu'ils élevaient en face de leurs yeux, se trouvaient au premier plan. Cette fresque, victime du temps, a malheureusement disparu.

L'industrie de la taille des verres existait à Nuremberg dès 1482. Elle se développa plus tard à Regensburg. Il se créa ainsi une concurrence entre ces deux villes qui furent, par suite, amenées à conclure un accord aux termes duquel

(1) Voir le frontispice du chapitre V.

leurs artisans étaient admis dans les confréries de chacune d'elles, à l'exclusion de toute autre.

En France, le polissage des verres se faisait surtout dans les monastères. Les moines affectionnaient ce travail; ils y trouvaient l'emploi des loisirs que leur laissaient les exercices religieux; ils y apportaient aussi l'inlassable patience que réclamaient des opérations minutieuses et répétées, dans un temps où l'outillage était loin d'offrir les ressources mises à la portée de nos ouvriers modernes.


Rue du Haut-Moulin; au coin de celle de la la Lanterne, maison du limonadier, près S. Denis-la-Chartre, & le pont Notre-Dame.

JACQUET,

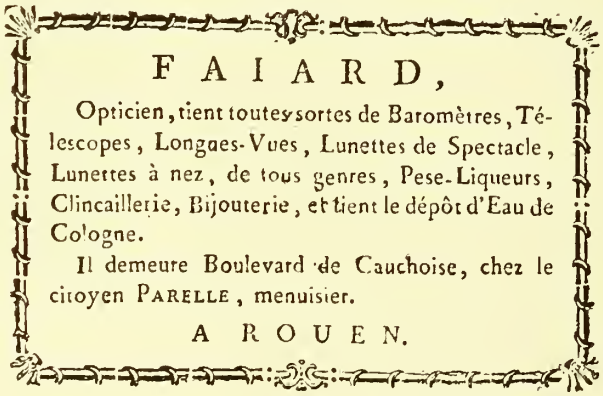
OPTICIEN, Successeur de CHIQUET,

Fabrique des Lunettes à lire, de Spectacle, Lunettes Achromatiques de toutes longueurs, Lunettes pour l'astronomie & la marine, Telescopes, Microscopes, Chambres noires, & autres Instrumens d'Optique.

Cette industrie a connu un adepte illustre, Spinosa, qui, pendant de longues années, a subvenu à ses besoins en polissant des verres.

Il a même inventé un instrument d'optique auquel il a donné le nom de *pandochæ*. Il en parle dans une lettre datée du 9 novembre 1671, adressée à Leibnitz. Cette lettre a été publiée en 1802 par de Murr, dans un ouvrage qui a pour titre : *Ex autographo, cum imagine et B. de Spinosa adnotationes ad tractatum theologico-politicum, chirographo philosophi.*

Les Italiens furent de bonne heure les plus habiles dans l'industrie verrière. Venise, Bologne, Murano rivalisèrent d'ardeur dans la fabrication du verre et firent tous leurs efforts pour en conserver le monopole. Leurs ouvriers qui venaient travailler en France avaient juré de conserver leur secret et ce ne fut pas sans peine qu'Henri IV les obligea à livrer leurs procédés.


FAIARD,

Opticien, tient toutes sortes de Baromètres, Télescopes, Longues-Vues, Lunettes de Spectacle, Lunettes à nez, de tous genres, Pese-Liqueurs, Clincaillerie, Bijouterie, et tient le dépôt d'Eau de Cologne.

Il demeure Boulevard de Cauchoise, chez le citoyen PARELLE, menuisier.

A ROUEN.

Nous savons par Garzoni qui, en *1588*, écrivit un *Manuel de toutes les professions*, qu'à cette époque on trouvait à la « Merceria » de Venise des besicles parfaitement taillées, chez le fameux *Lorenzo, lunettier* « *A la Grande Lunette de San Salvatore* »; on en trouvait aussi chez *Pietro, lunettier* « *A l'Ange de San Giuliano* »

LUNETTIERS AMBULANTS (Époque Louis XIII)

J. LEROY et Cie, Éditeurs, Paris

Au XVIIe siècle, une quantité de lunettiers italiens, séduits par les offres tentantes qu'on fit pour les attirer, se répandirent en France, aussi bien dans les villes de province qu'à Paris.

AU GRIFFON,

Quai de l'Horloge - du - Palais, la Troisième Boutique, côté du Pont-Neuf. A Paris.

PUTOIS, Opticien, Successeur de la v.e *Marie*, fabrique des Lunettes à lire et de Spectacles, Lunettes Achromatiques de toutes longueurs, Lunettes pour l'Astronomie et la Marine, Télescopes, Microscopes, Chambres noires, Optiques, Miroirs à grossir, Baromètres, Thermomètres; en général tout ce qui a rapport à l'Optique, Physique et Mathématiques.

En France, les besicles se vendaient déjà au XVe siècle à la foire de Saint-Germain-des-Prés qui, fondée par les moines de cet ordre, s'ouvrit au mois de février 1486. On y vit figurer, dit Ménorval dans ses *Curiosités de Paris,* les produits les plus divers : tableaux à l'huile et à la détrempe, miroirs et *lunettes,* horloges, livres, etc...

Le nombre des marchands lunettiers établis alors à Paris était considérable. Ceux-ci, outre leurs enseignes, avaient encore des adresses gravées sur cuivre indiquant leur demeure, le symbole sous lequel ils avaient établi boutique, énumérant les différents objets qu'ils offraient aux acquéreurs et figurant les principaux attributs de leur commerce.

Nous reproduisons ici la très curieuse adresse-réclame de Jacques Bourgeois, datée de 1645.

En 1663, nous saurons qu' « Au Roi armé » Joseph Ruelle tient boutique « dans la rue Barillerie, près le palais. » Qu'il « fait et vend cire d'Espagne, tabac musqué, pommade de jasmin, miroir et *lunettes*, étuis, aiguilles et autre bonne marchandise à juste prix. »

Rue Neuve St.-Eutache, N°. 19, près les Petits-Carreaux. A PARIS.

GOHIN,

Constructeur d'Instrumens de physique, en verre, construit Baromètres, Thermomètres, Pèse-liqueurs de tous les usages, Pèse-liqueurs d'argent; tient Lunettes de spectacles, Longue-vue; Conserves, Loupes-botanique, d'horlogers, et tout ce qui concerne la physique et l'optique en verre; remet les vieux Baromètres à neuf, et fait des envois dans les Départemens.

Abraham du Pradel, dans son *Livre commode des Adresses* (1), de 1691, nous apprend aussi qu'au magasin « Au Soleil et à la Couronne d'Or, sur le quay de l'Orloge, on fabrique des lunettes d'approche et communes d'Angleterre et de Paris, des microscopes, des visières et géné-

(1) Bibliothèque de la Ville de Paris.

ADVIS AVX CVRIEVX DE LA CONSERVATION de leur veüe.

SVR LES LVNETTES Dyoptiques, nouuellement mises en vsage, pour l'vtilité publique.

Par IACQVES BOVRGEOIS Maistre Miroittier. Lunetier du Roy, en la ville de Paris.

A PARIS,
Et se vendent chez ledit Bourgeois, Rüe Sainct Denys, en sa Boutique, contre l'Eglise S. Iacques de l'Hospital.
M. D C. X L V.
Auec Priuilege du Roy.

ADVIS AVX CVRIEVX de la conseruation de leur veüe, sur les Lunettes Dyoptiques, nouuellement mises en vsage pour l'vtilité publique. Par Iacques Bourgeois, Maïstre Miroittier & Lunettier du Roy en la Ville de Paris.

A Nature voulant former l'Oeil auec tant d'auantages, qu'elle le rendit vn de ses plus beaux chefs-d'œuures, n'a rien obmis de ce qui pouuoit contribuer à sa perfection, ny en sa matiere, ny en sa figure. Sa matiere, sont des humeurs, ou li

queurs diaphanes de diuerses consistences, enuelopees de peaux ou tuniques aussi transparētes & dissemblables. Sa figure est Spherique, ou approchant, tant affin que le mouuement en soit plus facile, que pour mieux receuoir les especes ou representations des objects dans le fond de l'œil sur la retine, ou par le moyen du nerf optique, dont elle est toute couuerte, se fait la vision.

Mais comme les desseins de cette prudente Nature ne sont pas tousiours si ponctuellement executés, qu'il n'y suruienne plusieurs manquements de la part du subject, ou par la mauuaise disposition de la matiere, ou par le defaut des causes secondes, il arriue du changement aux figures & aux qualitez de ces differentes hu-

meurs, en telle sorte que quelquesfois elles sont plus plattes qu'elles ne deuroient estre, quelquesfois plus rondes; d'où vient que les images des choses qui doiuent passer à trauers, pour s'aller terminer & peindre dans le fond de l'œil n'y faisant pas leur representation parfaicte selon les termes de la Nature, la vision est defectueuse, comme aux vieillards, ou en ceux dont les humeurs des yeux sont plus plattes qu'il ne faudroit pour estre dans la perfection, & qui pour cet effect ne sçauroient voir de prés les objectz: Et en ceux qui pour les auoir trop releuees & d'vne bosse, ou rondeur trop petite, sont contraincts de regarder de prés ce qu'ils veulent voir.

Pour à quoy remedier & cor-

riger ces deux manquements, ou extremitez de la Nature corrompüe, l'Art & l'induſtrie des hommes ont fort adroictement inuenté de tailler le verre en deux ſortes ou façons, dont l'vne eſt creuſe ou concaue, pour ſubuenir au defaut de ceux qui ayant les yeux comme longs & eſtroicts, ne peuuent voir que de prés : L'autre, tout au cõtraire, en boſſe ou conuexe, pour remedier à l'applaniſſement & eſlargiſſement des humeurs, ce qui ſuit ordinairement la vieilleſſe: Et de ces deux ſortes de verres ſeulement, les hommes ſe ſont faicts juſques icy, comme des yeux & organes artificiels, qui ſont les Lunettes, affin de corriger les vices ou defauts des naturels, qui eſt vne fort ingenieuſe & admirable inuention.

Or comme les Arts & ſciences neceſſaires ſe perfectionnent, en y adjouſtant ou diminuant, affin de les rendre plus conformes à l'ordre de la Nature, ſelon que, ou les diuerſes experiences, ou les raiſonnements neceſſaires en deſcouurent les ſecrets & l'intention : I'ay recherché vne troiſieſme ſorte de Lunettes, compoſee des deux precedentes, dont les verres fuſſent concaues du coſté des yeux, & conuexes de l'autre, affin de faire des effects mitoyens, entre les deux ſortes cy deuant vſitées, & par ce moyen corriger beaucoup d'imperfections & inconueniens qui en arriuent, ſoit de la lueur, de la reflexion, ou de la confuſion & diſſipation des eſprits viſuels, par l'vnion & impreſſion imparfaicte des rayons

de la lumiere, entrans en desordre auec les especes des objects visibles dans le fond de l'œil, & que les verres de cette troisiesme sorte estans plus approchans & conformes à la fabrique de l'œil que les autres, ou du tout concaues, ou du tout conuexes, soient aussi plus propres à la naïfue representation des objects dans le fond de l'œil, suiuant l'intention de la Nature.

Et d'autant que le costé conuexe desdites Lunettes est d'vne figure circulaire plus petite que des ordinaires; de là vient que les especes sont plus facilement & proportiōnémēt portees & vnies au poinct de l'axe de la Sphere: lesquelles especes estant receües au costé concaue, se dilatent en telle sorte, que l'œil n'est point incommodé de l'immoderee lueur

& vnion desdites especes dilatees par ledit concaue, pour vne plus naturelle distinctiõ d'icelles: d'où s'ensuit que les rayons visuels n'en sont ny offensez, ny alterez, & consequemment la veüe est bien plus long-temps fomentee, entretenüe & conseruee en sa force & vigueur, que par les ordinaires.

Ce qu'ayant tres-heureusement rencontré, practiqué & mis en perfection; i'ay creu n'en deuoir pas frustrer le public, ny tenir secrette vne chose si importante & necessaire.

Ayant donc trouué la vraye & naturelle proportion du concaue au conuexe, en laquelle consiste l'excellence & la perfection de ces Lunettes Dyoptiques; i'en ay assorty pour toutes sortes d'aáges & de veües, lesquelles, outre leur

proprieté speciale de soulager & conseruer la veüe au delà des ordinaires, seruent encores indifferemment au jour & à la chandelle, sans qu'on soit obligé d'en prendre de plus ou moins aágées, comme on l'est en se seruant des autres.

Elles seruent aussi à en faire de longue veüe, en les appliquant au bout d'vn canon, & mettant à l'autre bout vn autre verre concaue en distance proportionnee, ainsi qu'on fait en semblables Lunettes: comme aussi pour voir les especes & images des objects, rapportees & representees sur vn papier, ou linge blanc, en les mettant au trou d'vne fenestre, la chambre estant au surplus close & obscure: & finalement à faire mieux qu'auec les ordinaires,

toutes les gentillesses & curiositez que l'Optique enseigne de faire par les verres conuexes, comme offre de le monstrer à ceux qui en desireront acheptez.

Vostre tres-humble Seruiteur. I.B.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Iacques Bourgeois, maistre Miroittier, Lunetier du Roy à Paris, de faire Imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *Aduis aux Curieux de la conseruation de leur veüe, sur les Lunettes Dioptriques, &c.* & ce pour le temps & espace de cinq ans, auec deffenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque qualité & cõdition qu'ils soient, de l'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement d'iceluy Bourgeois, durant ledit temps, sur peine de cinq cens liures d'amende, & de confiscation des Exemplaires, despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement contenu audit Priuilege. Donné à Paris, le dixneufiesme jour de May, l'an de grace Mil six cens quarante cinq. Signé par le Roy en son Conseil, Vigneron. Et seellé.

ralement toutes les sortes de verres préparées pour l'optique, avec toute la justesse qu'on pourra désirer. »

En 1754, c'est Segard l'aîné, quai de l'Horloge-du-Palais « A la Couronne d'Or », qui tient avec soin un magasin de lunettes et fait des microscopes avec lesquels « on voit les vers qui sont dans le vinaigre, comme s'ils avaient une ligne de diamètre ou encore trois pouces de longueur (1). »

LE MARCHAND DE LUNETTES
par Jacques Buys, d'Amsterdam
Aquarelle, 1776

D'autres marchands *lunettiers-miroitiers* étaient établis sur le pont Notre-Dame même, ou aux alentours; mais le quai de l'Horloge a toujours eu leur préférence, et un si grand nombre de boutiques d'opticiens l'encombrait qu'on l'appela le « Quai des Lunettes ».

Depuis, il a repris son ancien nom de quai de l'Horloge qu'il porte actuellement, bien qu'il soit toujours habité par les successeurs de ces opticiens célèbres.

C'est aussi quai des Lunettes qu'habitait le graveur Gratien Philipon, le père de Mme Roland. Celle-ci nous raconte dans ses *Mémoires particuliers* (2) comment elle fut amenée accidentellement à tenir pendant quelque temps boutique d'opticien :

Compicilia. Non omnibus eadem
Q ot capita, tot Sententia

« .... Mon excellente cousine Trude était la femme de Trude, une espèce de rustre qui faisait le commerce de la miroiterie, comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations. Mme Trude désira vivement faire un voyage près d'une parente qui lui était chère; il s'agissait d'une absence de quinze jours ou trois semaines, son mari trouvait de l'inconvénient à ce que le comptoir fût aussi longtemps sans

(1) *L'Esprit du Commerce*, par Roslin. (Bibliothèque de la Ville de Paris.)
(2) *Mémoires particuliers de Mme Roland*, avec avant-propos par Barrière, 1855.

représentation; au reste la chose lui paraissait faisable, si je consentais à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitait que j'eus cette complaisance, et mon amitié pour elle se prêta sans hésiter à cette

BONJOUR, LUNETTES; ADIEU, FILLETTES

Composition de Gavarni

combinaison. Je fus donc, sept à huit fois de midi à six heures, prendre la place de Mme Trude dans son comptoir. Il était dit qu'il devait se trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon aversion pour le commerce, j'aurais du moins vendu des *lunettes* et des verres de montres (1). »

Le métier de lunettier ambulant a inspiré nombre d'artistes; après ceux dont nous avons montré les œuvres, nous pouvons encore citer : Van Ostade, Bouchardon, Eisen, Brand, etc., auxquels ce sujet a inspiré des œuvres charmantes.

(1) La maison de Trude était située rue Montmartre, près la rue Tiquetonne.

Certain rimeur amusant a composé un boniment fantaisiste qu'on croit entendre débiter dans la campagne par un gai chemineau :

J'ai des besicles pour les vieilles,
Des monocles qui font merveilles.
Des lunettes pour les serpents
Ainsi que pour les yeux de paon,
J'en possède pour tous usages :
Pour chausser les gros nez des sages,
Pour corriger la vue des fous
Rendre clairvoyants les jaloux.....

Jean Richepin, dans une nouvelle humoristique, nous montre un étrange et original lunettier (1), qui offre aux clients des besicles dont les larges orbites sont privées de leurs verres. A un jeune étudiant qui se moque de ces lunettes incomplètes, le lunettier-philosophe répond : « Apprenez, jeune homme, que ces besicles sont ce qu'il y a de meilleur en fait de lunettes. Elles permettent à qui les a, de voir avec ses propres yeux ».

Et c'est la grâce que nous souhaitons à nos lecteurs; car s'ils peuvent parcourir ces lignes sans le secours de verres, cela prouvera qu'ils n'ont que faire des lunettes « ni même de casse-lunettes », c'est-à-dire de cette lotion de bluet, ainsi dénommée autrefois parce que son emploi rendait superflu l'usage des lunettes.

Et maintenant, tournons la page et, en parodiant l'apostrophe du vieillard de Gavarni, disons :

Adieu lunettes,
Bonjour lorgnettes !

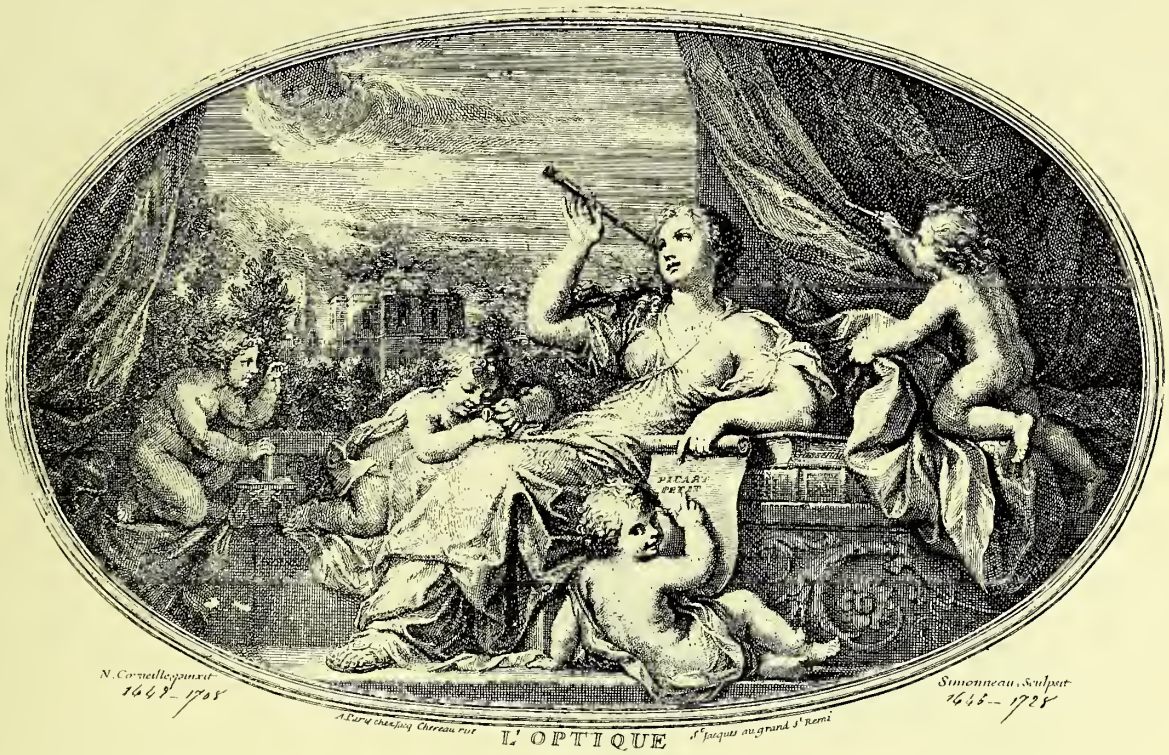
Il n'est rien de pareil sur la terre ou sur l'onde
Aux charmes que la Veüe a dans ses facultez :
Puis que c'est par les yeux qu'on voit tant de beautez,
Et que l'Astre du jour est l'œil de tout le monde.

(Fragment d'une estampe d'Abraham Bosse).

(1) *Le Lunettier*, conte par Jean Richepin, publié le 15 novembre 1898 dans le *Journal*.

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES



L'ORIGINE DE LA LORGNETTE

Le Dictionnaire de l'Académie définit la lorgnette « petite lunette d'approche ». Cette définition n'est pas seulement remarquable par sa concision; elle est simple et exacte. Elle évoque l'idée du petit instrument qui nous permet d'apercevoir plus distinctement les images placées à de faibles distances. Tandis que la solennelle lunette astronomique dresse sa silhouette vers les nues, que la longue-vue perce les horizons lointains, la modeste lorgnette remplit son office dans les salles de spectacle. C'est bien « la petite lunette d'approche ».

D'où vient le vocable « Lorgnette »? Son étymologie n'est pas certaine. Peut-être faudrait-il la chercher dans l'expression : loriner, qui, en patois normand, signifie : regarder de côté, du coin de l'œil. On trouve le mot lorgnette dans les *Mémoires de Saint-Simon,* à l'occasion d'un bal donné à la cour de Louis XIV. Saint-Simon

écrit que Mme de la Trémoïlle, princesse des Ursins, « se plaçait auprès du grand chambellan, et, avec sa lorgnette, regardait un chacun » (1).

C'est la première fois, croyons-nous, que le mot lorgnette apparaît sous une plume autorisée. Elle a reçu là ses lettres de grande naturalisation. Si elle n'a pas occupé plus tôt les écrivains, c'est, sans doute, qu'elle n'existait pas! Et, à la vérité, auparavant, on n'en avait guère besoin. Les Athéniens et les Romains étaient, assurément, grands amateurs de spectacles; mais leurs acteurs se couvraient le visage d'énormes masques de bois, aux enluminures violentes; on les distinguait de loin, on aurait vainement cherché à y surprendre l'expression d'un sentiment! Alors, qu'eût-on fait d'une lorgnette?

Au moyen âge, lors de la représentation des *mystères*, des *farces*, ou des *soties*, la foule se pressait autour des tréteaux dressés en plein vent ou dans les granges; plus tard, les salles de jeu de paume, étroites et pauvrement aménagées, abritèrent à leur tour les spectacles. Mais la mise en scène n'offrait pas grand intérêt et dans ces salles, généralement blanchies à la chaux et où l'installation était plutôt précaire, le public ne se prêtait pas plus que le spectacle aux investigations de la lorgnette; enfin, l'élément féminin y faisait défaut. Du reste, la compagnie du parterre ne laissait pas que de contribuer à éloigner les femmes du spectacle : elle

(1) Sous Louis XIV on appelait *lorgnette* un seul verre, convexe ou concave selon la défectuosité de la vue, enchâssé dans un cercle muni d'un long manche qu'on tenait à la main devant un seul œil.

jouissait de la plus grande licence et ne craignait pas de se livrer à tous les excès; nous en prenons à témoin un de ces prologues de Bruscambille parvenus jusqu'à nous. Bruscambille se plaint amèrement de l'impatience des spectateurs qui, à peine entrés, « crient dès la porte, à gorge dépaquetée : Commencez! Commencez! Mais, ajoute-t-il, à peine commencé, l'un tousse, l'autre crache, etc...; d'autres se pourmènent pendant qu'on représente, chose aussi ridicule que de chanter au lit ou de siffler à table. Toutes choses ont leur temps, toute action doit se conformer à ce pour quoi on l'entreprend : le lit pour dormir, la table pour boire et l'hôtel de Bourgogne pour ouïr et voir, assis ou debout. »

Avec le grand siècle, ces mœurs s'adoucissent. Rotrou se vante d'avoir épuré les usages de la comédie. On lit dans une de ses préfaces que « le théâtre est maintenant si bien réglé que les honnêtes femmes peuvent le fréquenter avec aussi peu de scrupule que le jardin du Luxembourg. »

Voilà qui est flatteur pour le jardin du Luxembourg. Il a conservé, d'ailleurs, cette bonne réputation; les honnêtes femmes peuvent encore aujourd'hui s'y rendre sans crainte; il n'en est pas de même de certains de nos théâtres.

En 1630, le cardinal de Richelieu fait transformer une salle dans son palais (le Palais-Royal actuel) en salle de spectacle pour y donner des représentations. Son premier soin est de bannir des pièces représentées les mots crus et les situations inconvenantes ou équivoques, ce qui permit aux actrices de paraître sur la scène et aux femmes de la cour d'assister au spectacle (1), sans crainte d'avoir à rougir des grossièretés du dialogue.

Cependant Mme de Sévigné, qui ne passe pas pour avoir été particulièrement prude, écrit : « On m'a fait faire une petite débauche, on m'a menée voir *Bérénice*. »

Était-ce donc encore une débauche pour une « honneste » dame d'aller au spectacle? Tant il est vrai que les mœurs se modifient lentement. Il a fallu que celles-ci évoluent progressivement pour que l'usage de la lorgnette se généralise; il a fallu que le goût s'affine, que la recherche des élégances hante les esprits. Il a fallu le règne de Louis XV.

Est-ce à dire cependant que notre lorgnette soit d'aussi courte noblesse, et qu'elle n'ait point d'ancêtres? Que non pas! Elle doit bien avoir une filiation. Le tout est de la trouver. Ses parents sont peut-être éloignés; mais sûrement elle a des parents... comme tout le monde.

---

(1) *Essai sur l'Histoire du Théâtre*, par G. Bapst.

Nous la voyons aujourd'hui avec deux branches, une pour chaque œil. Il paraît logique que, la nature ayant pourvu l'homme de deux yeux, chacun d'eux trouve dans la lorgnette le même secours, et l'on se demande pourquoi l'un de nos yeux serait plus favorisé que l'autre. Cependant, à l'origine que nous lui trouvons, la lorgnette est à une seule branche. Est-ce donc que l'usage en était réservé aux seuls cyclopes?... La légende ne nous les représente pas avec une lorgnette devant leur œil unique; le Polyphème de la délicieuse fontaine de Médicis n'en a pas non plus. Du reste en aurait-il eu grand besoin pour suivre les ébats de sa volage épouse Galatée entre les bras d'Acis?

. . . . . ce pauvre Polyphème !
Comme il connaissait peu l'amour et la beauté :
Qu'on est crédule quand on aime ! (1)

En réalité, l'homme qui, le premier, plaça sa main en forme de tuyau devant son œil, pour projeter son regard à travers ce tube naturel, fut l'inventeur de la lorgnette, la lorgnette du père Adam, pourrait-on dire.

C'est aussi par un geste instinctif que notre ancêtre, de son autre main, ferma son autre œil, de manière à concentrer sur un seul point toute sa puissance visuelle. Dans ces temps reculés, les mains, parmi tant d'usages, servaient à la fois de lorgnette et de longue-vue, — et d'écuelle aussi pour boire l'eau de la source!

La lorgnette monoculaire se transforme lentement à travers les âges. Ce sont d'abord des tubes faits en tiges de roseau. Le moine Gerbert, qui, au dixième siècle, fut pape sous le nom de Sylvestre II, appelle *fistulæ* ceux dont il se sert pour ses expériences astronomiques. Ce n'est que plus tard qu'on eut l'idée de placer des verres dans un tube, idée suggérée par les verres de bésicles. Bientôt le génie humain a comme la prescience des avantages qui doivent résulter de la superposition de deux ou plusieurs verres dans un même tube : Roger Bacon, Frascator et Porta apportent successivement leur contribution aux théories de l'optique.

Tout le monde connaît l'anecdote qui a trait à cette invention; elle a traîné un peu partout. Un jour de l'année 1606, un lunettier hollandais de Middelbourg,

---

(1) Demoustier (1760-1801), l'auteur de cette poésie, descendait de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère.

Jean Lippersey, reçoit la visite d'un étranger qui lui avait demandé de lui confectionner des verres concaves et des verres convexes pour bésicles. Ces verres traînaient pêle-mêle sur l'établi de l'artisan. Pendant qu'il reconduit l'étranger, ses enfants, pour s'amuser, prennent les verres, s'approchent du vitrail à guillotine, et regardent au dehors, en plaçant les verres les uns au-dessus des autres, séparés par des intervalles. Tout à coup, l'un des enfants jette un cri de surprise : le coq du clocher de l'église, qu'il savait être assez éloigné, lui apparaît tout près de lui,

REPRODUCTION D'UNE GRAVURE ANCIENNE

si près qu'en étendant la main, l'enfant croit pouvoir le toucher. Attiré par les exclamations de l'enfant, le père accourt, vérifie lui-même le phénomène et fixe les verres dans un tube de bois, dans l'ordre et à la distance où le hasard les avait si heureusement placés... Nous ne garantissons pas l'authenticité de ce miracle. Faute de données plus scientifiques, on lui attribue volontiers la découverte de la lunette astronomique.

Ce qui est plus certain, c'est que Lippersey adressa aux États-Généraux bataves une supplique à l'effet d'obtenir un brevet pour la construction d'une lunette d'approche. Les procès-verbaux relatent que, dans la séance du 2 octobre 1608, cette demande fut prise en considération, mais que les États-Généraux, avant de prendre une décision définitive, demandèrent à Lippersey de leur

présenter un instrument double, c'est-à-dire formé de deux lunettes d'approche réunies, ce qu'il exécuta.

Or, le 17 octobre 1608, Jacques Métius avait présenté, de son côté, pour le même objet, une demande de brevet justifiée par la priorité de ses recherches dont, prétendait-il, il avait soumis, deux ans auparavant, le résultat à Maurice de Nassau.

La question revint aux États-Généraux en février 1609, et cette assemblée refusa de délivrer à Lippersey le brevet qu'il sollicitait, parce qu'il n'était pas seul à construire le nouvel instrument. Zach Janssen réclamait aussi ses droits sur l'invention.

Ce fut un quatrième concurrent, l'illustre Galilée, qui obtint la sanction officielle. Sur l'annonce de la nouvelle découverte, Galilée s'était, en effet, mis à l'œuvre et, sans avoir vu la lunette construite en Hollande, avait confectionné un instrument du même genre en se servant d'un fragment de tuyau de plomb long de cinq pieds, provenant, dit-on, d'un orgue d'église.

Galilée dota Venise de sa découverte. Dans le premier numéro de la plus ancienne gazette connue, et publiée à Strasbourg par Jean Carolus, on trouve une lettre ainsi conçue, datée, de Venise, du 4 septembre 1609 :

« Le gouvernement de ce pays (Venise) a augmenté de 100 couronnes la pension du signor Galilée de Florence, professeur à Padoue, parce qu'il a trouvé, grâce à son travail assidu, un instrument dans lequel on peut voir les lieux éloignés comme s'ils étaient dans le voisinage, tandis que les objets voisins y apparaissent beaucoup plus grands que s'ils étaient regardés à l'œil nu. »

La légende veut que Galilée ait exécuté ses expériences au faîte du fameux campanile de la place Saint-Marc qui s'est écroulé en 1902.

La première lunette d'approche introduite en France fut commandée à Lippersey le 28 décembre 1606, par le président Jeannin, sur l'ordre de Sully, pour être offerte au roi Henri IV. Le chroniqueur Pierre de l'Estoile qui, dans ses Mémoires écrits au jour le jour, entre en de si curieux détails sur les usages, les mœurs et la vie intime de ses contemporains, parle en ces termes du nouvel instrument : « Le jeudi 30 avril (1609), ayant passé sur le Pont Marchand, je me suis arrêté chez un lunettier qui montrait à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied; à chaque bout il y a un verre, mais différent l'un de l'autre. Elles servent pour voir distinctement les objets éloignés que l'on ne voit

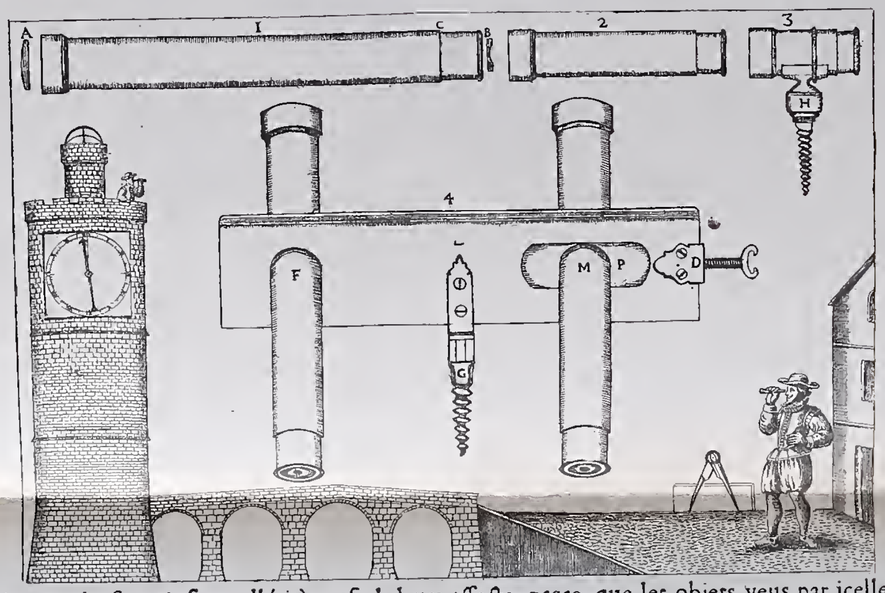
LES ADMIRABLES LVNETTES D'APPROCHE REDVITES EN PETIT VOLVME, AVEC LEVR VRAY VSAGE & leurs vtilitez preferables aux grandes, & le moyen de les accommoder à l'endroit des deux yeux ; Le tout mis en pratique, ainsi qu'elles sont representées par les figures suiuantes, Dedié au Roy, l'an 1625. Par D. CHOREZ.

A V ROY.

SIRE,

Il y a pres de cinq ans que i'eus l'honneur de presenter à vostre Maiesté les premices de mon trauail, en ce qui est communément appellé Lunettes d'approche, & voyant que vostre Maiesté en auoit fait cas, Encor qu'elles ne fussent en la perfection qu'elles sont à present : I'ay creu estre obligé doublement à luy dedier ce que i'ay depuis obserué estre necessaire pour iouyr du plaisir que l'on en peut receuoir, les ayant mises en pratique, telles que leurs figures les representent cy-dessous. I'espere que vostre Maiesté ne dédaignera de voir la preuue de ce qui est proposé de leur vray vsage, par celuy qui est,

Son tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur & subjet, D. CHOREZ.



LES Lunettes d'approche sont ainsi appellées à cause de leurs effects, parce que les objets veus par icelles apparoissent fort proches, encores qu'ils soient fort esloignez. Cela procede de la forme des verres & de leur netteté & situation, & de l'esloignement qui est entr'eux. L'vn d'iceux & conuexe, ou bossu, comme il est figuré sous A, L'autre est concaue, ou creusé, comme il est figuré sous B, Le tuyau dans lequel sont enchassez ces verres, est fait ordinairement de deux pieces, dont l'vne peut couler dans l'autre, comme il est figuré sous I, afin qu'on le puisse alonger ou acourcir autant qu'il est besoin pour seruir à diuerse sorte de veuë, & pour voir à diuerses distances, & son poinct de rencontre qui est marqué sur la piece de dedans à l'endroit de C, denote la longueur qu'il doit auoir pour ceux qui ont la veuë ordinaire, quand l'object qu'il faut voir est esloigné plus de cent pas, soit de mil, ou dix mil, ou cent mil pas, & au dessus. Mais pour voir les objets proches, il faut alonger le tuyau iusqu'à ce qu'on rencontre la longueur qui est requise pour y voir le mieux : Si c'est pour voir de dix pas loing, il faut alonger d'enuiron l'espaisseur d'vn teston, & pour voir loing de six pas, il faut alonger de l'espaisseur de trois testons, & ainsi tant plus l'object est proche, tant plus il faut alonger le tuyau, & ainsi l'object apparoist tant plus gros. Comme cela vn citron apparoist aussi gros qu'vn pois, en sorte qu'on discerne sa teste, ses pieds & son poil, chose qui sembloit fabuleuse à plusieurs auparauant l'auoir veuë auec admiration, quoy que l'experience n'en soit pas beaucoup difficile à faire à qui en voudra prendre le loisir. Quant aux personnes qui ont la veuë courte de leur naturel, il faut acourcir le tuyau iusques à ce qu'ils rencontrent de quelle longueur ils voyent le mieux: Mais il le faut alonger pour ceux qui ont eu des tayes aux yeux ou quelque autre accidét ou qui sont à l'extreme vieillesse, & obseruer de quelle longueur il leur faut pour leur vsage. Si on veut lire de loing à la clarté de la chãdelle, il faut que la chandelle soit le plus pres qu'on peut de ce qu'on veut lire, & si la Lunette est posée fixement, on voit bien mieux que quant on la tient à la main, à cause qu'il y a tousiours du tremblement. Les plus grandes Lunettes font voir les objects plus gros que ne font les petites (moyennant qu'elles soient faites auec la perfection requise) & partant on voit plus loing par la premiere 1. que par la seconde 2. & encores moins par la troisiéme 3. Mais les plus petites font voir plus large espace que les grandes, & l'object qu'on desire voir est plus aysé à trouuer par les petites que par les grandes, qui est vne vtilité preferée, au moins par ceux qui sont incommodez de la veuë, & qui ne se soucient pas tant de voir fort loing, que d'estre soulagez pour voir moyennement loing. L'experience fait cognoistre qu'on voit beaucoup mieux auec deux Lunettes qu'auec vne: car les objects paroissent plus gros & plus pres. La quatriéme figure qui est marquée 4. monstre comme l'on les peut accommoder à l'endroit des deux yeux, les faisant passer au trauers d'vne l'ame de metail ou autre matiere representée par L, dans laquelle est enfermée la petite platine P, qui sert à porter la Lunette M, qui est mobile pour la pouuoir approcher ou esloigner de la Lunette F, qui est fixe par le moyen de la vis D, qui est retenuë en ladite platine. Ces deux Lunettes doiuent estre parallelles entr'elles, pour vn object esloigné de plus de cent pas, tant loing puisse-il estre; mais pour voir vn object proche, elles doiuent faire angle à iceluy object, dont la baze est l'espace qui est entre les deux yeux de celuy qui le regarde par icelles. Si elles ne sont bien accommodées, on voit deux objects pour vn, mais cela ne fait pas de beaucoup si bien qu'il doit; partant il y faut remedier, soit en desgauchissant les tuyaux, ou en les approchant ou esloignant l'vn de l'autre, ainsi qu'il est requis. Toutes les operations precedentes se font plus aysément quant les Lunettes sont arrestées fermement droit aux objects qu'on voit, c'est pourquoy i'ay presenté le moyen de les planter sur vn baston, ou autre chose propre à les soustenir par le moyen des vis G, & H, qui portent charniere ou petite boule enchassée & mobiles pour porter lesdites Lunettes, de sorte qu'on les puisse incliner où il sera requis. Mais il faut obseruer soigneusement de tenir les verres les plus nets qu'il est possible, & si on les a touchez du doigt, ou poussé l'haleine dessus, on les doit essuyer auec vn linge blanc & net, & si on les oste du tuyau, il faut remettre le costé conuexe du grand verre en de hors: car autrement il faudroit allonger le tuyau de l'espaisseur dudit verre outre son poinct marqué en C, Il n'importe pas tant du petit, car la refraction se fait à fort peu pres du milieu, encore qu'il ne soit creux que d'vn costé, lequel on doit mettre dehors.

Lesdites Lunettes auec leur vray vsage & figures, se vendent chez l'Autheur, A Paris, en l'Isle Nostre-Dame, à l'enseigne du Compas.

J. LEROY ET Cie, ÉDITEURS, PARIS

que très confusément. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et regardant l'objet qu'on veut reconnaître, il paraît s'approcher et on le voit distinctement, de sorte que l'on reconnaît une personne à deux lieues de distance. On m'a dit que l'on en devait l'invention à un lunettier de Middlebourg en Zélande, et que

l'année dernière, il en avait fait présent de deux au prince Maurice, avec lesquelles on voyait clairement les objets éloignés de trois à quatre lieues. Ce prince les envoya au Conseil des Provinces-Unies qui, en récompense, donna à l'inventeur 300 écus, à la condition qu'il n'apprendrait à personne la manière d'en faire de semblables. »

Vers la même époque, un orfèvre de Bruxelles, Older Seigne, mettait en vente

des lunettes d'approche courtes, nommées « lunettes de Hollande » parce que, jusqu'en 1622, les Hollandais furent les seuls à les fabriquer.

Certaines gravures de Le Pautre, de Montcornet, d'Abraham Bosse nous fournissent sur ce point des indications précises, et nous disent tout le plaisir qu'on éprouvait alors à essayer le nouvel instrument.

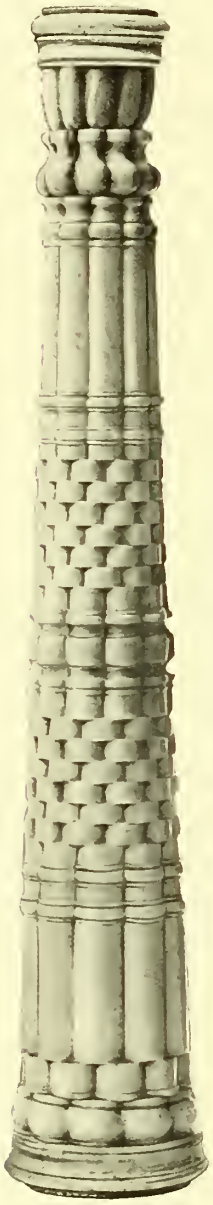


Fig. 1
LUNETTE D'APPROCHE
EN IVOIRE
Époque Louis XIV

La lunette d'approche *(fig. 1)* commençait à se vulgariser.

Cependant il ne semble pas que l'usage de la longue-vue ait été très répandu dans la société mondaine vers 1675, à en juger, du moins, par l'étonnement qu'un de ces instruments causa à Mme de Sévigné, comme en témoigne cette lettre bien connue à sa fille Mme de Grignan :

« A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisait notre amusement dans le bateau? C'est un chef-d'œuvre, elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé nous a laissée à Grignan. Cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues; que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de la Loire, mais voici ce que j'en fais ici. Vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur Mlle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi... Quand on se trouve bien oppressé de mauvaise compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne. Demandez à Montgobert si elle n'aurait pas ri; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. »

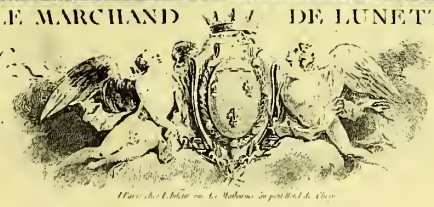
C'est à propos de cette même lunette que Chrysale dit à Philaminte :

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette qui fait peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune,
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous (1).

(1) *Les Femmes savantes*, acte II, scène 7.

LE MARCHAND DE LUNETTES

Dédié à S. A. S.
Le Duc de Chartres
Peint d'après le Tableau Original
de M. Le Prince.



Monseigneur
Prince du Sang.
Par Son très Humble et très
Obéissant Serviteur Delvaux.

(D'après un tableau de LEPRINCE)
(Peint en 1773)

L'art de l'optique a fait son chemin. La lunette d'approche, parmi tant d'autres formes, a pris celle de la lorgnette.

Fables de Florian — Illustration de Grandville

Dans la fable « Le Chat et la Lunette », le bon poète Florian nous montre le chat qui avait rencontré :

> ..... un petit tuyau noir
> Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
> C'était une de ces lunettes
> Faites pour l'Opéra, que, par hasard un soir
> Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.

Mais notre chat poursuivant un lapin et poursuivi lui-même par un garde, emploie sa lorgnette de telle façon que :

> Toujours le gros bout lui montre loin le garde
> Et le petit tout près lui fait voir le lapin.

Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête
Et de sa peau fait un manchon.

Et Florian conclut :

Chacun de nous a sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet.
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite (1).

Lunette, lorgnette..... voilà la parenté établie.

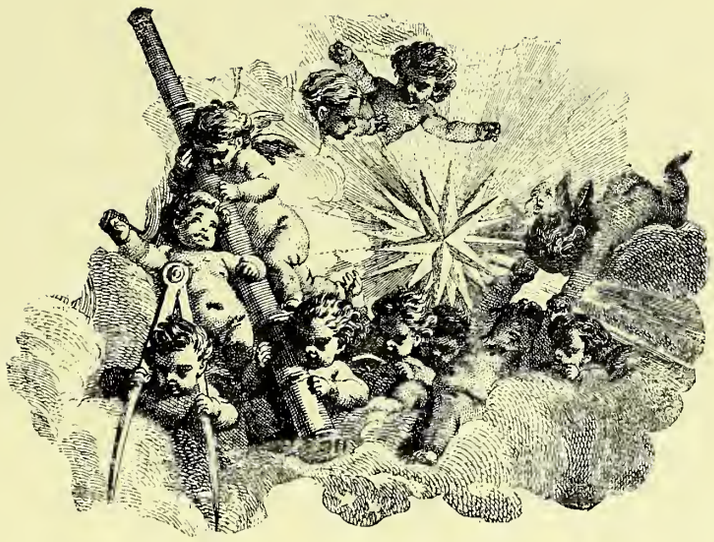
N'avions-nous pas raison de dire que notre modeste lorgnette avait des origines anciennes et un illustre passé?

(1) Florian. *Fables*, livre I, fable 16.

LE DÉJEUNÉ

d'après un « pastel en gravure » de Bonnet

(1769)



LA LORGNETTE AU XVIIIE SIÈCLE

SON ROLE AU THÉATRE

En raison de l'importance du rôle joué par la lorgnette dans les représentations dramatiques du dix-huitième siècle, on nous permettra d'employer, au début de cette partie de notre étude, une expression purement théâtrale et d'écrire : la scène se passe à la Comédie-Française. Le spectacle a lieu dans la première moitié du dix-huitième siècle, rue Neuve-des-Fossés-Monsieur-le-Prince (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), dans la salle en forme de demi-ellipse que François d'Orbay a construite en 1689 aux frais des comédiens eux-mêmes.

Il y a là : « trois étages de loges et dix-neuf loges à chaque étage, toutes de huit places, y compris celle du roi et celle de la reine, placées au premier étage, à gauche et à droite de l'acteur. Les loges royales, arrondies du devant et dominant l'orchestre comme nos avant-scènes actuelles, séparent les loges de la salle des loges d'avant-scène, appelées balcons; » puis au rez-de-chaussée : « l'orchestre, étroit et garni de bancs, enclavant l'orchestre des musiciens; le parterre desservi par un escalier isolé, où l'on entre avec cannes et épées et où l'on reste debout

avec faculté d'aller se chauffer aux deux grands poêles placés à droite et à gauche; enfin l'amphithéâtre, qui va montant jusqu'au rebord des premières loges de face » (1). « A cet amphithéâtre s'assemble toute la racaille », tandis que l'aristocratie prend place « dans les premières loges, ou au parterre, mais rarement aux secondes loges qui sont destinées aux bourgeois » (2).

Fig. 2
LORGNETTE EN IVOIRE SCULPTÉ ET AJOURÉ
Époque Louis XVI

Enfin, au grand désespoir des auteurs et des acteurs, comme des spectateurs attentifs, certains hommes de qualité, bruyants et pleins de morgue, s'installent, étendus plutôt qu'assis, avec un sans-gêne qu'il est de bon ton d'affecter, sur des banquettes qui, placées en pleine scène, réduisent celle-ci de plus de la moitié et entravent le jeu des comédiens. Plus d'un de ces petits-maîtres impertinents, comme « l'homme aux grands canons » du récit d'Éraste (3), entre brusquement,

En criant : Holà ! Ho ! un siège promptement
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée

trouble la pièce « dans le plus bel endroit »; puis, quand les acteurs veulent continuer leurs rôles, pour s'asseoir « fait nouveau fracas »

Et traversant encor le théâtre à grands pas

plante sa chaise « au milieu du devant. »

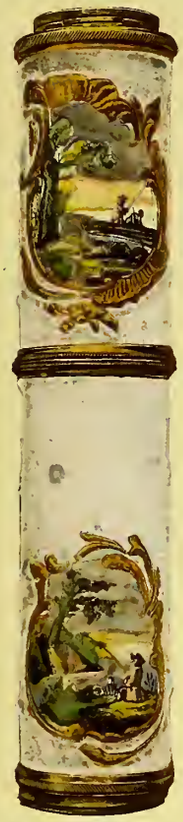
Et de son large dos morguant les spectatrices

ne se contente pas de cacher les comédiens « aux trois quarts du parterre », mais récite à haute voix les vers de la pièce, s'agite, se démène en tous sens jusqu'au moment où, se retirant, sans attendre la fin du spectacle, il fait, comme les gens du bel air qui

. . . . . pour agir galamment
Se gardent bien surtout d'ouir le dénouement (4).

---

(1) Adolphe Jullien. *Les Spectateurs sur le théâtre*, 1875.
(2) J.-G. Neimetz. *Séjour de Paris*, 1727.
(3) Molière. *Les Fâcheux*, acte I, scène 1.
(4) Molière. *Les Fâcheux*, acte I, scène 1.



1

2

3

4

5

6

7

1 _ ÉTUI NÉCESSAIRE À LORGNETTE Email de Battersea
2 _ DRAGEOIR A LORGNETTE Email de Saxe
3 _ ÉTUI NÉCESSAIRE A LORGNETTE Email de Saxe
4 _ LORGNETTE AU BALLON Vernis Martin 1783
5 _ LORGNETTE en émail de Saxe
6 _ BOÎTE À LORGNETTE formant Drageoir et Tabatière, Email de Saxe
7 _ LORGNETTE en émail

J. Leroy et Cie Edit Paris

1

2

3

4

5

6

7

1_ÉTUI NÉCESSAIRE À LORGNETTE Email de Battersea
2_DRAGEOIR À LORGNETTE Email de Saxe
3_ÉTUI NÉCESSAIRE À LORGNETTE Email de Saxe
4_LORGNETTE AU BALLON Vernis Martin 1783
5_LORGNETTE en émail de Saxe
6_BOÎTE À LORGNETTE formant Drageoir et Tabatière. Email de Saxe
7_LORGNETTE en émail

Au milieu de ce bruit assourdissant et de ce mouvement perpétuel, l'acteur « manque son entrée, paraît trop tôt ou trop tard, sort du milieu des spectateurs comme un revenant et disparaît de même » (1).

Il n'en peut mais. Il est l'esclave de ces spectateurs dont il faut respecter les excès, parce qu'ils représentent le bon ton et qu'ils ont retenu leurs places à prix d'or.

Et pourtant ces places ne sont rien moins que confortables.

« On n'y voit rien, on n'y entend mot, mais c'est la place la plus chère et, par conséquent, la plus honorable » (2).

Voilà encore des mœurs qui ne sont pas faites pour nous étonner !

S'occupe-t-on beaucoup plus du spectacle dans la salle même ? (3) Non, et là, surtout dans les loges et au parterre, ce n'est plus sur le pédantisme encombrant des spectateurs que doit retomber la responsabilité de cette indifférence, mais sur les incessantes manœuvres de la petite lorgnette borgne qui, avec des airs d'innocence et de détachement, prête son concours aux moindres comme aux pires intrigues.

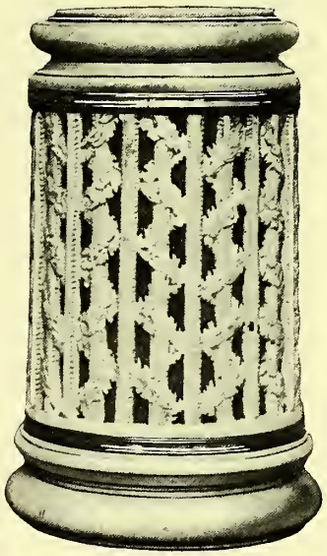


Fig. 3
LORGNETTE EN IVOIRE
Travail de Dieppe. Époque Louis XVI

Voici un jeune marquis, vêtu magnifiquement, sémillant au possible, qui, du parterre où il a pris place, inspecte au moyen de sa lorgnette le public élégant des loges. Il s'aperçoit qu'une duchesse « qui l'a reconnu, le lorgne après, par bienséance, puis lui fait signe de son éventail, après quoi il y aurait impolitesse à ne pas y aller ». Il se précipite dans l'escalier où « les femmes sont lorgnées, examinées sous le nez par une troupe de jeunes éventés qui assiègent le passage et critiquent toute la terre » (4) et il court présenter ses hommages à la noble dame qui l'a honoré d'un regard.

Ah ! cette petite lorgnette ! Elle devient la bête noire des écrivains du temps.

---

(1) Crébillon. *Lettres sur les spectacles.*

(2) Dufresny. *Les Amusements comiques et sérieux.*

(3) Voltaire, après beaucoup d'autres, protesta contre cet abus. Rien n'avait pu le déraciner ; il a fallu qu'un grand seigneur, homme de lettres, M. de Lauraguais, offrît de prendre à ses frais toutes les dépenses pour un nouvel aménagement de la salle, en vue de rendre la scène aux seuls acteurs, et de les délivrer de tous ces importuns. Son offre de vingt mille francs à titre d'indemnité fut acceptée et, à partir du 20 avril 1750, à la grande satisfaction de tous, aucun spectateur ne fut plus admis sur la scène.

(4) De la Morlière. *Angola*, histoire indienne, 1731.

C'est à son sujet que Nivelle de la Chaussée gémit :

. . . . . ce n'est plus le bon air
D'avoir de bons yeux, d'y voir clair ;
Tout le monde est aveugle et se sert de lorgnettes.

Marivaux s'occupe d'elle dans le *Paysan parvenu,* publié en 1733.

Son héros, un jeune valet de ferme, joli garçon, parvenu, grâce à ses avantages extérieurs, à une situation de rang et de fortune tout à fait extraordinaire, est introduit au théâtre par le comte de Dorsan, qui l'a pris en amitié. Il raconte lui-même ses impressions et ses étonnements :

Fig. 4
LORGNETTE EN IVOIRE ORNÉE DES TROIS MÉDAILLONS DE HENRI IV, SULLY ET LOUIS XV
Travail de Dieppe. Époque Louis XVI

« Cinq ou six seigneurs, dit-il, sans avoir écouté ni regardé ce qui s'était passé ou dit, mais après avoir parlé chevaux, chiens, chasse ou filles, se déterminent à se retirer. Mais, avant de partir, ils voulurent avoir une idée du spectacle. Je vis tout à coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes, qui allèrent pénétrer dans chaque loge, pour y découvrir quelles beautés y étaient. Les contenances, les visages, les ajustements, tout était matière à leur critique. On coulait rapidement sur chaque objet. Cela occasionnait de part et d'autre, ici un salut, là un geste de connaissance, d'amitié ou de familiarité ; ensuite tous ces contemplateurs, après s'être repenchés, se communiquaient leurs découvertes. Quoique cette singulière méthode de regarder et les propos qu'elle produisait me fâchât un peu, par les distractions que tout cela me causait, je ne pus cependant m'empêcher de rire. J'avoue en effet que je ne pouvais concevoir la raison qui donnait un si grand crédit à cet usage, et je me demandais si c'était un reproche ou une galanterie qu'on faisait à la nature. Pour m'éclairer, j'examinai scrupuleusement ces lorgneurs (car les plus jeunes me paraissaient les plus empressés à se servir de ces lorgnettes). Ont-ils la vue faible, me disais-je à moi-même, ou les hommes doivent-ils venir au spectacle avec des lunettes, comme les femmes n'y assistent qu'avec des navettes ? Je voyais de tous côtés de beaux yeux dont le nerf me paraissait solide, la prunelle ferme et le crystallin brillant. Bientôt, je ne fus pas longtemps à regretter moi-même de n'avoir pas eu assez l'usage du monde pour m'être muni d'une lorgnette avant d'entrer au

spectacle..... Ce fut alors que je pris la généreuse résolution de consulter M. le comte, car le premier acte qui finissait le rappelait au chauffoir (1), et je devais l'y suivre.

« — Monsieur, lui dis-je, il vous paraîtra étonnant qu'un homme soit assez neuf sur le théâtre pour être surpris de tous ces usages, j'ai été élevé à la campagne et là on se sert bonnement de ce que la nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux postiches pour lire à notre église ou dans la maison, mais pour regarder Pierre ou Jacques, pour parcourir une chambre, je ne les ai jamais vu prendre des lunettes. Les yeux seraient-ils donc plus faibles à la ville qu'à la campagne, et à Paris qu'en province ?

« — Ce que vous dites, mon cher, me répondit-il, est sage et bien pensé, si la mode ne le combattait pas. Il est du bel air de regarder par le secours d'un verre. Je blâme cette méthode, peut-être plus que vous, et cependant je suis contraint de la suivre ; mille autres sont de notre sentiment, qui n'osent s'éloigner de cette pratique.

« — Mais cette façon de s'asseoir, lui dis-je, ou plutôt de se coucher, est-elle aussi prescrite par la mode ? Est-ce donc cette mode qui fait venir au spectacle pour ne pas s'en occuper ? Autant vaudrait rester chez soi.

« — Oui, mon ami, me répond M. Dorsan, il n'appartenait qu'à un provincial ou à un bourgeois de paraître attentif à la comédie. Il est de bel air de ne l'écouter que par distraction. »

Fig. 5
LORGNETTE EN IVOIRE
Travail de Dieppe. Époque Louis XVI

Le chevalier de la Morlière, dans son petit roman grivois intitulé : *Angola,* auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts, consacre à la lorgnette les lignes suivantes (2) :

« Le Prince..... *roda* beaucoup dans les couliffes, fe montra par la fente du milieu de la toile (3), & enfuite par les deux côtés du balcon, fut apperçu par la Reine, qui le reconnut & le lorgna après *par bienféance,* enfuite lui fit des mines avec fon éventail, aufquelles il répondit de fon mieux avec un bouquet qu'il

(1) Actuellement le foyer.

(2) Livre I, page 66.

(3) A cette époque, le rideau de la scène, fendu en son milieu, glissait sur une tringle de chaque côté, ainsi qu'on peut le voir dans un dessin de Coypel.

avoit dans la main; mais Almaïr s'appercevant tout-à-coup qu'il n'avoit point de lorgnette, le lui fit remarquer comme une furieuse *incongruité*. Il n'y avoit rien de si *bourgeois* & de si plat que d'avoir la vue bonne : tous les gens d'une certaine façon *clignotoient* & ne voyoient pas à quatre pas, & sans cela il n'y auroit pas eu moyen d'y tenir, il auroit fallu saluer tout le genre-humain.

« Le Prince au désespoir de cette faute, appella un de ses gens pour lui en apporter une au plutôt; & en attendant, Almaïr lui montra la façon de s'en servir.....

« Il écoutoit *bourgeoisement* l'Opéra, c'est-à-dire, qu'il y donnoit toute son attention, tandis qu'Almaïr plus *usagé* que lui, minaudoit, *braquoit* sa lorgnette impitoyablement sur toutes les femmes, changeoit à tous momens de posture, étoit couché & non assis sur le balcon, & chantoit à demi-voix ce que l'Acteur chantoit sur le Théâtre.

« Le Prince *désolé* de ce mouvement perpétuel, lui dit, je croyois qu'on venoit au Spectacle pour l'entendre, mais apparemment que ce n'est pas la mode, car vous êtes d'une distraction qui ne vous permet pas sûrement d'en remarquer les beautés ni les défauts. *Fi donc*, vous moquez-vous, reprit Almaïr, on a sa réputation à garder, & rien n'est si mauffade que d'écouter une pièce, comme le *marchand du coin*, ou comme un Provincial qui débarque; nous autres gens d'une certaine façon, nous sommes censés tout sçavoir : on vient ici pour voir les femmes, pour en être vûs; on entend tout au plus deux ou trois morceaux consacrés par la mode, & à la fin on loue à l'excès ou l'on blâme hardiment toute la pièce. »

C'est maintenant Mercier qui, dans son *Tableau de Paris* (1), ne se montre pas non plus très ami de la lorgnette :

« Paris est plein de ces lorgneurs impitoyables qui se plantent devant vous et fixent sur votre personne des yeux immobiles et assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive au spectacle et aux promenades. Mais si l'on s'avisait de les regarder ainsi dans un cercle, le lorgneur serait taxé d'insolence et traité comme un impoli. » Sa critique se fait plus acerbe encore au chapitre des Lorgnettes : « Il y a des grimaces de mode, de là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail et qu'on braque à tout propos. D'excellents yeux

(1) Mercier. *Tableau de Paris*. Les lorgneurs, 1783.

1 2 3 4 5 6 7

1_LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre. 1753-1760.
2, 5_LORGNETTES en émail de Saxe
3_LORGNETTE ayant appartenu à l'Impératrice Joséphine. Sevres imitation de Wegwood.
4_LORGNETTE de Jalousie, émail de Saxe.
6_LORGNETTE en émail.
7_LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, ép. de la Pompadour

1

2

3

4

5

6

7

1_LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre. 1753-1760.
2,5_LORGNETTES en émail de Saxe
3_LORGNETTE ayant appartenu à l'Impératrice Joséphine, Sèvres imitation de Wegwood.
4_LORGNETTE de Jalousie, émail de Saxe.
6_LORGNETTE en émail.
7_LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, ép. de la Pompadour

dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile et qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'âme, du foyer de l'amour, et qui lui enlève ce trait si délicat, si tendre, que l'art et le caprice gâtent et défigurent?

« Que devient l'expression de cet organe éloquent, lorsqu'on ne peut l'apercevoir qu'à travers un cristal qui le fatigue? Tandis que la lorgnette est dans la main de la hauteur et du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvements presque convulsifs qui déparent les plus beaux visages.

« La manie de lorgner fait grand tort à de très beaux yeux, et les femmes, quelle que soit la faiblesse de leur vue, devraient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent. »

Camille Desmoulins lui-même, dans un grand élan de passion à l'adresse de Mme Duplessis, partage, momentanément du moins, l'avis de Mercier sur l'inutilité de la lorgnette; le 10 juillet 1784, il écrit :

Heureux qui peut de plus près admirer;
Qui sans lorgnette vous contemple!
A ce bonheur pourquoi ne pourrais-je aspirer?
Ferme-t-on la porte d'un temple?

Quand l'objet aimé se trouve à la portée du regard de l'amant, plus n'est besoin, en effet, des offices de la lorgnette pour contempler à loisir ses traits séducteurs. Cet abandon est joliment exprimé dans la charmante gravure de Moreau le Jeune, de l'*Histoire du Costume,* de Rétif de la Bretonne, qui nous montre un soir, à l'Opéra, deux jeunes gens à la mode, deux *agréables,* dans une « petite loge » discrète. Ce doit être un entr'acte, car les petits-maîtres, le dos à moitié tourné à la salle, le bras sur l'appui de velours, laissant inactive la lorgnette dans leur main, examinent avec un plaisir évident, en fins connaisseurs, la jeune et gracieuse danseuse, toute pomponnée dans son galant costume de ballet, que leur présente une vieille à mine équivoque.

La Morlière reproche à la lorgnette de se prêter aux gestes mièvres de ces élégants prétentieux « qui sans cesse tournent, se dandinent, secouent la poudre de

leurs cheveux, regardent l'heure à leurs deux montres, jouent avec leurs bagues, leurs lorgnettes et leurs tabatières ! (1) »

De la Chaussée (2) cite cet adolescent

Qui sort de la coulisse armé de sa lorgnette.

Le portrait en sera par lui bientôt tracé :

Ce n'est qu'un jeune sot qui voudrait être un fat !

Mercier (3) nous explique aussi le rôle joué par la lorgnette dans la main d'un petit-maître :

« Il faut, quand on est femme, avoir dans une petite loge son épagneul, son coussin, sa chaufferette, mais surtout son petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre et de tout ce qui sort et qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture où est enchâssé un verre, de sorte qu'elle voit sans être vue. »

Demoustier fait le portrait de cet abbé

Lisant dans Sapho son bréviaire
Le dos voûté, le teint plombé
Lorgnant par devant, par derrière,
Complaisant, doux, mignard, poli,
Persiflant, grasseyant, rempli
D'amour, d'ambre et de suffisance.

Dans les *Chiffons ou Mélanges de raison et de folie* (4), Mlle Javotte, ravaudeuse, raille les petits-maîtres et leur dit : « Quand vous serez en cornettes, vous serez dispensés de vous découvrir et par conséquent de vous enrhumer par politesse. Vous aurez l'usage libre de vos deux mains, qui ont assez d'exercice avec vos badines, vos lorgnettes, vos tabatières et vos breloques. »

---

(1) De la Morlière. *Angola*, 1731.

(2) De la Chaussée. *Amour pour amour*, comédie datant de 1742.

(3) Mercier : La petite loge. *Tableau de Paris*, 1783.

(4) Les *Chiffons ou Mélanges de raison et de folie*, par Mlle Javotte, ravaudeuse, dédiés au cousin Jacques en 1786. L'exemplaire de cet ouvrage que nous avons consulté provenait de la collection des de Goncourt et portait cette note manuscrite de Jules de Goncourt : « Petit livre rare, des plus curieux pour l'histoire du chiffon. »

L'emploi excessif qu'on fait de la lorgnette offusque la noble dame du Bocage, qui s'écrie :

« J'entrai dans ma loge. A peine fus-je assise que j'aperçus vingt lunettes braquées contre moi ; j'avais bien vu, quelques fois, lorgner à l'Opéra ou à la

Tiré des *Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne. Gravure de Binet

Comédie ; mais ce n'était pas avec cette effronterie-là. On se servait d'un éventail ou d'un chapeau pour n'être point aperçu ; mais, dans cette occasion, on ne daigna pas prendre le moindre ménagement (1). »

Parmi ces effrontés se reconnaît « ce grand homme mal fait qui, portant une grosse lorgnette, semble insulter tous ceux qu'il regarde » (2).

---

(1) Lettre sur les spectacles et surtout sur l'Opéra-Comique, par Mme X... (Anne-Marie Lepage, dame du Bocage, d'après Barbier ; 1745.)

(2) *Le Colporteur*, ouvrage piquant sur les mœurs à l'époque de Louis XV, par Chevrier, 1753.

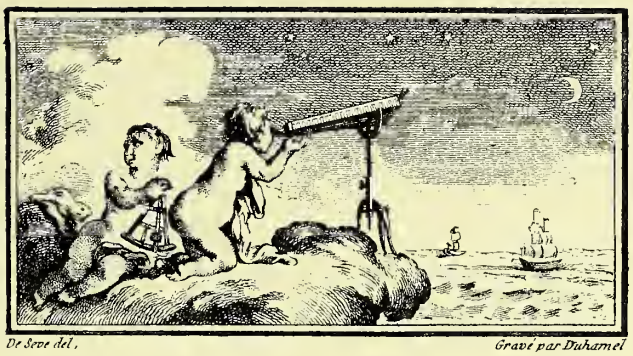
« Dieu vous conserve vos deux yeux, qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés », écrit Voltaire le 18 février 1771, au duc de Richelieu, maréchal de France.

La lorgnette servait alors, si on peut ainsi dire, à toutes les sauces. A un dîner offert en 1784, au petit Trianon, par Marie-Antoinette au roi de Suède Gustave III, le menu portait : Côtelettes de veau en lorgnettes, aux concombres farcis.

Nous voici arrivés aux heures tragiques de la Révolution. Plus de plaisirs mondains ! Le spectacle se donne maintenant place Louis XV (actuellement place de la Concorde). La lorgnette passe de la salle de théâtre à la place publique. Elle sert à mieux voir la dernière expression qui crispe le visage du supplicié, à saisir les dernières convulsions de la tête qui va tomber.

Il nous en coûte de terminer par un aussi lugubre souvenir ce coup d'œil jeté sur le rôle de la lorgnette au dix-huitième siècle — mais c'est l'Histoire !

JEUNE DAME AU THÉATRE
Émail Louis XVI



De Seve del. Gravé par Duhamel

LA LORGNETTE AU XVIIIE SIECLE

SA FORME — SON DÉCOR

Le dix-septième siècle n'avait connu que les « lunettes de Hollande » et les petites « Galilée » qui en réalité étaient des lunettes d'approche de dimensions réduites; puis le « lanstier » que Furetière décrit ainsi dans son Dictionnaire (1725) : « Espèce de lunette qui consiste en un simple verre, enchâssé dans un cercle de corne ou de matière précieuse, avec une petite queue qui sert à la tenir. A la faveur de cette lorgnette qu'on tient contre un œil en fermant l'autre, on lorgne tout ce qui se passe, on observe sans faire semblant de rien ».

Ce n'est donc guère que vers la seconde partie du dix-huitième siècle que la lunette d'approche, en devenant d'un usage plus fréquent, se transforme et devient ce qu'on est convenu d'appeler depuis « lorgnette ».

On en fait un instrument plus petit que la lunette d'approche, d'un maniement plus facile et que l'on peut faire manœuvrer d'une seule main; en même temps, la combinaison de ses verres se simplifie, leur nombre diminue dans deux tubes s'emboîtant l'un dans l'autre. Deux verres, l'un concave appelé oculaire, parce qu'il s'applique à l'œil, l'autre convexe tourné vers l'objet à examiner et nommé pour cette raison objectif, terminent les deux extrémités.

Tout d'abord « grosse comme le petit doigt » (1), elle devient un vrai

(1) Dictionnaire de Trévoux, 1732.

joujou dans des mains délicates, couvertes de bagues, celles des hommes à moitié cachées sous la manchette de fine dentelle, celles des femmes qui ne laissent passer sous la coquette mitaine que le bout des ongles roses.

Fig. 6
LORGNETTE EN POMPONNE
Vers 1725

Ces menues lorgnettes, l'une *(fig. 6)* en pomponne, ornée de ciselures, l'autre *(fig. 7)* en fer découpé sur fond d'or, sont reproduites ici.

L'ingénieur Thomin, « opticien de la Reine », fait de la lorgnette d'Opéra la description suivante, dans son Traité d'optique (1749) :

« La lunette d'approche à deux verres, qu'on appelle encore lunette d'Opéra ou de Spectacle, est composée de tuyaux qui entrent l'un dans l'autre, et aux extrémités desquels sont placés les deux verres. Le tuyau de l'oculaire doit être assez long pour pouvoir être tiré ou poussé selon la longueur de l'oculaire, autrement dit courte-vue.

« Il est encore, dit Thomin, une autre sorte de lunette d'Opéra qu'on nomme lunette de jalousie *(fig. 8)*, qui a les mêmes proportions que la première; mais dont la différence consiste en un miroir étamé, posé obliquement dans le tube percé d'un jour ovale sur le côté. Il suffit de présenter cette ouverture dans le sens où l'on désire aller à la découverte et la curiosité est aussitôt satisfaite. Son utilité se borne à nous faire voir, d'une manière qui échappe aux autres, une personne que l'on ne semble pas fixer. On aurait pu nommer cette lorgnette, lunette de bienséance, puisqu'il n'y a rien qui y soit plus contraire que de prendre une lunette ordinaire d'Opéra pour regarder quelqu'un en face. »

Fig. 7
LORGNETTE EN FER GRAVÉ A LA POINTE SUR FOND DORÉ
Époque Louis XVI

La fabrication de cette lorgnette est une spécialité que signalent les opticiens dans la nomenclature des objets qu'ils offrent au public. Tel celui-ci qui prend pour enseigne « Au Microscope. Quai des Augustins. Letellier, Ingénieur en optique et marchand miroitier, fait télescopes, lunettes, microscopes, lunettes à nez, de jalousie et d'Opéra. Tient cristaux de montres et tout ouvrage d'optique. »

La lorgnette ici reproduite *(planche 2, fig. 1)* est en émail de Saxe à décor de paysages et montée sur or. Son oculaire n'a pas de verre, sa glace inclinée permet d'observer sournoisement de côté « sans en avoir l'air » en

paraissant regarder devant soi. A son extrémité, le couvercle, doublé d'une glace, se referme sur une petite boîte à mouches ou à pastilles.

Les artistes orfèvres, peintres, émailleurs, ivoiriers s'emparent de la lorgnette, l'habillent de matières précieuses, la décorent, en font de véritables œuvres d'art. Tantôt elles sont en or ou en argent ciselé, en émail encerclé de pierres fines, tantôt en porcelaine ou en émail de Saxe, en vernis Martin ou encore en galuchat; d'autres sont en écaille ou en ivoire sculpté, ajourées ou posées d'or *(fig. 2, 3, 4, 5, 8,* puis *planches 2 et 4)*. De jolis écrins en peau de requin, en bois précieux ou en cuir très fin, cerclés d'argent, contiennent ces riches bibelots.

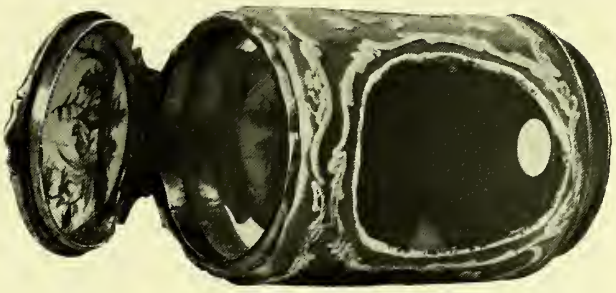


Fig. 8
LORGNETTE DE JALOUSIE, ÉMAIL DE SAXE
Époque Louis XV

Quelques descriptions de ces lorgnettes sont intéressantes à relever dans le livre de vente du fameux Lazare Devaux, qui fut à son époque le premier marchand de curiosités ayant la faveur des amateurs éclairés et des personnages de marque; il était également monteur en bronze, et comme tel, fournisseur attitré du Roi, de Mme de Pompadour et de toute la cour.

Le 22 décembre 1756, il vend à Mme de Pompadour « une lorgnette de Vincennes garnie d'or. Prix 180 livres (1) ».

Même date : à M. le comte de Lutzelbourg : « une lorgnette de Vincennes à guirlandes, garnie en or, avec l'étui. Au retour de l'or d'une autre, 132 livres ».

En décembre 1757, à Mme la duchesse de Mazarin, « un déjeuner de Vincennes, 72 livres; une lorgnette garnie d'or, 312 livres ».

Des lorgnettes en or émaillé gris et bleu sont payées l'une 900, l'autre 432 livres *(Mercure de France,* Décembre 1775).

Voilà des documents précis. Nous savons de même, par les archives des Affaires étrangères, que le 9 juillet 1742, le Roi fit offrir à l'ambassadeur de la Porte, une bague de diamants, des tapis, des tabatières, un couvert d'or dans un étui de roussette et une lorgnette d'Opéra, le tout pour le prix de 18.917 francs.

---

(1) La fragilité de la porcelaine explique la rareté des lorgnettes en porcelaine de Saxe, de Vincennes, de Sèvres parvenues jusqu'à nous.

En 1790, le Roi fit offrir au Grand-Vizir une lunette anglaise de 540 livres, et une autre du même prix à Reiss Effendi.

A la date du 10 janvier 1791, une affiche annonce que parmi les objets de valeur, diamants, et bijoux de toutes sortes, volés à Mme du Barry, en son château de Louveciennes, se trouvent « deux lorgnettes, l'une émaillée en bleu, l'autre en rouge avec le portrait du feu roi, toutes deux montées en or ».

FRAGMENT D'UN ÉCRAN REPRÉSENTANT LES CINQ SENS
Époque Louis XV

Une collection privée de Londres contient une lorgnette émaillée, que l'on dit avoir appartenu à Mme de Pompadour. Elle est ornée d'un sujet peint par Boucher et représentant Vénus.

Parmi les plus riches lorgnettes de cette époque, il faut mentionner celle, de style Louis XVI, qui parut à la vente du duc Hamilton. Elle est en jaspe recouvert d'ornements ondulés en or du plus fin travail.

La collection Wallace, à Londres, possède également deux spécimens intéressants datant du règne de Louis XVI : l'une de ces lorgnettes est en or, l'autre en émail bleu et blanc.

L'ingéniosité du fabricant vient s'ajouter au talent de l'artiste, quand, trouvant encore trop indiscrète la « jalousie », le lunetier imagine de dissimuler le petit tube, auxiliaire de curiosité, soit dans les replis ou dans la monture d'un éventail, soit parmi les multiples accessoires d'un nécessaire de poche, soit dans la béquille d'une canne.

L'éventail porte alors « en son milieu une petite ouverture garnie de mica, de verre, d'un treillis d'or ou de tulle, permettant de voir sans être vu. Ces petites ouvertures s'appellent des lorgnettes (1) ».

(1) Dictionnaire de Trévoux.

Ces accessoires de la coquetterie féminine sont, s'il faut en croire Ménage, chers aux prudes; son recueil de bons mots, intitulé *Ménagiana,* paru en 1715, contient cette définition :

« Les éventails à jour que les femmes prennent quand elles vont à la porte Saint-Bernard pour respirer le frais sur le bord de la rivière, et par

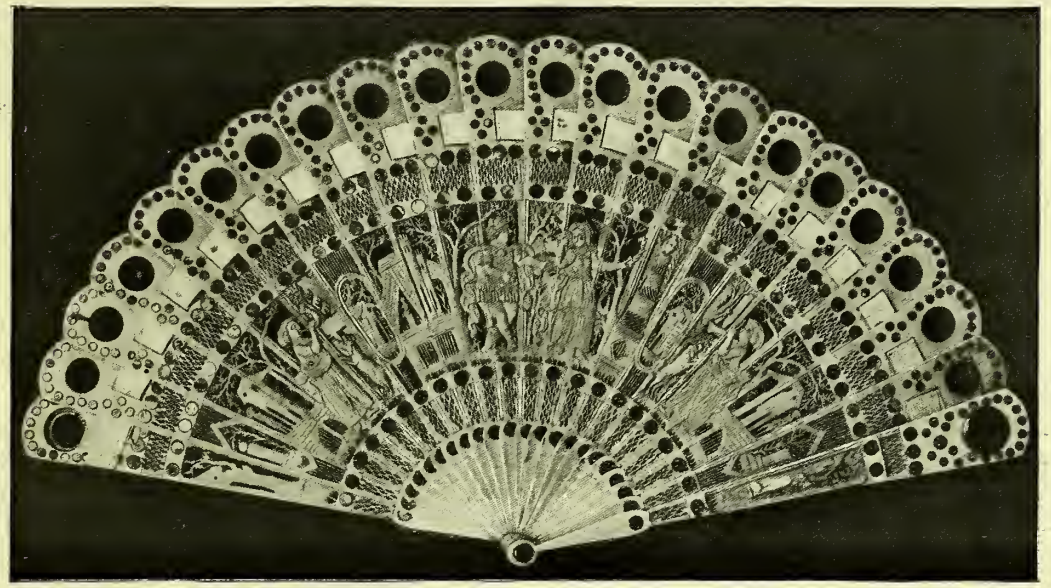


Fig. 9
ÉVENTAIL A LORGNETTE
Fin du XVIIIe siècle

occasion pour voir les baigneurs, s'appellent des lorgnettes ». On aurait pu aussi bien les appeler des fausses-pudeurs.

Voilà pour prudes coquettes
Des éventails à lorgnettes.
Des lanternes pour les jaloux,
Pour les Argus, des lunettes.

dit dans un couplet, en 1758, Mme Javart, l'actrice si aimée du maréchal de Saxe (1).

A travers ces petites fenêtres grillées, l'œil apparaissait comme celui d'une captive au regard malicieux. Ces éventails étaient des plus précieux : citons celui de la collection de Mme Jubinal, en ivoire découpé à jour avec appliques de gélatine imitant le mica et brillant à la lumière.

(1) *La Soirée des Boulevards.*

Un autre encore à monture de nacre appartient à la collection Doistau. Mlle Paule Bayle, l'érudite conférencière, possède un de ces éventails de la fin du dix-huitième siècle, à lucarnes ajourées d'un fin réseau de tulle.

Fig. 10
BÉQUILLE DE CANNE A LORGNETTE EN POMPONNE
Époque Louis XV

Sous le règne de Louis XVI, on imagine un nouveau dispositif de la lorgnette qui se place dans l'éventail. Chaque brin de l'éventail est percé dans le haut d'une petite ouverture ronde qui, une fois les feuilles repliées sur elles-mêmes, forme une sorte de tube à l'extrémité duquel deux verres sertis dans les deux panaches font office de lorgnette *(fig. 9)*.

Marie-Antoinette s'inspira de cette invention pour faire accepter un cadeau à la grande-duchesse Nathalie de Hesse-Darmstadt, femme de Paul Ier, futur empereur de Russie. Le 23 mai 1782, au cours d'une brillante réception de gala au théâtre du château de Versailles, la Reine ayant abandonné la scène, où elle se plaît si souvent à jouer elle-même la comédie, fait les honneurs de la salle à ses nobles hôtes. Or, sachant la Grande-Duchesse légèrement myope, elle s'est préoccupée de remédier de façon discrète à cet inconvénient. A cet effet, elle a fait dissimuler une petite lorgnette dans la monture d'un éventail enrichi de diamants et du meilleur goût, puis au moment où la Grande-Duchesse prend place auprès d'elle, elle le lui offre en lui disant : « Je sais que vous avez, comme moi, la vue basse, laissez-moi mettre à votre disposition ce petit objet, que je vous prie de garder en souvenir de moi ». Et la Grande-Duchesse, très touchée de cette délicate attention, accepte le magnifique éventail offert avec tant de grâce. Il était l'œuvre de Chevalier, le fameux éventailliste de la rue Dauphine.

Fig. 11
BÉQUILLE DE CANNE A LORGNETTE EN BRONZE DORÉ, AVEC MIROIR, SIFFLET ET SIX BOITIERS
(Collection du grand duc Alexis)

L'étui-nécessaire contenant la lorgnette remonte au règne de Louis XV. Cet étui cylindrique forme un nécessaire complet, dont le centre est traversé par un tube vide garni à chaque extrémité d'un verre optique. Lorsque la lorgnette n'est pas utilisée les verres sont voilés par une petite targette. Autour de ce tube se groupent : ciseaux, poinçon, petite aune, couteau, crayon, etc. (1). Toute élégante porte ce petit bibelot avec le flacon de sels, la cassolette à parfums, la boîte à mouches et la bonbonnière.

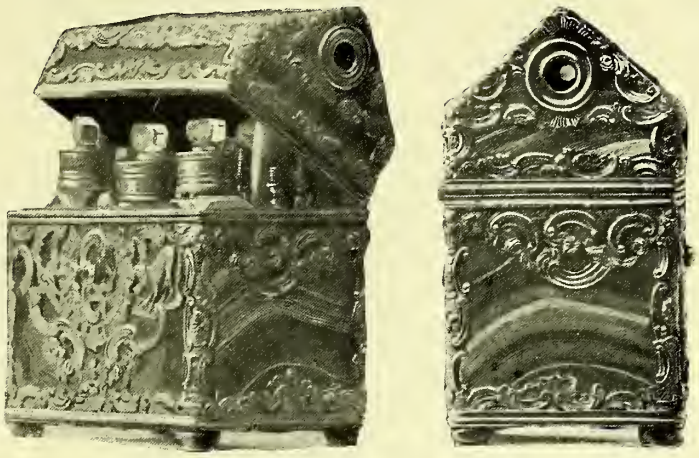


Fig. 12
BOITE-NÉCESSAIRE A LORGNETTE EN AGATE ET OR
Époque Louis XV
(Collection Polovtsoff)

On pourrait s'étonner de voir la lorgnette de spectacle, voisiner dans le même étui avec l'outillage des travaux féminins; mais des auteurs du dix-huitième siècle, comme Marivaux, expliquent que « partout, même au théâtre, les femmes travaillent à leur ouvrage, ce qui remplit à leurs yeux le double but de ne pas paraître inactives et de développer leur grâce. » Ces ouvrages tiennent d'ailleurs une grande place dans leurs préoccupations de plaire. On conçoit, dès lors, qu'elles aient besoin d'avoir réunis dans le même étui, qu'elles emportent au théâtre, leurs menus outils de travail et leur lorgnette (2).

Fig. 13
BOITE A CURE-DENTS AVEC LORGNETTE

(1) C'est un opticien anglais, nommé Ribright, et dont nous avons pu suivre la trace commerciale de 1752 à 1796, qui eut le premier l'idée d'introduire ainsi la lorgnette au centre d'un nécessaire.

(2) Ces menus travaux féminins au dix-huitième siècle sont affaire de mode. Le 29 mai 1718, la duchesse d'Orléans signale un ouvrage qui fait fureur. Elle écrit à ce sujet : « Je fus hier aux Carmélites pour remercier les bonnes sœurs, car elles m'avaient envoyé de leur ouvrage et comme la mode est à présent de faire des nœuds,

Sur un de ces étuis-nécessaires à lorgnette, on peut lire cette galante et tendre inscription : « La vue de l'être aimé me remplit de bien-être » (1).

La lorgnette trouve aussi le moyen de se dissimuler, pour les femmes, dans le drageoir en émail ou en porcelaine de Saxe; pour les hommes, entre les deux parties de la boîte élégante dans laquelle, d'un côté, ils prennent la pincée de tabac d'Espagne et, de l'autre, offrent galamment aux dames le bonbon à l'ambre ou à la bergamote *(planche 2)*.

On l'introduit encore dans les béquilles, d'or, de Saxe ou d'écaille, qui servent de poignées aux gros joncs alors à la mode. A ces cannes de rotin, « on fait des poignées qui, ayant aux deux bouts des verres, l'un oculaire et l'autre objectif, servent de lunettes d'approche, avec lesquelles on lorgne les objets peu éloignés (2) *(fig. 10)*.

La lorgnette dissimulée dans cette béquille est fermée par une petite targette protégeant chaque verre. La longueur de la canne est calculée de telle façon que son propriétaire, étant assis, puisse avoir sa lorgnette à la hauteur de son œil.

Un certain Auxerre nous apprend qu'il « fait et vend toutes sortes de cannes d'Angleterre avec des béquilles à lunettes ».

Le grand-duc Alexis de Russie possédait, dans sa collection de cannes anciennes, un de ces joncs surmonté d'une lourde béquille en bronze doré. Cette béquille *(fig. 11)* compliquée et mystérieusement machinée ne comprend pas moins de six cachettes avec couvercles fermant hermétiquement. Un long bec recourbé forme sifflet; le couvercle supérieur est doublé d'une glace et une lorgnette traverse le tout. Cette canne a-t-elle appartenu à quelque grande dame? Ou plutôt, comme son poids l'indique, ne serait-ce pas la canne d'un

---

elles m'ont offert un sac à nœuds. Dites-moi, ma chère Louise, si vous en faites aussi, Mme d'Orléans ne fait autre chose le jour, la nuit, à la Comédie, partout ».

Le nœud, nous apprend Henri Havard dans son Dictionnaire, était un ouvrage d'aiguille analogue au filet.

D'autres travaux peu absorbants se succèdent durant le dix-huitième siècle. Mme de Genlis nous parle de la « Frivolité », petite dentelle en forme de 8 qui se fait à l'aide des doigts et d'une mignonne navette. Elle nous dit dans ses Mémoires : « La frivolité ne servait à rien; mais c'était une espèce d'emblème qui exprimait l'aversion que toute femme doit avoir pour l'oisiveté; on allongeait le doigt, on le faisait crochu tout en restant étendu. On tenait la navette partout : à la Comédie, à la danse pendant les répétitions d'hiver. La danseuse prenait les cœurs en faisant d'un air distrait des nœuds avec sa navette ». De 1792 à 1793, c'est le parfilage qui occupe les doigts. Ce travail consiste à extraire les fils d'or de galons ou de tissus d'or. On utilise ensuite ces fils pour un autre usage; le plus souvent on les vend au poids de l'or.

(1) Cet étui appartient à la collection de M. Bernard Franck.

(2) *Dictionnaire du Commerce*, Édition de 1723.

de ces coureurs qui précédaient autrefois les carrosses, pour leur faire faire place? Ou bien encore celle d'un piéton chargé, dans ces temps où la poste n'existait pas, de porter les lettres à destination? Rien ne vient confirmer l'une ou l'autre de ces suppositions; mais l'objet, malgré son poids, n'en est pas moins très curieux par tout l'attirail qu'il contient.

Dessin de Watteau Fils

Fig. 14

L'invention des frères Montgolfier n'est pas sans influence sur la lorgnette. L'image de la mongolfière s'envolant loin de la terre sert parfois de motif au décor de la lorgnette, comme c'est le cas pour le charmant spécimen en vernis Martin reproduit dans cet ouvrage et datant de 1783.

Watteau fils nous montre une jolie curieuse, mise à la dernière mode, suivant de sa lorgnette avec un réel intérêt l'élu de son cœur planant au-dessus d'elle dans une périlleuse nacelle.

En 1785, Grimod de la Reynière, cet original et étrange amoureux de la table, à qui l'on doit plusieurs traités de gastronomie, imagine d'écrire un livre satirique qu'il intitule : « *La Lorgnette philosophique* ». Ce titre, dit l'auteur dans sa préface, prêtera beaucoup à la critique et c'est déjà quelque chose. « Il serait donc inutile de dissimuler à l'honorable lecteur que nous avons seulement prétendu décorer notre livre d'un titre nouveau sans trop nous embarrasser du reste. Que ce titre soit bizarre, impertinent ou ridicule, ce n'est pas notre affaire; il suffit qu'il donne envie de lire l'ouvrage. »

Il faut croire à son goût pour la lorgnette, car il ne manque pas de la faire figurer dans son ex-libris *(fig. 15)* que nous explique ainsi Poulet-Malassis :

« Sous son blason sommé de la couronne de comte, à laquelle une toque

d'avocat sert de cimier-falot, sont jetés pêle-mêle des livres, une coupe, un masque, une marotte (emblème de ses folies). A droite, une énorme lorgnette est posée sur une colonne à chapiteau corinthien. A gauche, une branche de laurier s'enroule à un bâton que surmonte le bonnet de la Liberté. Cette composition dit la profession du personnage, avocat au parlement, ses goûts littéraires, ses habitudes de folie et d'indépendance endiablée, et surtout ses excentricités. »

Par ces quelques spécimens de lorgnettes du dix-huitième siècle, on peut voir jusqu'où pouvait aller l'ingéniosité des artistes dans le décor de la lorgnette et combien on y mettait de goût fin et délicat. Aussi sont-elles, maintenant, recherchées des amateurs, et classées parmi les bibelots précieux.

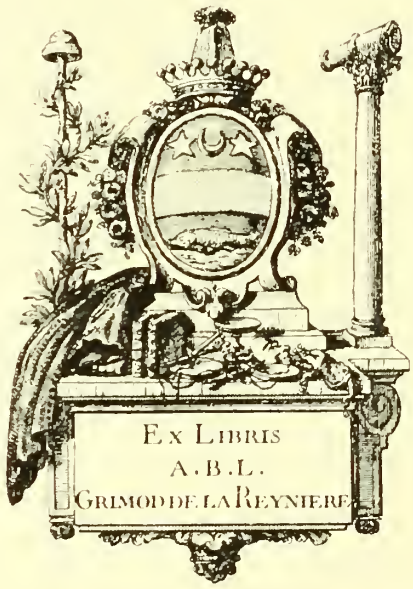


Fig. 15

Opticien.

LA LORGNETTE AU XIXE SIÈCLE

PARIS respira », dit un auteur contemporain, lorsque, avec la fermeture du Club des sanguinaires Jacobins, parut calmée la folie révolutionnaire qui avait désolé toute la France et surtout sa capitale depuis 1789. « Alors ce fut une véritable explosion de joie. On oublia tout ce qu'on avait souffert..... Paris n'était ni régénéré, ni converti. Il y avait des regrets plutôt que des remords. Ce qu'il regrettait, c'était l'élégance, le plaisir..... Paris se montra aussi léger qu'au temps de la Régence..... La grande préoccupation est de danser. Partout s'ouvrent des bals publics..... Il y a du monde dans les restaurants..... Les concerts du théâtre Feydeau ont une vogue incroyable. Trois jours d'avance on fait queue au bureau pour obtenir une place et pouvoir applaudir le chanteur Garat dont le succès va aux étoiles. On s'amuse sans faste, sans prétention, mais avec un entrain extraordinaire » (1). Tel est l'état d'esprit, telles sont les distractions de la société parisienne en l'an III. Mais quelques mois après, en l'an IV, la parodie de la Régence est encore plus complète. « Barras a les Incroyables comme le Régent avait les Roués ». Les salons dorés, ceux de Mme de Staël, de Mme de Récamier, de Mme Tallien et de Mme de Beauharnais reçoivent une brillante société. Les femmes, avec une coquetterie extrême, sont bien heureuses que la vogue des

(1) Imbert de Saint-Amand. *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine.*

vêtements à l'antique leur permette d'exhiber leurs charmes en un accoutrement d'une sobriété suggestive.

« Partout dans Paris s'organisent des bals de souscription et d'abonnement..... La jeunesse veut vivre, veut réparer le temps perdu, veut chanter, veut rire, veut danser. Il lui faut des fêtes et du bruit, du plaisir et de l'amour. La voilà qui s'écrie : « Amusons-nous, amusons-nous! Qu'on se cotise pour payer les orchestres, pour allumer les lustres... La Chaussée d'Antin, les boulevards sont pleins d'animation ».

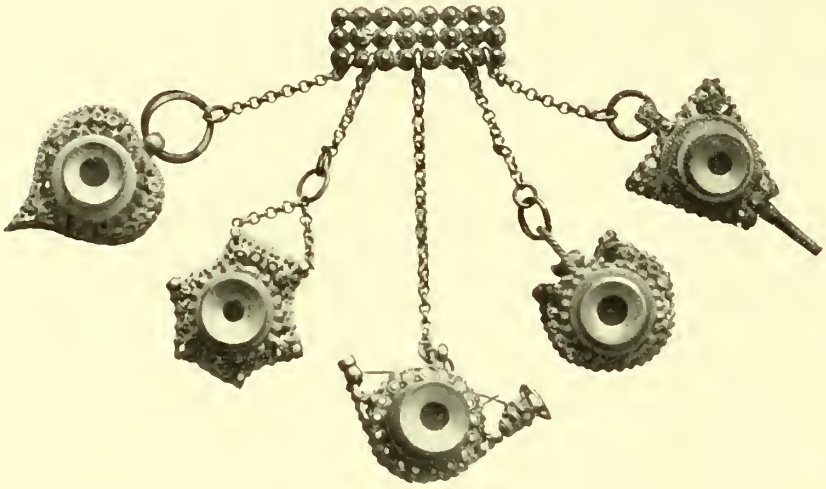


Fig. 16
LORGNETTES-BRELOQUES
XIXe siècle

Et pour ne pas perdre un seul détail de tous ces divertissements, de toutes ces fêtes, pour se donner aussi l'occasion de ces gestes précieux que la mode conseille, voici cette société exubérante du Directoire qui s'empare du monocle, du binocle, de la lorgnette, ne se sépare plus de ces accessoires et en abuse à la promenade, au théâtre, au petit Coblentz, à Longchamps. Chaque *Incroyable*, chaque *Merveilleuse* affecte d'avoir la vue mauvaise. La mode a le ridicule de l'ordonner, parce que la femme fait valoir la jolie rondeur de son bras nu en lorgnant et que l'homme peut accentuer dans cette même attitude cet air impertinent qui « *paole d'honneu!* » est du dernier bon ton. Ainsi à cette époque et pendant les années qui suivront, sous le Consulat, les salons n'ont jamais été plus brillants, les théâtres plus remplis par la foule ; Talma se fait applaudir au Théâtre-Français, Elleviou, Martin et la Dugazon au théâtre Feydeau, les chanteurs italiens dans la salle Olympique; puis sous l'Empire, à la cour comme dans tout Paris, ont lieu des fêtes fastueuses; l'engouement pour la lorgnette est alors à son comble. Tout est prétexte à la lorgnette : éventails, flacons, manches de cannes ou d'ombrelles et surtout une quantité de breloques, adoptant des formes variées à l'infini : cœurs, lyres, soufflets, réticules dissimulent en leur centre la lorgnette-bijou.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

1,2,3,4,5_LORGNETTES décorées au vernis
6_LORGNETTE en forme de montre, or et perles 1821
7,8_LORGNETTES décorées de miniatures à la gouache, représentant les poètes du XVIIe siècle et des figures de femmes
9_LORGNETTE en porcelaine de Paris, pâte dure de Locré

Lunettes et Lorgnettes de jadis.

J. Leroy et Cie Edit. Paris

1

2

3

4

5

6

7

9

8

1, 2, 3, 4, 5 _ LORGNETTES décorées au vernis
6 _ LORGNETTE en forme de montre, or et perles 1821
7, 8 _ LORGNETTES décorées de miniatures à la gouache, représentant les poëtes du XVIIe siècle et des figures de femmes
9 _ LORGNETTE en porcelaine de Paris, pâte dure de Locré

J. Leroy et Cie Edit. Paris

« Le sac remplace les poches, bannies désormais du trousseau d'une jolie femme. On ne le quitte jamais; il y en a de toutes les couleurs, les plus élégants sont brodés en or ou en soie. Une bourse plus ou moins garnie, une lunette, un mouchoir, un roman : c'est tout ce qu'il faut pour qu'il soit complet (1) ».

Jusqu'en 1760, la lorgnette avait conservé la forme droite avec un seul tube libre sans arrêt; seul, le décor changeait suivant les modèles. Mais, à partir de cette date, le corps s'élargit du côté de l'objectif et s'amincit graduellement jusqu'à l'oculaire. La lorgnette, en raison de la forme qu'elle adopta de ce fait, fut surnommée lorgnette poire. Puis survinrent d'autres modifications dans sa fabrication. Son corps se rapetissa jusqu'à n'avoir plus qu'une hauteur de trois centimètres, celle d'un rond de serviette; le tube fut alors divisé en cinq ou six tirages s'emboîtant les uns dans les autres avec une telle précision que tous arrivaient à disparaître dans leur étroite monture *(planche 7* et *fig. 21)*. Certains modèles appelés lorgnettes de gilet ne dépassaient même pas un centimètre d'épaisseur et se portaient facilement dans le gousset, ainsi qu'une montre plate.

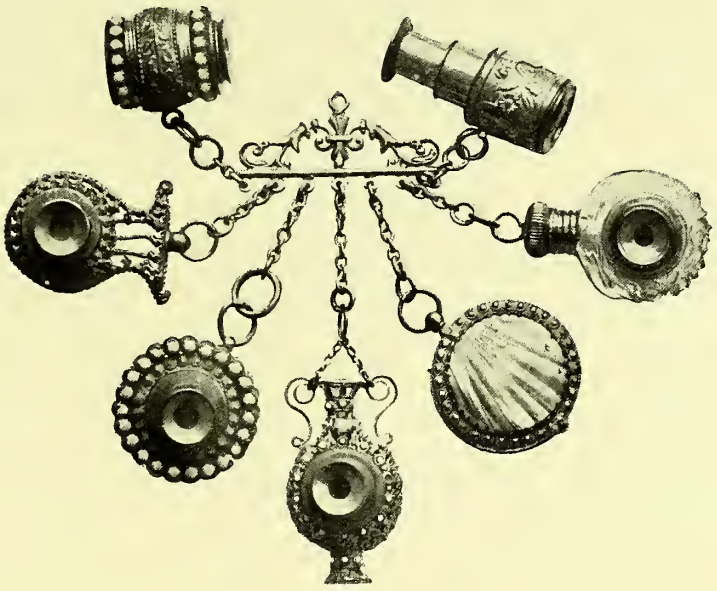


Fig. 17
LORGNETTES-BRELOQUES
XIXe siècle

La première lorgnette à plusieurs tirages qui ait été mentionnée dans un document de l'époque se trouve au château de Versailles, dans le portrait du général de Luckner. Ce portrait peint par Couderc est daté de 1763. On se souvient que c'est au comte de Luckner, devenu maréchal, que Rouget de l'Isle dédia sa *Marseillaise*, alors « chant de guerre de l'armée du Rhin », et que ce fut lui qui fit exécuter pour la première fois notre hymne national, le 29 avril 1792, sur la place d'armes de Strasbourg.

(1) Tableaux des modes de Paris, 1799.

Le Musée de Cluny possède deux lorgnettes à tirages de l'époque du Directoire; l'une est en nacre, l'autre est décorée au vernis, fond noir avec amours dorés.

Cette mention mérite d'autant plus d'être retenue que la présence des lorgnettes est rare dans nos musées nationaux; nous n'en connaissons qu'au

Fig. 18

ÉVENTAIL A LORGNETTE DANS LA RIVURE

Epoque du Premier Empire

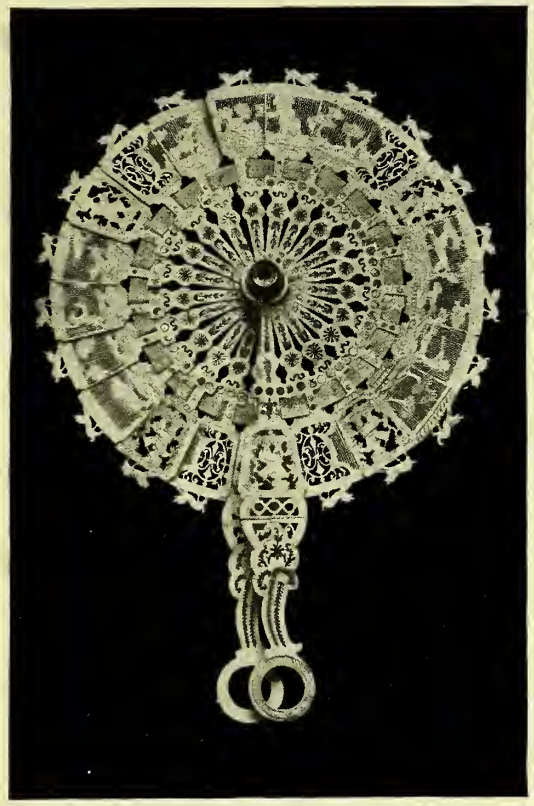
Musée d'Orléans, qui en a cinq, appartenant à diverses époques, et plusieurs au Musée Carnavalet, de l'époque du Directoire.

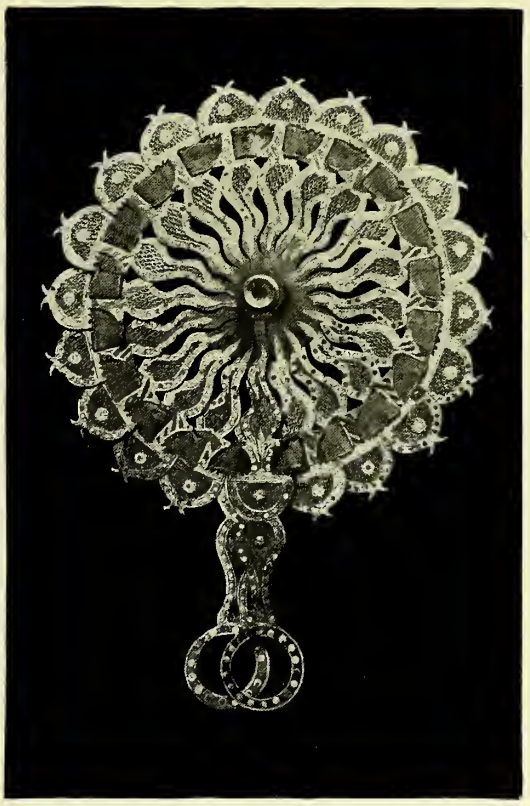
Sous l'Empire, les lorgnettes conservent la forme poire et la forme tonneau, cette dernière inspirée des barils de poudre dont Napoléon faisait alors un si grand usage *(fig. 26 et 27)*.

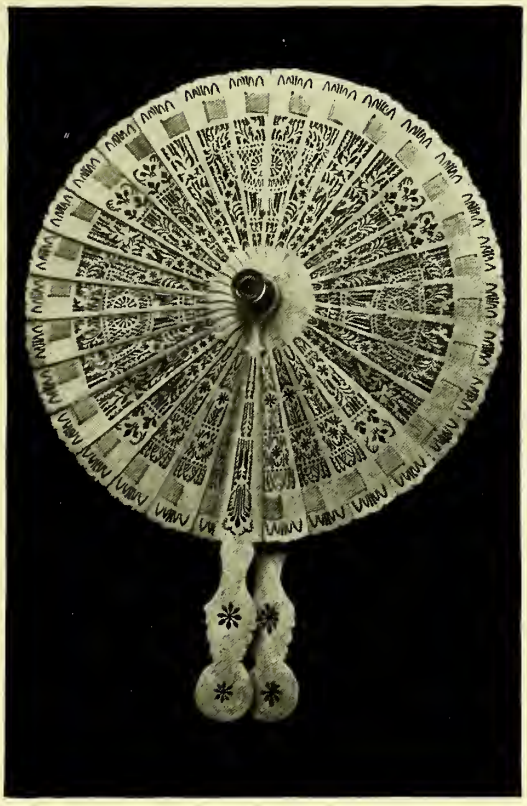
Au point de vue du décor, nous sommes loin du goût raffiné du siècle précédent; la mode est aux notes vives, disons même criardes; on aime le clinquant, ce qui attire le regard, sans le retenir toutefois. Couleurs voyantes, mal assorties; c'est le style froid et pompeux qui restera la marque de l'époque.

Quelques lorgnettes font cependant exception.

Nous reproduisons des lorgnettes ornées de miniatures sous verre circulaire ou de gouaches représentant des portraits d'hommes célèbres, des têtes de femmes ou des paysages. D'autres sont recouvertes de vernis rouge,







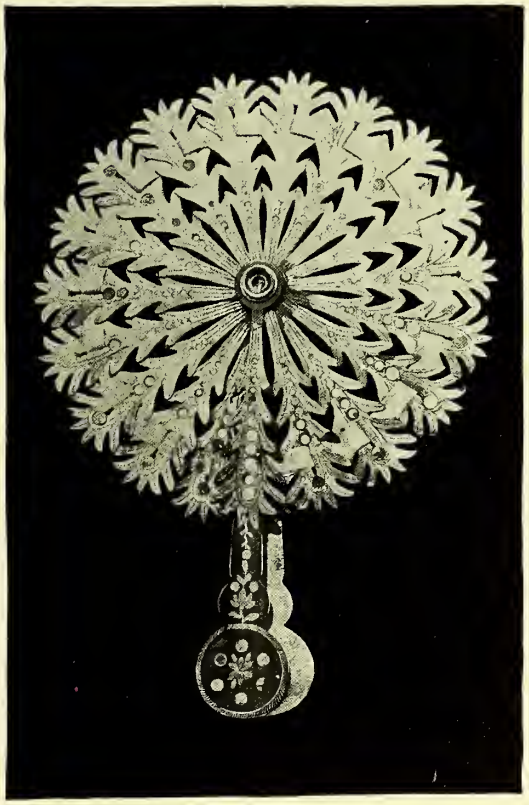


Fig. 19

ÉCRANS-SOLEIL A LORGNETTE CENTRALE, EN IVOIRE ET EN CORNE

Premier Empire

noir ou vert, agrémenté de motifs dorés représentant des trophées de guerre : des lauriers, des griffons, des chars, des lyres, etc.

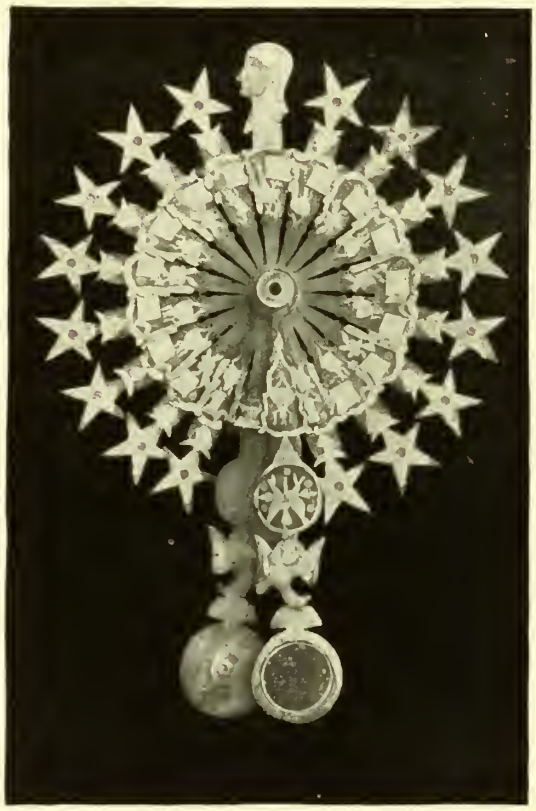


Fig. 20
ÉCRAN-SOLEIL EN CORNE, LORGNETTE AU CENTRE
Premier Empire

Dans ses Mémoires, la générale Junot, duchesse d'Abrantès, expliquant ce qu'était à son époque une corbeille de mariage, raconte que : « son fiancé lui offrit dans une corbeille, en forme de vase, recouvert en velours blanc et vert richement brodé d'or, tout ce qu'une femme élégante pouvait désirer en cachemires, dentelles les plus fines, robes de blonde, pièces de mousseline de l'Inde lamée d'or et d'argent, des rubans, des sacs, des éventails, des gants, des essences de chez Fargon, des nécessaires, renfermant tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en or émaillé et une lorgnette en écaille blonde avec deux rangées de diamants. »

Occupons-nous maintenant de quelques-unes des lorgnettes déguisées.

Après la Révolution, les grands éventails derrière lesquels les femmes du dix-huitième siècle se plaisent à dissimuler leur visage sont remplacés par de petits éventails dits lilliputiens, dans la rivure desquels est glissée une minuscule lorgnette à tirage *(fig. 18)*.

Fig. 21
LORGNETTE EN IVOIRE AJOURÉ

Mme de Genlis consigne le fait, dans son Dictionnaire des Étiquettes.

« Dans le temps où l'on rougissait souvent, dit-elle, où l'on voulait dissimuler son embarras et sa timidité, on portait de grands éventails. C'était à la fois une contenance et un voile : en agitant son éventail, on se cachait. Aujourd'hui l'on rougit peu, on ne s'intimide point, on n'a nulle envie de se cacher, et on ne porte plus que des éventails imperceptibles. »

Les Merveilleuses vêtues de tuniques grecques portaient négligemment ces éventails-lorgnettes glissés entre la robe et la ceinture.

On les appelait aussi des « demi-contenances » et ils étaient le complément indispensable d'une toilette élégante, le cadeau obligé des corbeilles de mariage ou de la corbeille de baptême offerte à la jeune marraine par le parrain. Croyons-en sur ce dernier point, l'Ermite de la Chaussée d'Antin, M. de Jouy, qui, ayant été parrain à la date du 31 août 1811, nous raconte qu'il dut acheter chez Tessier, parfumeur à la Cloche d'Or, une corbeille de baptême où l'on mit, pour le prix de 420 francs, « un bouquet de fleurs artificielles, quelques sachets, deux flacons d'essence de rose, un collier de pastilles du sérail, dix douzaines de paires de gants et enfin deux éventails, l'un brodé en acier, l'autre en écaille blonde et à lorgnette. »

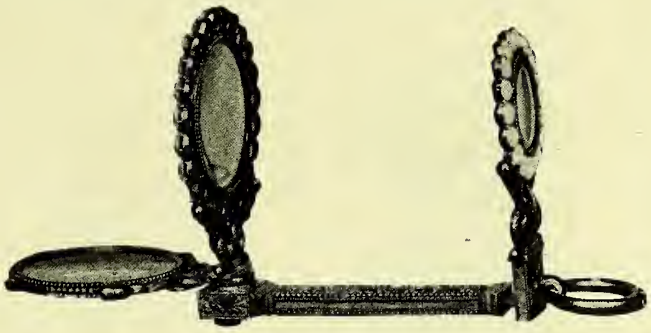


Fig. 22

LORGNETTE DE CEINTURE DITE A BASCULE OU A TIRAGE, AVEC MONOCLE OR ET TURQUOISES

Travail anglais 1810

Les éventails affectaient aussi la forme ronde d'un écran et la petite lorgnette était alors logée tout à fait au centre, à l'endroit où les brins d'ivoire ou d'écaille ajourés et pailletés venaient se réunir *(fig. 19)*.

L'éventail-écran ou éventail-soleil, reproduit dans cet ouvrage, est des plus curieux. Le brin du milieu est surmonté du buste de Bonaparte. L'étoile de la Légion d'honneur termine les autres brins, fixant l'époque de cette pièce qui ne peut être antérieure à l'année 1802; les aigles forment une partie des panaches et tout l'écran d'écaille est décoré des emblèmes napoléoniens *(fig. 20)*.

Les deux extrémités arrondies des panaches contenaient quelquefois deux verres d'optique pouvant servir de binocle, ou deux petits miroirs à l'usage des coquettes, ou simplement deux trous pour y passer le doigt.

Fig. 23
LORGNETTE FORME MONTRE, OR ET PERLES
1821

Vers 1820, la lorgnette était quelquefois remplacée dans l'éventail par un petit kaléidoscope.

Nos enfants ont délaissé aujourd'hui ce jouet d'origine anglaise, dont les trois glaces sont disposées de telle façon que le moindre mouvement déplace les parcelles de verres de diverses couleurs qui y sont renfermées, donnant ainsi naissance aux mosaïques les plus inattendues, aux dessins les plus riches et les plus variés. Ce modeste instrument d'optique fournit à l'industrie des tissus de cachemire, alors à la mode, des combinaisons d'arabesques et de couleurs que les dessinateurs n'eurent plus qu'à copier.

Fig. 24
LORGNETTE-BRELOQUE EN OR
1821

Le kaléidoscope, introduit en France en 1818, dut aux fameux opticiens Chevallier et Jecker des perfectionnements qui leur procurèrent un succès considérable. Chacun voulut avoir un kaléidoscope.

« Le tube aux mille fleurs », comme l'appellent les Chinois, devint le jouet le plus en vogue. On en fit de toutes les tailles : les uns gros comme des longues-vues, d'autres si petits qu'on les portait en breloques; on les introduisit aussi, comme nous l'avons dit, dans la rivure d'un éventail.

Ce joujou, fils de la surprise
Et par la mode adopté,
Semble avoir choisi pour devise :
Inconstance et diversité.
Jaloux et fier du plaisir qu'il nous donne,
Nous le voyons accroître ses succès :
Il change, il plaît, il enchante, il étonne,
C'est vous dire qu'il est français !

Mauvais vers de réclame (1), à coup sûr; mais d'une forme moins mali-

(1) *Almanach du Petit Modiste français, 1818.*

cieuse que les suivants, chantés par « M. Optica » sur un air de vieux vaudeville :

D'un amant ou bien d'un mari
Mettez le portrait dans la lunette;
Aussitôt de l'objet chéri
L'image trois fois se répète.
Le kaléidoscope, entre nous,
Mesdames, doit vous plaire, et pour cause,
Quand on est curieux, il est doux
De voir trois fois la même chose (1).

En même temps que le kaléidoscope-breloque, le baril, breloque à lorgnette, naît, en 1821, la lorgnette simulant une montre enjolivée de perles ou de turquoises *(fig. 23* et *planche 7, fig. 6)*. La grande mode est de regarder au travers du monocle tenu à la main. Ce monocle *(fig. 22)* est très richement décoré, on en fait en toutes matières précieuses aussi bien qu'en écaille, nacre ou en ivoire. Ces objets se portent suspendus au col par une chaînette de corail, d'acier ou d'or.

Un opticien pratique a l'idée — pour les amateurs des courses de chevaux — de compléter la luxueuse lunette d'approche à un seul tirage, par une montre qui se retire à volonté *(fig. 25)*.

Puis la lorgnette, que l'on s'est efforcé de dissimuler en d'autres objets, sert à son tour de réceptacle à certains bibelots de coquetterie. La lorgnette simulée est un simple cartonnage de forme cylindrique, tenant lieu le plus souvent de boîte à poudre; on l'emporte au théâtre et on peut la laisser en évidence sur le rebord d'une loge sans qu'aucun spectateur se doute de sa véritable destination. Quelquefois, adoptant la forme des lorgnettes poires, cette boîte sert à contenir un nécessaire composé d'aiguilles, du dé à coudre et de ciseaux.

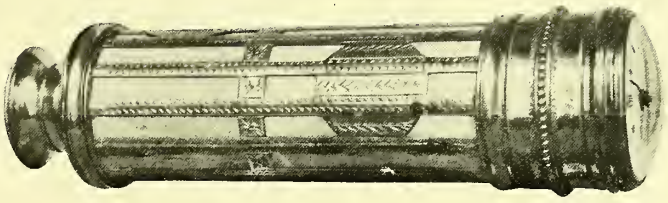


Fig. 25
LUNETTE D'APPROCHE AVEC MONTRE EN OR SUR FOND BLEU
Travail anglais, 1823

(1) *Journal des Dames*, 3 septembre 1821.

La lorgnette de jalousie du dix-huitième siècle ne se rencontre plus que rarement au dix-neuvième siècle. Dans son ouvrage *le Conservateur de la vue* qui parut en 1815, Chevallier en fait la description suivante :

« Polémoscope ou lorgnette de jalousie. Ce nom est composé de deux mots grecs qui signifient : Voir la guerre ou la dissension. Effectivement une lunette qui nous fait voir une personne sur laquelle nos regards ne semblent pas s'arrêter et qui nous permet de suivre toutes ses actions, en lui dérobant l'attention que vous faites à elle, une telle lunette doit amener très fréquemment la dissension et c'est par extension qu'elle se nomme lunette jalouse, car la jalousie n'est pas la plus paisible des passions. On peut dire que cette lunette satisfait la curiosité sans blesser la politesse. C'est à ce point de vue qu'il est très convenable d'en faire usage et cependant elle est peu employée et maintenant complètement délaissée (1). »

Fig. 26
LORGNETTE EN IVOIRE EN FORME DE BARIL

Voilà donc la lorgnette de jalousie condamnée, elle n'a pas fourni une aussi brillante carrière que la lorgnette, sans épithète, que devaient illustrer dès le début du dix-neuvième siècle de glorieux patronages.

L'impératrice Joséphine, qui, très coquette, adorait particulièrement les bibelots, raffolait de lorgnettes. Hector Fleischmann dit d'elle avec sévérité qu'elle aimait les pierreries « non point exclusivement pour la valeur vénale qu'elles représentent, mais encore pour ce qu'elles lui donnent de puéril plaisir (2). »

Joséphine était une cliente fidèle du Petit Dunkerque. Ce magasin était devenu le rendez-vous de tout ce que Paris contenait d'élégants et de merveilleuses, qui trouvaient là l'occasion de se ruiner en de coûteuses fantaisies.

« L'impératrice achète là, pour des prix étrangement exorbitants des breloques, des brimborions, des bouts de corail ou d'ambre, quelquefois si gros qu'on peut y loger une lorgnette de spectacle (3). »

Cette lorgnette, faite d'un seul morceau d'ambre, montée en or, a fait partie

(1) Le Polémoscope-télescope a été inventé en 1637 par Hévélius *(Encyclopédie)*.
(2) *Dessous de Princesses et Maréchales d'Empire*, par Hector Fleischmann.
(3) *Idem*.

de la collection de la princesse Mathilde et a figuré à la vente qui eut lieu après son décès.

Quant à Napoléon, les artistes qui ont reproduit son image nous le montrent le plus souvent une longue-vue à la main, si bien que celle-ci est devenue presque un de ses attributs.

Qu'il soit représenté à pied, sur un champ de bataille étudiant les positions de l'ennemi, ou bien sur son cheval blanc, comme dans le « Napoléon à Wagram » de Vernet, au Musée de Versailles, il a toujours en main cette fameuse lunette d'approche, soit braquée devant l'œil, soit tenue derrière son dos; lorsqu'il se trouve sous la tente, elle est là, près de lui, sur sa table, avec ses plans de campagne.

Fig 27
LORGNETTE EN IVOIRE EN FORME DE BARIL

La première statue de Napoléon, exécutée par Chaudet et placée au sommet de la colonne Vendôme, le représentait en empereur romain, mais, en 1814, cette statue fut remplacée par une autre effigie due au sculpteur Seurre et montrant un Napoléon plus familier à la foule, c'est-à-dire revêtu de la fameuse redingote et du petit chapeau, la main gauche placée dans l'ouverture du gilet, la droite baissée tenant la traditionnelle lorgnette. Cette statue, déboulonnée en 1871, sous la Commune, par l'ordre du peintre Courbet (1), a été remplacée par celle de Dumont, actuellement encore sur la colonne et qui représente, comme la première, Napoléon en empereur romain.

Dans son testament de Sainte-Hélène, Napoléon chargea Marchand, son premier

(1) Cette statue fut transportée aux Invalides et le Musée de Versailles en possède une réduction.

valet de chambre, de remettre à son fils, le roi de Rome, quand il aurait seize ans, « sa lunette de guerre et sa lunette de France ».

On peut voir au Musée Carnavalet le nécessaire de campagne de l'Empereur rapporté de Sainte-Hélène par le général Bertrand. Parmi les divers objets de ce nécessaire se trouve une lorgnette rentrante, en écaille brune étoilée et cerclée d'or; elle est en vermeil à trois tirages, et, ouverte, elle atteint une hauteur de 10 centimètres. Le tout se trouve enfermé dans un coffret qui porte la marque de Biennais. Ce fabricant, fournisseur de la Cour, avait acquis une grande réputation, spécialement avec des nécessaires « que personne, au reste, n'a jamais faits comme lui », dit la duchesse d'Abrantès en ses Mémoires.

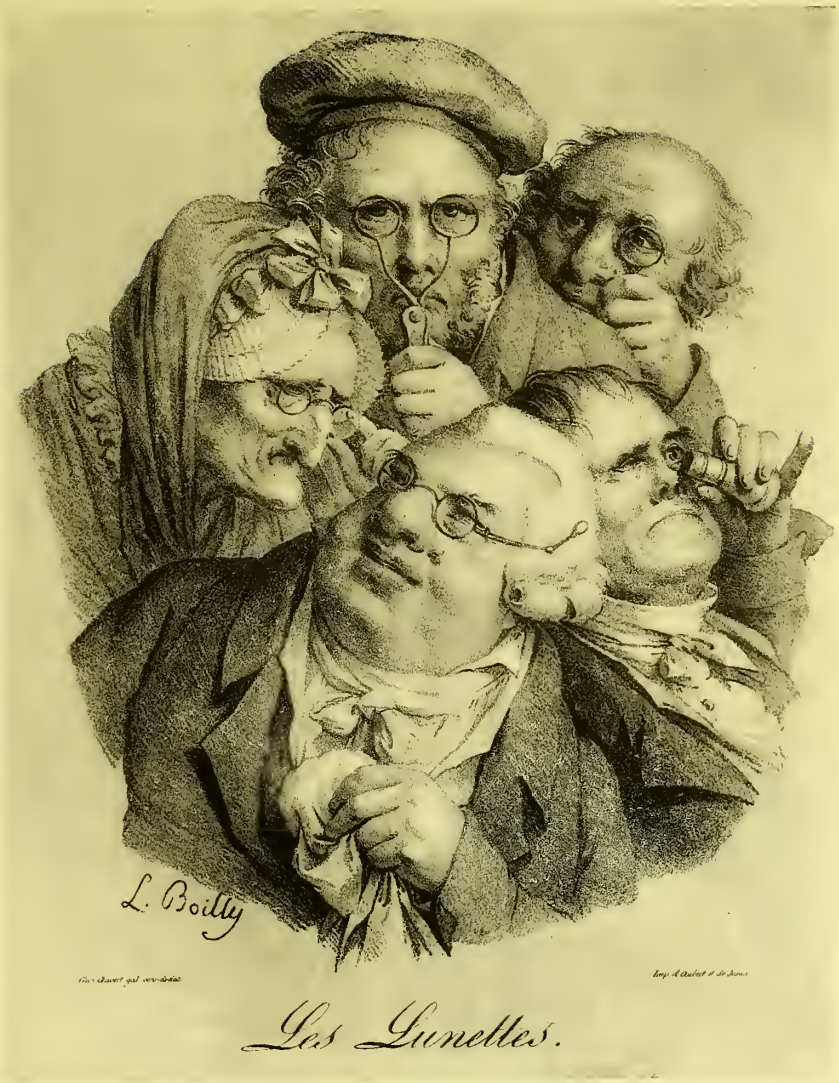
Fig. 28
LORGNETTE-ACCORDÉON
1825-1827

Une des lorgnettes d'approche de Napoléon appartient, dit-on, à un habitant de Turin, auquel l'aurait remise en mourant, un sergent du Premier Empire.

Cette lorgnette se compose de deux tubes de cuivre; déployée, elle a 17 centimètres de longueur; fermée, elle ne mesure que 12 centimètres. Elle a été fabriquée à Londres par l'opticien Dollond.

Dans l'intérieur de la lorgnette se trouve la peau de chamois dont se servait l'Empereur pour en nettoyer les verres. Elle porte cette inscription : « Napoléon » et est placée dans un étui de velours aux armes de la reine Olga de Wurtemberg, au service de laquelle était entré le sergent. Dans l'étui sont disposées également diverses décorations du sous-officier, parmi lesquelles la médaille de Sainte-Hélène. Napoléon oublia, paraît-il, cette lorgnette dans un tiroir de sa table de camp, à Waterloo. Le sergent s'en empara et la conserva précieusement comme une relique.

Sous l'Empire, les lorgnettes étaient généralement décorées des initiales de l'Empereur, de ses attributs ou des noms de ses victoires *(fig. 26 et 27)*. Volontiers, l'Empereur en faisait présent aux personnages de marque, au nom du peuple français. Aux Archives Nationales, on lit : « 18 octobre 1803 (an XI), à l'Iman de Mascate une lunette achromatique en or émaillé : 700 francs ». On y trouve aussi des fournitures faites par l'ingénieur Chevallier et par l'opticien Lerebours. De ce dernier, 91 lorgnettes, dites longues-vues, valant 1.900 francs; 2 lorgnettes en vermeil de 21 lignes, à tirages, 440 francs; 2 lunettes de 18 lignes, en vermeil,



Lithographie de Boilly (1821)

Étude de mains tenant la lorgnette

400 francs; une autre, 120 francs; un binocle en nacre de perles, les branches en or, garni de cristal de roche, 230 francs.

Georges III, roi d'Angleterre, se servait d'une lorgnette par nécessité; les membres de cette dynastie de Hanovre ont toujours eu la vue faible. Georges III dut même subir l'opération de la cataracte et il ne pouvait plus voir sans le secours d'un verre approprié. La caricature s'est emparée de cette infirmité pour achever de ridiculiser ce souverain, qui n'avait de commun avec Napoléon que l'usage de la lorgnette.

Nous voici maintenant à l'époque de la Restauration, et nous apprenons par le *Journal des Dames et de la Mode* du 20 avril 1823, que « la mode a changé, pour la grosseur et la forme des lorgnettes. Les énormes lorgnettes achromatiques à un seul canon en ivoire qui se firent d'abord remarquer dans la main des élégants, aux balcons des grands théâtres, sont aujourd'hui celles que portent nos merveilleuses aux premières loges; sur douze lorgnettes de spectacle, il y en a dix de cette espèce. A cause de leur poids ce sont les cavaliers de ces dames qui les mettent dans leur poche, lorsqu'on va au spectacle et lorsqu'on quitte la salle. Un paquet de violettes, un mouchoir brodé, une grosse lorgnette et un flacon de sels d'Angleterre, voilà quatre objets qu'une femme à la mode doit avoir au spectacle. »

Fig. 29
LORGNETTE-JUMELLE EN OR ET ÉMAIL BLEU
1844

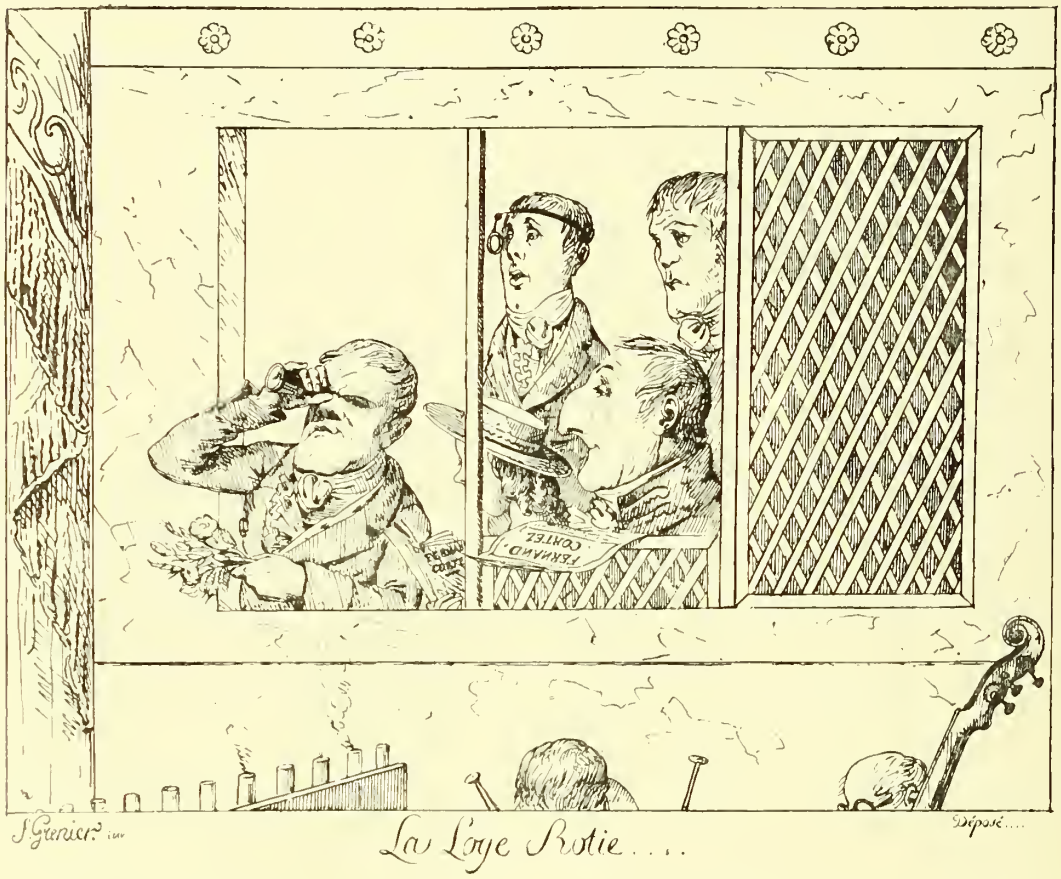
En 1821, le peintre Boilly s'adonne d'une façon particulière à la lithographie, et nous avons de lui, une suite de « Grimaces » extrêmement divertissante.

Au nombre de ces lithographies, se trouve celle intitulée « Les Lunettes », qui reproduit sous des formes diverses la lunetterie de cette époque.

La lorgnette a exercé aussi la verve de Gavarni; on voit dans la série des « Petites Joies », le plaisir et l'étonnement de la jolie grisette, en constatant le grossissement produit par la lorgnette qu'elle applique consciencieusement sur son œil.

Combien de réflexions amusantes suggère la lorgnette au spirituel caricatu-

riste et à d'autres artistes. C'est vers cette époque que les dandys commencent à porter le monocle, maintenu dans l'arcade sourcillère. Que d'efforts pour tenir le verre en équilibre, et que de quolibets à l'horrible grimace que ces efforts suscitent! Les journaux amusants s'emparent de cette nouvelle



mode pour la tourner en ridicule. C'est, par exemple, un jeune lycéen dans son uniforme à boutons d'or, qui, aveuglé par son monocle, va buter contre un arbre. C'est un gandin arrivant à la caserne le carreau dans l'œil :

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande le vieux sergent.

— Sergent, je suis myope, c'est un monocle...

— Un monocle! Qu'est-ce que je porterai donc, moi votre supérieur, un télescope, alorss?

Mais si piquantes que soient les légendes, il faut voir les attitudes des personnages, les clignements d'yeux et l'expression des visages qui forment le plus vivant commentaire des gravures.

L'année 1823 avait été fertile en applications nouvelles. C'est de cette

Lithographie de Gavarni, 1837

LA LORGNETTE

époque que date l'invention de la jumelle. On pense enfin que l'homme a deux yeux, et qu'il est assez juste que chacun d'eux jouisse des mêmes avantages.

Plusieurs opticiens revendiquèrent l'invention des jumelles et la querelle dégénéra même en procès, sans que néanmoins la paternité de l'invention pût être établie. Deux concurrents, Bautain et Lemière, se disputèrent surtout cette gloire, qui revient sans doute à quelque humble ouvrier, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous.

— TIENS DONC ÇA DANS L'ŒIL, INNOCENT ! C'EST MIEUX ET PLUS COMMODE.
— OUI, MAIS JE NE PEUX PAS.

Il y eut bien des essais *(fig. 29)*, bien des tâtonnements, dans la fabrication des jumelles, avant d'arriver à ce degré de perfection qui les met aujourd'hui à la portée des bourses les plus modestes.

Lemière reçut de Vienne une jumelle qu'il montra à son ami Bautain. Celui-ci en fit fabriquer de semblables en plaçant de côté le système qui faisait jouer les branches ; puis il les perfectionna en intercalant le mouvement entre les deux branches. Il exploita cette invention avec tant de succès qu'il ne s'occupa plus que de la vente des jumelles, pour laquelle il avait pris un brevet. Cette première lorgnette double ou jumelle fut fabriquée en France vers 1823.

Aujourd'hui tout le monde prend sa jumelle pour aller au spectacle. Que dis-je ! L'administration des théâtres nous dispense même de ce soin : dans chaque salle, devant chaque fauteuil, nous trouvons un petit coffret dans la serrure duquel en guise de « Sésame, ouvre-toi », on n'a qu'à faire glisser une pièce de 50 centimes pour que le couvercle se lève et laisse apparaître la jumelle souhaitée.

Seul parmi nos contemporains, feu Francisque Sarcey, que M. Émile Bergerat traitait plaisamment de « notre critique national », et qui est encore plus connu

sous le sobriquet de « l'oncle », demeura fidèle à l'ancienne borgne ou borne. On pouvait le voir à chaque première tirer de son étui une sorte de longue-vue qu'il appliquait sur un de ses yeux : c'est devant ce petit canon braqué sur la scène qu'ont passé en tremblant tant d'ingénues et de jeunes premiers.

Voici donc terminée cette étude de la lorgnette.

On l'a vue, suivant les époques, se montrer coquette, curieuse et frivole, ou grave et solennelle ; mais, même dans ses méfaits, elle a apporté une grâce aimable qui la rend digne d'indulgence. Elle a été, en tout cas, une fidèle compagne de l'homme.

Pour nous, notre espoir sera de beaucoup dépassé si les amis bienveillants qui ont parcouru ces quelques pages ont éprouvé à les lire la moitié seulement du plaisir que nous avons trouvé à les écrire.

Mais nous avons trop de raisons de craindre qu'il en soit d'elles comme des comédies de salon, où les acteurs s'amusent eux-mêmes plus que les spectateurs.

Nous réclamons donc toute l'indulgence du lecteur et nous dirons avec le bon La Fontaine dans son Épître à Monseigneur le Dauphin :

> Et si de l'agréer je n'emporte le prix
> J'aurai, du moins, l'honneur de l'avoir entrepris.

Lithographie de Gavarni

— O MAIS VOYEZ DONC, M'SIEU BERTHOT... COMME LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN EST FARCE !...

PRODUCTIONS LITTÉRAIRES AYANT TRAIT A L'OPTIQUE

Nous aurions désiré mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques œuvres, romans, fables, etc., qui ont trait aux objets d'optique; nous aurions voulu, tout au moins, en donner une courte analyse; mais nous avons dû renoncer à ce projet dans la crainte d'abuser d'une patience déjà si éprouvée. Nous nous contenterons donc seulement d'énoncer les titres de quelques ouvrages où figurent ces objets. Dans certains d'entre eux, la lunette est considérée comme une allégorie ou un symbole, et le mot lunette est souvent employé pour celui de lorgnette.

1493. *Les Lunettes des Princes,* par MESCHINOT, pièce satirique.
1677. *L'Annimal dans la Lune,* fable de LA FONTAINE.
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits..., fable de LA FONTAINE.
Les Lunettes, conte de LA FONTAINE.
1719. *Les Lunettes,* fable de DE LA MOTTE.
1726. *La Lunette astronomique ou les Ridicules du Siècle.* Dédié aux personnes qui ne voient pas clair.
1742. *L'Optique des mœurs opposée à celle des couleurs,* par DESLONDES.
1763. *L'Optique ou le Chinois à Meuphis,* roman par GUÉRINAU DE SAINT-PARAVI. B. N. Ouvrage attribué à tort par J.-J. Rousseau à Voltaire.
1783. *La Lorgnette philosophique,* par GRIMOD DE LA REYNIÈRE.
1784. *Les Lunettes et les Sifflets,* fable de LE BAILLY.
1792. *Le Chat et la Lunette (lorgnette),* par FLORIAN.
1799. *La Lorgnette de spectacle,* par un journaliste.
An VII. *L'Optique du jour au théâtre Montansier,* par ROSNY.
1801. *La Nouvelle lorgnette de spectacle,* par FAB. PILLET.
1805. *Les Lunettes,* comédie en 3 actes, par POMPIGNY.
1806. *Les Lunettes et la Ceinture,* apologue.
1810. *Les Lunettes,* par DUTREMBLAY.
1860. *Le Luxembourg,* pièce charmante par PONS DE VERDUN.
1817. *L'Optike du cœur mise à la portée des personnes distinguées.*
1822. *Les Lunettes et le Lorgnon,* apologue par LADOUCETTE.
1823. *Le Petit Diorama de Paris,* par un lynx.

1824. *L'Optique,* tableau de mœurs, se trouve chez tous les marchands de nouveautés.
1827. *Les Lunettes de la grand'maman,* « Chansonnier des Grâces ».
1827. *Les Lunettes,* de PRADEL.
1831. *Le Lorgnon,* roman de Mme DE GIRARDIN.
1838. *Le Lorgnon,* comédie de SCRIBE.
1838. *Le Rat et la Lunette d'approche,* par CHATELAIN.
1838. *Les Lunettes,* conte d'EDGAR POË, traduit par GEORGES CLERBOIS en 1911.
1857. *La Lorgnette littéraire,* par CH. MONSELET.
1857. *La Lorgnette,* vaudeville, par JULES RENARD.
1869. *Le Lorgnon,* journal d'AURÉLIEN SCHOLL.
1898. *Le Lunetier,* conte-fable de JEAN RICHEPIN.
Etc., etc., etc.

QUELQUES NOMS
DE LUNETTIERS & D'OPTICIENS

JUSQU'A L'ANNÉE 1800

Quelques noms seulement des lunettiers d'autrefois sont parvenus jusqu'à nous.

Leur travail, cependant si précieux, n'a laissé qu'une faible trace dans l'histoire industrielle.

Nous donnons une liste très abrégée de ces noms, que le hasard de nos lectures nous a fait connaître, ou que nous avons trouvés gravés sur des besicles et principalement sur des lorgnettes.

Nous pensons qu'ils pourraient être utiles comme indication d'époque, aux amateurs d'objets anciens qui s'intéressent à notre sujet.

Nous ne reproduisons ici que les noms des opticiens antérieurs à l'année 1800. Plus tard la liste en devient trop longue, et pour la donner il nous faudrait les colonnes du Bottin, que chacun peut consulter; car au XIXe siècle on constate l'affaiblissement général des organes de la vision et il faut de nombreux opticiens pour soulager ces pauvres yeux.

1588. PIETRO, lunettier. *A l'Ange de San-Juliano,* à Venise.
1588. LAURENZO. *A la Grande Lunette du Saint-Sauveur,* Venise.
1645. JACQUES BOURGEOIS, rue Saint-Denys, en sa boutique contre l'Église Saint-Jacques de l'Hospital.
1663. JOSEPH RUELLE. *Au roi Armé,* tient boutique en la rue Barillerie, près le palais.
1690. *Au Soleil et à la Couronne d'Or,* quay de l'Orloge.
GEORG HARTMAN, à Nurnberg. Adresse sur des besicles.
JOF. CONRAD SCHMIDT, à Nurnberg. Adresse sur des besicles.
JOH. EHRARD. Adresse sur des besicles.
1735. AUXERRE, tabletier, vend des cannes d'Angleterre avec des béquilles à lunettes.
1740. TROCHON, gd-père de L. V. Chevalier. Tour de l'horloge.
1744. BARADELLE. *A l'Observatoire.* Ing. du roy, quay de l'Orloge du palais.
1746. THOMAIN, Cloître Saint-Benoit.
LERREBOURG, place Dauphine.
1749. FRANÇOIS BAILLOU, à Milan.
1750. DOLLOND, Londres. Découvre les lois de l'Achromatisme.

1750. NAIRNE, London.

1754. RIBRIGHT, opt. anglais. Inventeur des étuis-nécessaires à lorgnette.

SEGARD l'aîné, quay de l'Orloge du palais. *A la Cour d'Or.*

1755. SAÏDE, op. du roy, quay de l'Orloge.

BASSERGA.

OLIVO, à Venise.

1760. GRILLIET, quay de l'Horloge du Palais.

1760. MURET, Palais royal, à l'encoignure de la grille du théâtre français, 22.

1760. RAMSDEN, London.

1760. Veuve MARIE.

HOUSSET, rue Neuve de Montmorency.

LEMIÈRE, Palais Royal.

1760. BAUTAIN, Palais Royal.

1765. LOUIS-VINCENT CHEVALLIER, quay de l'Orloge du Palais, près des deux tourelles.

WATKINS, London.

1767. LETELLIER. *Au Microscope,* quay des Augustins, vis-à-vis le Pont neuf.

DIXEY, late Fraser, London Bond Street.

1772. CAHUET, quay de l'horloge.

Veuve CARON.

1774. SAY, opt. du roy.

NAVARRE, rue Saint-Honoré.

LOUVEL, Cour des Mathurins.

PASSEMAN au Louvre.

1777. GONICHON, rue des Postes (Observatoire).

Paris, rue des Postes.

OLIVIER et NICOLET, Srcs de Passeman.

HILL, à Londres.

SILVA, à Venise.

1785. HÄRING, Palais du Tribunat.

1791. ADAMS, London.

1800. BODSON, Palais Égalité, Galerie de pierre.

FAVREY, Place Thionville (Pont Neuf).

GOHIN, rue Neuve Saint-Eustache.

JACQUET, rue du Haut Moulin.

LERREBOURS, Palais de l'Égalité, Galerie de pierre.

LUILLIER, Enclos Jean de Latran (Panthéon).

PUTOIS, Sr de la veuve Marie, quai de l'horloge.

ROCHETTE, Palais du Tribunat, Galerie de pierre.

SIKES, place de l'Égalité (Tuileries).

SOLEIL, rue du Cimetière André.

Etc., etc.

DE QUELQUES BREVETS

La Révolution avait aboli les privilèges, maîtrises, jurandes et corporations; cependant l'Assemblée nationale comprit qu'il fallait protéger les découvertes industrielles et elle vota la loi du 7 janvier 1791 sur les *Brevets d'Invention.*

Voici d'abord quelques Brevets concernant les lunettes *à branches :*

1806. *L'Opticien*-Ingénieur CHEVALLIER (le mot *lunettier* n'est plus employé à cette époque) qui demeure Tour de l'horloge du Palais, prend un Brevet pour des lunettes dites *à la Franklin*, se composant de deux verres à double portée ajoutés l'un au-dessus de l'autre.

1808. Brevet pris par BUETTE, opticien à Lyon, pour des lunettes également à double segment de verre.

1809. Brevet pris par JECKER pour une nouvelle forme de châsses à lunettes.

Les Brevets ci-dessous s'appliquent à la lorgnette :

1812. Brevet est pris par GASPARD DEREPAS, Palais du Tribunat, galerie de pierre, côté de la rue de la Loi, pour une lorgnette de théâtre dite *à tirage et à bascule*, modèle qu'il a importé d'Angleterre et dont on se sert nouvellement dans ce pays (1).

1818. Brevet pris par GALLIEN, orfèvre, 17, rue Chapon, pour une lorgnette *à secret* appelée *Galline*. Le modèle, exécuté en argent, se trouve enfermé dans une boîte ayant la forme d'une tabatière. La lorgnette s'allonge d'elle-même en la tournant du côté de l'oculaire et se rapetisse en la retournant.

1822. Brevet pris par CHEVALLIER pour une lorgnette dite *aclinique*.

1823. Brevet pris par MONNERET, tourneur en optique, 35, rue de la Verrerie, pour une lorgnette dite *cylindrique mécanique*, avec l'un des tubes formant *vis* intérieure.

1825. Brevet pris par LEMIÈRE, galerie de pierre, pour une lorgnette de spectacle *double,* à tirage parallèle, appelée *lorgnette-jumelle* (la première connue, croit-on).

1827. Brevet pris par BAUTAIN pour une lorgnette-binocle, à tirage simultané, avec *manche* pour la tenir.

---

(1) Voir deuxième partie, page 37, figure 22.

1830. Brevet pris par ANDRY, horloger, faubourg Montmartre, passage du Tourniquet de la Boule Rouge, pour un lorgnon-montre ; le mouvement de la montre se trouve dans la face à main ou manche plat. Les chiffres des heures sont dessinés sur le verre du monocle.

1832. Brevet pris par MARGRAS pour son système d'échelle pliante pour hausser et abaisser la lorgnette. Les corps qui enveloppent les rayons refringents se nomment *pliants ;* ils sont en *baudruche* et faits dans des mandrins disposés convenablement pour donner autant de *plis* qu'il est nécessaire afin de s'accorder avec la hauteur de chaque échelle (1).

1838. Brevet pris par BAUTAIN pour une jumelle, système à deux bras mobiles, permettant de mettre la jumelle à son point avec les deux mains (2).

1844. Brevet pris par VILA, 7, rue des Gravilliers, pour corps de lorgnette recouvert en velours ou autre étoffe.

Le Magasin du Sr Noseda & Cie Cy devant Galleries du Palais Royal N° 93 est actuellement du coté de la Rue des Bons-Enfants N° 115
L'On trouvera toujours dans le Magasin, un très grand assortiment de Lunettes d'Opera, Lunettes Achromatiques pour l'Astronomie et la Marine. l'on continue de vendre les Bousoles et Canon Méridien, assortiment de Pastel, et Couleurs acquarelle Anglaise Généralement tout ce qui est relatif aux Arts.

(1) Voir deuxième partie, page 42, figure 28, lorgnette *borgne*. Ce système a été plus tard adapté à la *jumelle*.
(2) Voir deuxième partie, page 43, figure 29.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Préface V
Avant-Propos XI

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

Chapitre I. — La Loupe - Les Lunettes 1
Chapitre II. — Les Étuis à besicles 25
Chapitre III. — Les Anachronismes 33
Chapitre IV. — Du Rôle des Lunettes dans les Emblèmes 41
Chapitre V. — Les Lunettiers 51

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

L'origine de la Lorgnette 1
La Lorgnette au XVIIIe siècle, son Rôle au Théâtre 11
La Lorgnette au XVIIIe siècle, sa Forme, son Décor 21
La Lorgnette au XIXe siècle 31
Productions littéraires ayant trait à l'Optique 49
Quelques noms de Lunettiers et d'Opticiens jusqu'à l'année 1800 51
De quelques Brevets 53

PLANCHES HORS TEXTE

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

PAGES

FRONTISPICE. — Habit de marchand miroitier-lunettier.....

PLANCHE 1. — Wohlgemuth. Prédelle d'un rétable. XVe siècle..... 1

— 2. — Holbein. Portrait de Thomas Morus. (Musée d'Aix-en-Provence)..... 8

— 3. — Holbein. Portrait de Gardiner, évêque de Winchester. (Collection Wilson). 14

— 4. — Un trio convaincu. Gouache du XVIIIe siècle..... 18

— 5. — Hogarth. The Politician..... 22

— 6. — C. Crivelli. Portrait de Bernardin de Sienne. (Musée du Louvre).... 24

— 7. — Planche d'étuis à besicles XVIe et XVIIe siècles..... 26

— 8. — Planche d'étuis à besicles XVIIe et XVIIIe siècles..... 28

— 9. — Planche d'étuis à besicles XVIIe et XVIIIe siècles..... 30

— 10. — Pius Joachim. École allemande du XVe siècle. (Musée de Bâle)..... 32

— 11. — Fragment de plafond XVe siècle. (Académie de Venise)..... 36

— 12. — Ghirlandajo. Saint Jérôme. (Église Ognissanti à Florence)..... 40

— 13. — Planche de blasons et jetons de métier..... 56

— 14. — Lunettiers ambulants au XVIIe siècle..... 60

ADVIS AVX CVRIEVX de la conservation de leur veüe. M.DC.XLV. 62

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

PLANCHE 1. — Les admirables lunettes d'approche XVIIe siècle..... 6

— 2. — Leprince. Le marchand de lunettes..... 8

— 3. — Bonnet. Le déjeuné..... 10

— 4. — Étuis et boîtes à lorgnette du XVIIIe siècle. Planche en couleur avec double suite en noir..... 12

— 5. — Lorgnettes du XVIIIe siècle. Planche en couleur avec double suite en noir 16

— 6. — Un jeune élégant en 1783. Planche en couleur..... 26

— 7. — Lorgnettes du XIXe siècle. Planche en couleur avec double suite en noir 32

— 8. — Boilly. Les lunettes. Étude de main tenant une lorgnette..... 42

REPRODUCTIONS DANS LE TEXTE D'OBJETS D'OPTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

PAGES

Loupe à monture d'argent XVIIe siècle 3
Besicles clouants XIVe siècle 15
Besicles fil de laiton XVIIe siècle 16
Besicles rigides en cuir XVIIe siècle 16
Besicles en argent XVIIIe siècle 16
Trois besicles brisées en argent, différents modèles ..... 17 et 18
Besicles à branche frontale XVIIIe siècle. Musée d'Amsterdam 19
Lunettes à tempes, fin XVIIIe siècle 20
Deux loupes fermantes écaille XVIIIe siècle 21
Monocle à main (en pomponne) XIXe siècle 22
Lunette de gondole, Venise XVIIIe siècle 22
Monocle à monture de nacre XIXe siècle 23
Deux binocles d'Incroyable 23
Manche d'ombrelle avec lorgnon 1850 24
Étui à besicles en ivoire XVIIe siècle 25
Étui pour besicles clouants. Époque Henri IV 26
Livre d'heures avec besicles. Reconstitution de celui du duc de Bourgogne 27
Deux étuis à besicles du XVIIe siècle 28
Deux étuis à besicles buis sculpté XVIIe siècle 29
Deux étuis à besicles buis sculpté XVIIe siècle 30
Étui à besicles buis sculpté XVIIIe siècle 31
Étui à besicles en cuivre daté 1755 31
Étui buis sculpté pour lunettes à tempes, fin XVIIIe siècle 31
Étui rond pour besicles brisées XVIIIe siècle 32
Besicles chinoises rigides en corne XVIIe siècle 48
Deux besicles, pièces de maîtrise. Époque du Moyen Age 56
Deux besicles, pièces de maîtrise 57

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

PAGES

Lunette d'approche en ivoire. Époque Louis XIV 8
Lorgnette en ivoire sculpté et ajouré. Époque Louis XVI 12
Lorgnette en ivoire. Travail de Dieppe. Époque Louis XVI 13
Lorgnette en ivoire ornée de trois médaillons. Travail de Dieppe XVIIIe siècle 14
Lorgnette en ivoire. Travail de Dieppe. Époque Louis XVI 15
Lorgnette en pomponne, vers 1725 22
Lorgnette en fer gravé sur fond doré. Époque Louis XVI 22
Lorgnette de jalousie. Émail de Saxe. Époque Louis XV 23
Éventail à lorgnette, fin du XVIIIe siècle 25
Béquille de canne à lorgnette en pomponne. Époque Louis XV 26
Béquille de canne à lorgnette. Collection du grand-duc Alexis 26
Boîte-nécessaire à lorgnette. Époque Louis XV. Collection Polovtsoff 27
Boîte à cure-dents avec lorgnette 27
Lorgnettes-breloques diverses XIXe siècle 32
Lorgnettes-breloques diverses XIXe siècle 33
Éventail avec lorgnette dans la rivure 34
Quatre éventails-soleil avec lorgnette centrale. Premier Empire 35
Écran soleil en corne, lorgnette au centre. Premier Empire 36
Lorgnette en ivoire ajouré XIXe siècle 36
Lorgnette de ceinture dite à bascule ou à tirage. 1810 37
Lorgnette forme montre or et perles 1821 38
Lorgnette-breloque forme baril. 1821 38
Lorgnette avec montre. 1823 39
Lorgnette en forme de baril. Au chiffre de Napoléon 40
Lorgnette en ivoire forme baril. Au chiffre de Napoléon 41
Lorgnette-accordéon. 1825 42
Lorgnette-jumelle en or. 1844 43

ERRATA

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

Page 9, dernière ligne, *au lieu de :* Martin Schœngauer, élève et ami du Pérugin, *lire :* de Van der Weyden.

Page 22, dernière ligne, *au lieu de* : ni même lorgnette de théâtre, *lire :* ni même aucune lorgnette de théâtre.

Page 28, 22e ligne : l'étui mentionné est reproduit Planche 7, nº 4.

Page 37, 6e ligne, *au lieu de :* Église de la Sainte-Trinité, *lire :* Église Ognissanti.

Page 38, 2e ligne, *au lieu de :* et Claus Sluter, *lire :* à Claus Sluter.

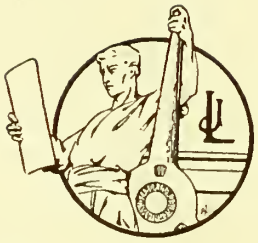
DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

Page 4, 28e ligne, *au lieu de :* Frascator, *lire :* Fracastor.

Page 8, 4e vers des *Femmes savantes, lire :* Cette longue lunette *et* qui fait peur aux gens.

Page 24, 2e ligne, *au lieu de :* à Reis Effendi, *lire :* au Reiss-Effendi.

Page 25, 12e ligne, *au lieu de :* Madame Javart, *lire :* Madame Favart.

J. Crémieu, Imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5014